LA CRISE MASSU

(Voir pp. 11-12-13)

L'EXPRESS

1.25 NF.

21 JANVIER 1960 — N° [illegible]

(Charpentier.)

« La difficulté n'est pas de trouver des hommes qui obéissent, mais des hommes qui commandent. »
(G. Bernard Shaw.)

B 6 ★★★★★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Centre d'Observation pour Jeunes Inadaptés banlieue DIJON
Recherche PSYCHOLOGUE PLEIN TEMPS
Ecrire avec curriculum vitae à : « LES CEDRES », 7, rue Charles-Poisot - CHENOVE (Côte-d'Or)

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire nº 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Pour l'une des premières Agences parisiennes CHEF DE PUBLICITE ADJOINT avec solides connaissances agricoles pour prendre en charge une fraction de l'un des plus importants budgets nationaux. Nombreux voyages. Larges possibilités d'avenir. Première lettre manuscrite avec C. V. précis et niveau de rémunération à PSYCHOTEC (service A E) 13, rue Beudant, Paris (17e). Discrétion absolue.

STUDIO PHOTOGRAPHIQUE publicitaire cherche **SECRETAIRE** très expérimentée. Env. curric. vitae et photo à nº 19.646 AMEP, 37, r. Gal-Foy (8e) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOIS

CHEF DE SECTION III A 38 a. préparation travail série. Electro-mécanique, pyrotechnie, recherche région parisienne situation similaire ou technico-commerciale. Ecrire nº 5244 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e) qui transmettra

Ancien d'Extrême-Orient, 31 ans, parlant améric. et vietnamien couramment - 7 ans réf. adm. U.S. Shipping, tech. embauche, gestion personnel, contrôle production, rendement travail, planning statistiques, organisation int. « Public-relations » cherche situat. comm. Sud-France, étr. ou F.O.M. Ecrire nº 5263 L'Express, 29, r. Marignan, Paris.

GÉRANCES (Demande)

HOMME 24 ANS désire fonder et prendre en gérance une LIBRAIRIE représentant une maison d'édition Province. Ecrire nº 5241 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e) qui transmettra

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. nº 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

4 PIECES, salle de bains, cuisine, chauff. gaz. Téléph., 5e sans asc. IXe arrond. contre DEUX GRANDES PIECES, s. de b., cuis., quart. centre, étage infér. ou asc. TRU. 42-44 samedi seulement.

LOCAUX COMMERCIAUX

5.000 m2 **BUREAUX** en construction à vendre
Champs-Elysées, Etoile - Totalité ou parties. Tous aménagements possibles. Parking. Sous-sol. Conviendrait également Hôtel Gr. Luxe, 10 ét. Ecrire HAVAS 1721-590 - Rue Vivienne, 17, Paris.

FONDS DE COMMERCE

Vends directement **Magasin de disques** plein centre Paris. Ecrire nº 4713 « L'Express », 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

VACANCES

« LE MIREMONT » enfants de 6 à 14 ans, dép. de Paris du 15 au 22 février. 110 NF + voyage. Vacances de neige Mont Saxonnex Haute-Savoie. 1.000 mètres. Ecrire Directeur du Miremont.

SEJOUR DE NEIGE
Enfants de 7 à 14 ans
SAVOIE - Mardi Gras - Pâques - Colonie Plaisir et Santé. Tél. DAN. 93-49 de 12 à 15 h.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

COURS ET LEÇONS

LEÇONS DE RUSSE
Répétitions, prépar. aux examens, convers. Profess. d'origine. Mme Novitch. Tél. h. repas PAS. 88-01

CAPITAUX

Maison EDITIONS cherche associé av. apport 50.000 NF garantis par fonds pour exploitation LIBRAIRIE. Intérêts capital, fixe, pourcentage. Ecrire nº 5258 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

DIVERS

SITOGRAPHIE
La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

ANGLAISE cherche en échange LEÇONS-Convers. anglais STUDIO MEUBLE ou CHAMBRE avec cuisine. Ecrire : Mlle RICHARDSON, Hôtel Pavillon, rue Saint-Dominique, PARIS (7e)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Lettres : attention, danger

Dans un but d'objectivité vous ouvrez les colonnes de votre journal aux lettres que vous recevez de vos lecteurs. Je ne doute pas de l'étendue de cette correspondance et, sans doute, ne présentez-vous que les lettres les plus marquantes reflétant une opinion : c'est votre devoir, je vous approuve.

Vous savez que chaque exemplaire de chaque tirage est lu, en moyenne, par 4 personnes : une lettre publiée touche un nombre de personnes égal à quatre fois le nombre d'exemplaires mis en vente. Parmi toutes ces personnes, combien lisent chaque lettre publiée ? Je ne suis pas expert en calculs de probabilité, je réponds néanmoins : un bon nombre.

Il y a donc *danger* à reproduire certaines lettres malintentionnées : injurieuses ou menaçantes, car ce faisant, vous faites le jeu de l'adversaire...

A une époque où le virus de l'antisémitisme recommence à se manifester, j'approuve un article comme celui de Françoise Giroud, mais vous n'avez pas le droit moral de publier certaines lettres.

P. BOUSSEL,
Bourg-de-Péage (Drôme).

Le vrai problème

Il est évident que les manifestations antisémites actuelles ne sont pas plus d'origine chrétienne que ne l'étaient celles des nazis...

L'antisémitisme actuel n'a aucune cause religieuse, il est fondé sur le racisme et le nationalisme. Or, ces doctrines, tout comme l'antisémitisme, ont été condamnées à plusieurs reprises par le pape Pie XI et ensuite par Pie XII.

Par conséquent, les chrétiens qui se réfèrent à l'enseignement doctrinal du magistère ne courent aucun risque de tomber dans l'antisémitisme. Mais les chrétiens suivent-ils toujours les directives clairement indiquées par les autorités religieuses supérieures ? Du point de vue catholique, c'est là, en ce qui concerne l'antisémitisme comme pour un bon nombre d'autres questions, le vrai problème.

D. J.,
Paris.

Christianisme et judaïsme

Quand je réfléchis à toutes ces profanations de synagogues, il me semble que l'on salit en même temps toutes les églises chrétiennes, car le christianisme a la même haute morale que le judaïsme...

J'estime qu'après le massacre de plus de six millions d'innocents, il appartient à l'Eglise de mener une campagne par la radio, la télévision et la presse, ainsi que par des sermons répétés dans les églises, afin que soit détruit ce virus qui contribue à anéantir notre civilisation : l'antisémitisme.

Mme ROI,
(S.-et-O.).

A M. Michelet

Je sais que ce n'est pas du ressort de votre ministère, mais vous êtes rescapé de Dachau et je pense que vous n'avez pas manqué de vous préoccuper de ces manifestations d'antisémitisme.

Il faut que le gouvernement français prenne des mesures pratiques et efficaces pour faire maintenant ce que l'on n'a résolument pas fait depuis quinze ans. Il faut faire connaître « le plus grand drame qu'ait connu l'humanité », ainsi que le stipule une loi française...

« Nuit et brouillard », dans toutes les salles de cinéma pendant le temps nécessaire, et j'ajoute : séances spéciales pour les élèves de toutes les écoles à partir de douze ans.

B. GIRAUDI,
Meylan (Isère).
Buchenwald 77 536.

« Nuit et brouillard »

Françoise Giroud a bien raison de proposer le film d'Alain Resnais, « Nuit et brouillard », comme programme d'actualité. Le cinéma est parfait pour aider à forcer les foules à comprendre.

Mme RESSLAROQUE,
Paris.

« J'ai seize ans... »

Les revoilà donc, ces filles, toujours pareilles, avec leur visage gris et parsemé d'acné, leurs cheveux ternes et leur lassitude hébétée... Nous revoilà, car en quoi suis-je différente ?...

Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi ensemble ? Qu'avons-nous commencé ? Notre fatigue, notre ennui, notre sourde rancune pour tout ce qui mange notre précieuse jeunesse... Pour ces années d'études tâtonnantes, dont nous ignorons le but et même s'il en est un... Pour ce monde des adultes, qui nous envahit et nous moule à son image... Pour ceux qui, de nouveau, persécutent les Juifs. Pour les inconscients qui font de Hitler un héros. Pour les blousons noirs qui tuent pour ne plus savoir qu'ils sont désespérés... Pour les parachutistes qui tuent d'honnêtes citoyens en s'excusant ainsi : « Je l'ai pris pour un « bicot », et qu'on traite en héros. Pour le général de Gaulle qui fait de trop beaux discours et continue la guerre en Algérie... Pour la peine de mort qui est un non-sens. Pour ceux qui meurent trop jeunes... Pour les flics qui tuent les garçons de dix-sept ans pour rien et pour nous qui ne disons rien... Pour les tortures et pour les camps de concentration. Pour nous tous, qui courons à la guerre atomique, qui le savons et qui laissons faire... Pour le monde qui croule...

La mort est aux portes du monde. Saurons-nous les garder fermées ?

C. L.,
Paris.

L'actif du bilan

Mauriac vous fait l'honneur de vous prêter des convictions, des ambitions — il ne vous reproche ni des convictions sur mesure ni des ambitions à tout prix.

Ayez donc le courage de reconnaître l'actif du « bilan de Gaulle », de confesser que votre pessimisme n'était guère prophétique.

PIERRE SAVILLE,
La Garde-Freinet (Var).

Des misérables

Bougres d'imbéciles !

Je relève dans votre canard, sous la plume de Jean Daniel, cette vérité première : « Le gouvernement découvre que ce ne sont pas les hommes, surtout dans l'armée, qui font les situations, c'est la situation qui sécrète un certain genre d'hommes, et un certain genre de comportement ».

Vous n'avez pas encore compris que c'est cela, la guerre d'Algérie ? plus que toute espèce de guerre ? Sur quel ton faudra-t-il vous parler pour vous faire comprendre qu'aucune position de pri

vraie baisse sur les vrais BiC

la cartouche
"encre à réaction"
(sous tube verre : conservation illimitée)

au lieu de
0.80 NF
(80 F.)

nouveau prix
0.50 NF
(50 F.)

baisse importante
sur 5 autres modèles

BiC

cipe ne tient devant l'atroce évidence du terrorisme ?

Que pensiez-vous donc au temps des fusillades, des tortures et des déportations de ceux qui voulaient nous faire entendre que les Allemands n'avaient pas tous les torts, que leur cause était justifiée, qu'il fallait ménager l'avenir et s'expliquer loyalement avec eux ?

Serez-vous un jour capables, dans votre pauvre cervelle d'intellectuels dévoyés, de vous juger tels que vous êtes : des misérables ?

J. L.,
Agrégé de l'Université de Paris.

[*M. J. L. ne donne que ses initiales, mais nous ne doutons pas qu'il tiendra à se faire connaître.*]

Front populaire ou Restauration ?

A mon très humble avis, les régimes intermédiaires que nous voyons se succéder actuellement ne sont que des régimes provisoires qui aboutiront soit au « Front Populaire » retrouvé, soit à une nouvelle « Restauration » peut-être même royaliste... et de toutes manières, avec la participation de Sauge.

Alors à ce moment la gauche française se trouvera réunie, mais en prison : car que les socialistes ne se fassent pas trop d'illusions, l'histoire est là pour nous rappeler que lorsque les communistes, les juifs sont en prison les socialistes, fussent-ils édulcorés, les rejoignent toujours.

Jean-Michel Gusse.
Lille.

Pravda + Osservatore Romano

Certains éditoriaux de J.-J. Servan-Schreiber ne seraient pas déplacés dans la « Pravda ». Certains « Blocs-Notes » de F. Mauriac trouveraient écho à l' « Osservatore Romano »...

Mais surtout ne changez pas la formule, car ses fidèles lecteurs s'y retrouvent toujours en l'appliquant :

J.-J. S.-S. + Mauriac
―――――
2

L. R.,
Paris.

P. S. — Et Françoise Giroud, me direz-vous ? Elle est femme, donc intuitive ! Elle joue par la bande.

Jaurès et Teilhard de Chardin

J'ai été frappé à la lecture du texte de Jean Jaurès sur Dieu, par la constatation inattendue que certaines positions de départ s'apparentent chez Jean Jaurès à celles qu'a prises le Père Teilhard de Chardin pour développer ses théories admirables (en particulier dans le chapitre « qui dit Unité dit Dieu »), et aussi par le fait que chez ces deux philosophes, pourtant si différents sur tous les plans, la foi en une possibilité d'évolution de la conscience d'une humanité est partagée, évolution vers une plus grande justice sociale chez l'un, vers une spiritualité plus grande chez l'autre ; mais l'une ne conditionne-t-elle pas l'autre ?

Robert Kreib,
Bollwiller (Haut-Rhin).

Si F. Mauriac avait connu Jaurès...

La politique, dit François Mauriac, avilit les hommes. C'est vrai de la plupart. Pensant à Jaurès, c'est une calomnie. C'est par la politique que Jaurès est devenu lui-même, c'est-à-dire grand. Ceux qui l'ont connu le savaient bien, et mieux encore peut-être ceux qui ont vécu ou vivent en son pays. Son immense bonté, sa fougueuse générosité, sa simplicité, évangélique pourrait-on dire, sont légendaires en Albigeois...

Non, certainement, s'il avait mieux connu Jaurès, François Mauriac n'eût point écrit son dernier « Bloc-Notes ».

M. Yèche,
Toulouse.

Un chef-d'œuvre de politique

L'article inédit de Jaurès est un chef-d'œuvre de politique. Les croyances des possédants sont rendues choquantes, le matérialisme socialiste est spiritualisé et devient enfin respectable. La porte est ouverte aux nouvelles recrues, les religieux. Mais comme la plupart des œuvres de propagande, la dose de vérité est en proportion inverse de la valeur persuasive, et dans le cas présent on se trouve équilibré entre l'absurde et le futile.

N. Adès,
Paris.

Epais à démêler

Cet amas de prétendues notes laissées par Jean Jaurès, c'est épais à démêler. Mais si, avant de s'y atteler, on posait la question de principe : pourquoi, puisque Jaurès était négateur, allait-il chercher de l'eau du Jourdain pour baptiser ses enfants ?

H. Hillaire-Darrigrand,
Paris.

Côte à côte

La liberté de conscience (que l'Eglise feint d'accepter) nous permet d'estimer Jaurès tout autant que Mauriac, car l'esprit laïc ne jette pas d'exclusive.

Et la gloire de « L'Express » est justement de poser côte à côte — face à face, rectifiera M. Mauriac — le socialiste et le chrétien, le cartésien qui décortique patiemment (en faisant très mal) et le croyant qui s'extasie facilement.

G. Baillet,
Langres (H.-M.).

Quatre points importants

Ce remarquable inédit de Jaurès révèle quatre points importants :

1° La grande générosité de Jaurès ;

2° Son ardeur légitime de socialiste pour la destruction du christianisme bourgeois ;

3° L'utopie de son socialisme ;

4° Son incompréhension du christianisme et de la religion en général.

Jacques Le Gariel,
Paris.

Une provocation

Etant une abonnée très fidèle de « L'Express » et, parfois, une très enthousiaste lectrice, j'ai le regret et même la peine de vous exprimer ma totale désapprobation de la place donnée au texte de Jean Jaurès dans « L'Express », place qui a l'allure d'une provocation.

J. Deville,
Nancy.

De la terre de France

Cette étude de Jaurès à propos de la religion m'a donné une des grandes joies de ma vie — je devrais dire de ma vieillesse : j'ai quatre-vingt-trois ans et je suis percluse de rhumatismes... Mais je peux encore vous donner quelques détails sur Jaurès qui vous intéresseront...

Mon mari, le colonel d'artillerie Richard Lauth, était un camarade de Jaurès au collège de Castres... Lors d'une visite au collège de Castres de l'inspecteur d'Académie, on cherchait qui ferait le discours. Un des professeurs dit : « Adressez-vous donc à Jaurès. » Ce qui fut fait. Et si bien fait que l'inspecteur d'Académie, trouvant le discours si merveilleux, fit appeler Jaurès. Ce dernier lui avoua qu'il voudrait bien continuer ses études, mais que son père n'avait pas les moyens de l'envoyer à Paris, et l'inspecteur (je crois, M. Compayré) procura une bourse à Jaurès au collège Sainte-Barbe...

Savez-vous que le premier député qui est allé saluer Mme Jaurès après l'assassinat de son mari est Maurice Barrès ?

Et le comte de Mun disait de Jaurès, après une discusion à la Chambre des députés : « Taisez-vous, messieurs, celui-là a de la terre de France à ses souliers ! »

Mme J.-R. Lauth,
Saint-Georges-de-Didonne
(Charente-Maritime).

Jésus seulement

Je voudrais demander à ce Mauriac *que nous aimons*, et pas seulement pour son courage, mais qui nous attriste par son culte des dogmes, et de la religion gaulliste, s'il y a vraiment lieu d'être fier de cette Eglise, de ce christianisme qui a tant de sang, tant de croisades, tant de dictatures, tant d'enseignement antisémite derrière lui (lisez le « Jésus et Israël » et la « Genèse de l'antisémitisme » de Jules Isaac, c'est, hélas, d'actualité...). Ne pense-t-il pas que de Jésus seulement nous pouvons être fiers, que lui seulement nous devons l'aimer plus que la vie ? Ce Jésus qui disait : « Quand le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Ce qui revient très exactement à se demander quelle figure aura alors l'Eglise, quelle foi, quelle espérance auront gardées toutes nos Eglises ? Hélas, ce siècle répond pour nous, n'est-ce pas ?

Ceci dit, certaines caricatures de « L'Express » ne sont certes pas du meilleur goût et me déplaisent également, mais enfin, l'honneur de Dieu n'est pas atteint. Quant à l'honneur du Vatican...

Claude Muller-Duvernoy,
pasteur,
Neuchâtel.

Où voulez-vous en venir ?

De plus en plus, vous semblez (...) vous engager dans une guerre en règle contre l'Eglise catholique...

Il ne s'agit pas là d'être chrétiens, catholiques ou pas. Il s'agit de constater ce qui est. L'Eglise renferme en France surtout, les éléments les plus dynamiques et les plus novateurs de notre génération.

Tous ces éléments vont être obligés de constater qu'à « L'Express », ils ne sont plus chez eux.

C'est-à-dire que vous êtes en passe de devenir un organe partisan et fermé dans des limites bien définies, comme n'importe quel banal organe de gauche.

Gabriel Jabouley de Bec,
Ecully (Rhône).

Et la laïcité ?

Les réserves formulées dans « L'Express » au sujet de la laïcité nous surprennent quelque peu...

Pourquoi, malgré la gravité des nombreux problèmes de l'heure, la défense de la laïcité se situe-t-elle hors série, en position de proue ?

C'est qu'elle est le problème de l'homme, le problème-clé...

Imbert-Nergal,
Nice (A.-M.).

Dans son rôle

Nous respectons, nous, laïques, la croyance et les croyants. Nous respectons les idées, même irrespectueuses, de Siné. Après tout, n'est-il pas dans son rôle en étant virulent, caustique, voire irrespectueux ?...

J. Dupont,
Sotteville-lès-Rouen.

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. LORENTZ ECKHOFF
Professeur d'anglais de l'Université d'Oslo et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature »

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.

Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.

Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________

Adresse : ____________ Ville ____________

ES - A. 8 Département ____________

Le Christ de l'Evangile

Quel rapport entre le Christ de l'Evangile et les ornements sacerdotaux, les calices ciselés, les croix pectorales d'or et de pierreries qui s'étalent sur des estomacs rebondis ? Si j'étais M. Mauriac, je me sentirais souffleté, non par la caricature de Siné, mais par la sinistre photographie du cardinal Ottaviani, prince de l'Eglise.

Quelle dérision ! Les hommes ont accaparé Dieu, ils se le sont jeté à la face, et Dieu s'est cassé !

STÉPHANE CHARRIN,
Toulon.

Et la fidélité protestante ?

Je suis de ceux qui pensent que ce « Bloc-Notes », qui vient souvent en contrepoint des jugements portés dans « L'Express » sur tel ou tel aspect de la politique gouvernementale, est non seulement nécessaire mais indispensable pour que notre hebdomadaire garde ce visage dur, certes, rigoureux — mais ouvert aux courants également sincères qui peuvent animer des esprits divergents...

La lecture du dernier « Bloc-Notes » m'amène toutefois à formuler certaines réserves.

Pourquoi vouloir réserver aux seules Eglises catholique et orthodoxe la « fidélité absolue » à la doctrine évangélique ? Pourquoi la fidélité protestante serait-elle plus douteuse ? Formerait-on dans les Eglises issues de la Réforme des chrétiens d'une qualité inférieure ?

A. P.,
La Rochelle.

Billie Holiday

C'est avec un très grand intérêt que je lis chaque semaine les extraits de l'autobiographie de la célèbre chanteuse noire disparue, Billie Holiday.

La vie de cette artiste restera un « document » des plus édifiants sur ce racisme dont a souffert et souffre encore tout un peuple parmi tant d'autres...

ANDRÉ VERGÈS,
Paris.

Les Olympiades d'hiver

Lu dans « L'Express » du 14-1-60, page 16 : « C'est la première fois que les Olympiades de ski ont lieu aux U.S.A. ».

Erreur, les IIIes Olympiades d'hiver eurent lieu à Lake Placid du 4 au 13 février 1932. Je n'ai pas souvenance qu'il y eût des disciplines dites « alpines ». Mais la France avait des représentants dans les courses de fond : Léonce Cretin, Gindre, Secrétan, Raymond Berthet (je crois).

J. BERTHIAUX,
Vesoul.

La Villa-Radio

1) La propriété dont il s'agit ne m'appartient pas et ne m'a jamais appartenu.

2) Elle a été aménagée vers la fin de 1958 en logements et studios d'émission afin de soustraire aux attentats du F.L.N. un certain nombre de rédacteurs et de speakers musulmans de la R.T.F., qui avaient fait l'objet de menaces de mort.

3) Toutes les décisions prises à ce sujet l'ont été en plein accord entre le ministère de l'Information et plusieurs ministères intéressés. Il est faux que le ministère de l'Intérieur ait ouvert une enquête sur ce centre.

4) Pour ce qui me concerne, j'ai cessé d'avoir aucune relation avec le centre en question depuis que j'ai quitté, il y a un an, le ministère de l'Information.

JACQUES SOUSTELLE,
Ministre délégué
auprès du Premier ministre.

[Les précisions de M. Soustelle ne sont pas aussi précises que l'on pourrait le souhaiter.

1° Nous n'avons jamais dit que la villa « La Chintraie » lui appartenait ; mais au contraire qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires (par l'intermédiaire de M. Béchade et d'une société ad hoc, *« La Vigie Immobilière ») pour ne pas être mêlé directement à l'achat. S'il s'agissait d'une entreprise officielle, pourquoi la transaction a-t-elle été menée à titre particulier, et en dehors des pouvoirs publics compétents ?*

2° S'il s'agissait de dissimuler au F.L.N. un centre radio, comment les mesures de sécurité ont-elles été si peu efficaces qu'une simple enquête menée sans aucun moyen particulier nous ait permis de tracer avec exactitude les détails de l'installation ?

3° Le ministre de l'Information était en effet au courant de l'achat et de l'aménagement de « La Chintraie », puisque c'était M. Soustelle lui-même. C'est son collaborateur et ami, M. Roger Frey, qui lui a succédé à ce poste. Mais nous maintenons que le ministère de l'Intérieur n'était pas informé : sitôt alerté par les premiers articles de presse, une réunion interpréfectorale a été discrètement convoquée pour rechercher de quoi, exactement, il retournait. Le déménagement des installations a été maintenant entrepris.]

La lettre de « L'Express »

« DANS le jury, il y a cinq femmes, ce qui peut avoir une certaine importance... » (Frédéric Pottecher, à la T.V.)

« Cette proportion soulève des murmures et des commentaires... » (J.-M. Théolleyre, dans « Le Monde ».)

« Don Juan va être jugé par cinq Elvires d'Helvétie. Sera-ce pour le châtier ou pour l'absoudre ? » (Madeleine Jacob, dans « Libération ».)

« N'anticipons pas sur cette participation féminine au jugement des hommes. » (J.-B. Derosne, dans « L'Aurore ».)

Curieux, cette réaction quasi générale... Traduisez : cinq Zoulous ont été appelés à participer au jury qui déclarera Pierre Jaccoud coupable ou non du meurtre de Charles Zumbach, père de l'amant présumé de sa maitresse. Et avec les Zoulous, sait-on jamais ?... C'est la voie ouverte à l'irrationnel, aux mouvements du cœur, aux dérèglements. Tandis qu'avec les hommes, n'est-ce pas, on sait. La preuve : voyez l'accusé.

52 ans, beau, riche, puissant, considéré au point que la haute société genevoise, où l'on juge de très haut les mœurs parisiennes, reçoit de bonne grâce cet homme marié en compagnie de sa maitresse. Tout près d'accéder à l'une des plus hautes charges : le ministère de la Justice.

Pourtant — et quelle que soit maintenant l'issue du procès — coupable ou non coupable de meurtre, il restera toujours que l'honorable Pierre Jaccoud dictait des lettres anonymes, que l'honorable Pierre Jaccoud, pendant qu'il étreignait le corps nu de sa maitresse, la photographiait à son insu afin de « dégoûter » les amis de la jeune femme, que l'honorable Pierre Jaccoud eut le singulier et puéril réflexe de se faire blondir en Suède parce que l'on recherchait en Suisse un meurtrier brun. Il restera toujours que, le masque arraché, l'homme apparait dans tout le tragique de sa condition : impuissant, en dépit d'un mécanisme intellectuel brillant et rigoureux, à maitriser la passion, la jalousie, la peur.

Et c'est sans doute ce qui, dans ce procès, fascine.

LA presse suisse s'est émue de voir l'intérêt trop vif à son gré que l'étranger y prend. Il est vrai qu'à l'origine le cas Jaccoud a éveillé une sorte de curiosité narquoise, celle qui accompagne toujours les affaires criminelles lorsqu'elles éclatent dans les milieux bourgeois. A fortiori, au sein d'une société volontiers puritaine. Mais aujourd'hui, est-ce bien en spectateurs satisfaits, et seulement en spectateurs, que l'on observe le déroulement quotidien du procès de Genève ?

La bicyclette, la gabardine souillée, le bouton arraché, le revolver, les astuces de Me Floriot, les hésitations des témoins, tout ce côté Hitchcock de l'affaire, c'est ce qui amuse. Mais ce qui retient, c'est que chacun sent obscurément la nécessité d'apprendre que Pierre Jaccoud a tué.

Alors, d'une certaine manière, tout rentrera dans l'ordre. Entre le meurtrier et celui que l'idée du meur peut effleurer, nous savons qu'il y a une frontière, u sorte de frontière physique, celle qui sépare la pe de l'acte. Si Pierre Jaccoud a tué, nous serons tranq les : il sera, aux yeux du monde, un criminel, un indiv pitoyable peut-être mais taré, comme apparut il y quelques mois le curé d'Uruffe. Tous ses actes, dès l deviendront clairs, car il est normal, n'est-ce pas, qu individu taré écrive des lettres anonymes, s'englue da une liaison, mente, trompe, et, de dégradation en dég dation, accomplisse le pire forfait. Mouton noir introdu par inadvertance dans la bergerie des honnêtes gen ne restera qu'à l'expulser et à se rassurer : les mout naissent noirs ou blancs ; simplement, certains savent camoufler.

MAIS s'il n'a pas tué ? Alors, l'a faire Jaccoud révélera ce que peut recéler d'abomina d'incohérent et de fragile l'âme d'un homme (ou d'u femme), policé, intelligent, assidu aux offices, respec semblable, en somme — et même sensiblement sup rieur — à ceux qui l'observent aujourd'hui et dont auc accident n'a fait sauter le masque.

Espérons, oui espérons pour notre confort intellectu que Me Jaccoud a tué. Et sous l'empire d'une gra passion. Affreux procès, celui qui se terminerait en fournissant, au lieu d'un héros tragique, la déprima radiographie d'une âme d' « honnête homme »...

Françoise Giroud.

Nous demandions ici, la semaine dernière, qu « Nuit et Brouillard » soit projeté dans toutes le salles françaises parce que l'information, et en parti culier celle de la jeunesse, sur l'aboutissement inév table du national-socialisme est préférable à tous le discours moralisateurs.

La Société Athos-Films nous informe qu'elle s'y emploie et que le documentaire d'Alain Resnais sur les camps de concentration allemands accompagner prochainement dans plusieurs salles les programme dont elle assure la mise en place. En particulier au cinéma Marbeuf à Paris.

Les Actualités Françaises ont procédé, d'autre part, à un montage de documents sur le même sujet. Ce montage est projeté dans de nombreuses salles à la suite des actualités de la semaine.

Nous nous permettons d'insister pour que la Télévision, service public, participe à cet effort d'information.

Signalons enfin que « Nuit et Brouillard » ser projeté le mardi 26 janvier, à 21 heures, à la grande salle de la Mutualité, où les associations d'étudiants organisent un meeting et, le 2 février, à 21 heures, au cinéma Eden, 74, rue Jules-Guesde, à Levallois, sur l'initiative de la Fédération des Déportés et Interné de la Résistance.

Le gang de l'alcool

En raison de l'articulation extrêmement complexe du système de répression des fraudes à l'intérieur de l'Administration, les précisions que nous avons données au sujet de l'affaire de trafic d'alcool (« L'Express » du 31 décembre) dans laquelle se trouve impliqué un haut fonctionnaire ont ému un certain nombre de services du ministère des Finances qui tiennent à ce que les responsabilités soient clairement limitées.

Nous précisons donc que le service auquel il était fait allusion dans notre article est la « Direction de la Garantie et des Services Industriels » rattachée à la Direction Générale des Impôts-Contributions Indirectes. C'est cette direction qui est chargée de rechercher et de poursuivre les fraudes fiscales concernant l'alcool. Les fonctionnaires qui en dépendent sont commissionnés et assermentés à cet effet. En revanche, la Régie commerciale des alcools qui exerce pour le compte de l'Etat le monopole d'achats et de ventes des alcools que la loi lui réserve a un caractère commercial et n'est nullement habilitée à intervenir en matière fiscale. Son personnel n'est d'ailleurs ni commissionné ni assermenté.

Forums régionaux

Le Forum de Montluçon organise, le lundi 25 janvier, à 20 h. 45, salle du Vieux-Château, une conférence-débat sur « La Ve République », avec Georges Lavau, professeur de Sciences Politiques.

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs du Nord.* Un groupe de travail des amis de « L'Express » vient de se constituer à Va ciennes. Le responsable est Mme Jac line Duchaillut, 4, place des Ilots, à lenciennes.

La première réunion de ce « Group aura lieu le mercredi 27 janvier 20 h. 30, au café du Centre (sur la p d'Armes) et aura pour thème : « Communauté Française ».

● *A l'attention des lecteurs du Rhin.* — L'Amicale des lecteurs de « L'Express » du Bas-Rhin invite tous les s pathisants à participer à la manifesta de protestation contre les menées a sémites, le jeudi 21 janvier, dans grande salle de l'Aubette, à 20 h. 30. teur : Charles Palant, secrétaire gén national du M.R.A.P.

Conférence-débat

● A MELUN. — Le P.S.A. et les « de « L'Express » prient de bien vouloir assister à la co rence-débat qu'ils organisent le sa 23 janvier, à 21 h., salle de la Justic Paix, mairie de Melun, avec la parti tion de Louis Fournier, de « L'Expre et Jean Rabaud du secrétariat génér P.S.A., sur le thème : « La Ve Républ et les complots ».

● A COLOMBES. — Le Cercle d'E et d'Initiation viques invite les « Amis de « L'Exp à assister à la conférence donnée le dredi 22 janvier, à 20 h. 45, salle Justice de Paix, mairie de Colombes Michel Bosquet sur le thème : « Vie et circuits de distribution ».

Conférences

M. Modibo Keita, président du gou nement de la Fédération du Mali, do une importante conférence sur « l'A tance technique et les pays en sion », lundi prochain 25, à 18 h. 30 cises (ouverture des portes à 18 h la salle du 30, rue de Gramont, Demi-tarif pour les étudiants.

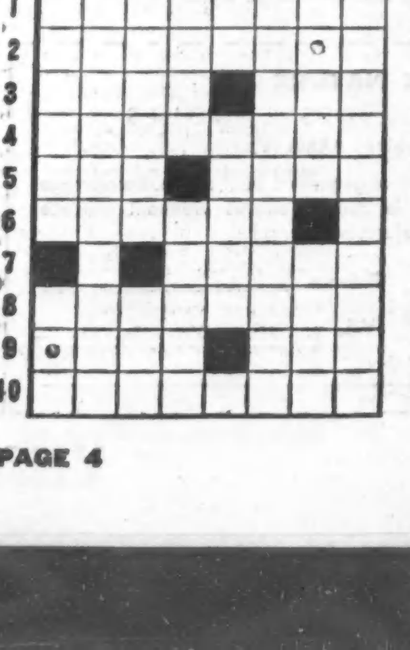
Pour recevoir le programme des « des Conférences de Paris », écrire, en gnant une enveloppe timbrée, à le recteur, M. Bugat, Dreux (E.-et-L.).

(Communiq

Mots croisés n° 223

Horizontalement : 1. Accepta de bonne grâce une observation d'ordre vestimentaire, venant d'un dignitaire de l'Eglise. — 2. Opération qui exige une application intelligente ou un geste sans ordre. — 3. Réclamés lors de tout scandale politique. Plus près de 60 que de 50. — 4. Qui occupent, en raison de chocs, un plus grand volume. — 5. Nourrit mieux son homme au cœur de Paris qu'à la campagne. Ces trous dans les murs servent à la construction. — 6. En droit de réclamer des dommages. — 7. Ce n'est certes pas l'objectif du skieur. — 8. Même en années de lumière, cela fait beaucoup, beaucoup. — 9. Saint qu'on trouve plus loin que Menton. Titre, fleuve, libéralité, aptitude. — 10. Souffrent, subissent.

Verticalement : I. Qui exige le concours de la langue et des dents. S'ouvre plus souvent dans les discours qu'elle ne se ferme. — II. L'une d'elles peut se terminer par un consentement plus officiel. — III. Des séries, en principe, complètes. Il eût mieux valu que cette ville d'eaux n'eût pas encore le télégraphe ou même la poste. — IV. Eternel don des Belges, depuis que nous leur avons donné quelque chose. Permet le logement d'un filet. — V. Dans Grenoble, mais pas dans Orange. Réchauffe souvent les Tyroliens. — VI. C'est à peu près la forme de notre terre. — VII. Conforme à l'idéal. Est toujours plus haut que Louviers. — VIII. Ce que firent des spectateurs vraiment satisfaits.



222	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	E	M	E	M	E	N	T
2	E	T	A	U	■	R	U	E
3	T	E	R	M	I	N	E	R
4	T	R	I	E	R	E	■	M
5	E	N	■	N	O	E	M	I
6	R	U	B	E	N	■	O	T
7	N	E	A	■	I	N	R	I
8	I	■	B	A	S	A	N	E
9	C	H	A	R	T	I	E	R
10	H	O	R	T	E	N	S	E

SOLUTION
DU N° 222

LA NATION

Secrets d'Etat

● *L'éditorial de*
J.-J. Servan-Schreiber.

APRES le conflit de Gaulle-Pinay, le conflit de Gaulle-Massu. Avec son Armée comme avec son Parlement, la crise du pouvoir gaulliste est manifeste. Elle n'est pas surprenante, ni réjouissante. Il n'est plus temps de départager les responsabilités ou de montrer qu'on avait raison. Où allons-nous ? Derrière les symptômes qui marquent la surface de l'actualité, où sont les racines du mal profond qui, après avoir rongé la république parlementaire, atteint, à son tour, le nouveau régime ?

La guerre d'Algérie ? Bien entendu. Elle est la cause immédiate, pour la Ve comme pour la IVe, de dégradation. Mais elle-même ne sort pas du néant. Elle n'est pas un hasard, un accident, un mal *en soi*. Si la guerre d'Algérie a pris ses proportions monstrueuses, et nous dévore, c'est que tout était mûr pour lui livrer nos institutions. Les choses n'ont pas commencé avec l'Algérie et c'est seulement en cherchant à comprendre au-delà, et autour, que nous pouvons essayer de maîtriser, au moins par l'intelligence, les phénomènes qui nous emportent, que nous pourrons nous arracher à la fascination de l'impuissance.

Tel n'est pas le but explicite de l'ouvrage de J.-R. Tournoux, dont « L'Express » commence la publication cette semaine (1) et qui s'intitule : « *Secrets d'Etat* ». Tournoux qui, d'ailleurs, ne partage pas nos opinions politiques, a voulu surtout faire œuvre d'information. Le résultat est d'autant plus frappant. En faisant porter son excellent travail de recherche (rapports secrets, confidences de responsables politiques et militaires, notes inédites, conversations reconstituées avec l'aide des interlocuteurs eux-mêmes) sur les quinze dernières années, et jusqu'au début de 1960, il nous permet de retrouver la *ligne générale* dans laquelle vient s'inscrire naturellement, et du coup s'expliquer, la nouvelle crise du pouvoir.

Tout a commencé, si l'on ose dire, au début : le malentendu gaulliste de 1945 et l'engrenage de la guerre d'Indochine. Au moment où le Libérateur de la patrie méditait devant le cap d'Antibes sur cette France qu'il ne comprenait pas, les premiers parachutes du corps expéditionnaire s'ouvraient dans le ciel du Tonkin : le drame commençait.

Les premiers germes

Que le Libérateur, pour de multiples raisons, n'ait pas été à même d'être le reconstructeur d'une nouvelle démocratie française, lui qui détenait le plus grand potentiel de confiance et qui avait si longtemps incarné l'espoir, ce fait créa dès ce moment une dualité de pouvoir, une sorte de légitimité ambiguë et de désaffection populaire que les leaders des partis de gauche, Léon Blum et Maurice Thorez, furent les premiers à comprendre et à regretter. Ce faux départ, peu avant que la guerre froide ne déchire et ne paralyse la gauche, devait aboutir, un jour ou l'autre, à ces contacts clandestins et presque honteux que le Président de la République (alors René Coty) résolut un jour de prendre avec le redoutable solitaire de Colombey, qui attendait son heure. Ces liens, malsains pour toute démocratie vivante, furent tissés des années — quatre ans au moins — avant qu'il fût question d'un 13 Mai à Alger, comme le montrera l'ouvrage de J.-R. Tournoux.

Cependant, déjà, et sans qu'on en prenne conscience, la France c'était l'Indochine. Tout ce qui, aujourd'hui en 1960, vient nous saisir à la gorge, le drame qui se noue maintenant en plein Paris, s'ébauchait à Hanoï : la marche contre l'histoire, l'isolement d'une Armée prétorienne, la faiblesse du pouvoir civil, les malentendus et les mensonges entre le pays et le pouvoir, entre le pouvoir et son Armée. Et, dès 1947, on va le voir, les germes de la gangrène étaient déposés à Paris par le vent soufflant d'Asie : une première association de desperados, « Les Anciens d'Indo », provoquait dans un petit local, 45, rue de Naples, des réunions auxquelles participaient des hommes alors inconnus, comme le général Faure et M. Michel Debré.

« Vingt ans de trop »

La démocratie n'ayant pas été reconstruite par la Libération, ceux qui l'avaient toujours méprisée et détestée, d'abord abasourdis par l'effondrement du fascisme en Europe et de Vichy en France, se reprirent à espérer, à s'organiser, à recruter. Les anciens de la Cagoule, comme le Dr Martin, trouvèrent dans la jeune génération des révoltés selon leur cœur, fabriqués par les guerres coloniales et la désastreuse impuissance du pouvoir. Comment se nouèrent alors les premiers complots, on le comprendra mieux en lisant, dans le récit de Tournoux, les rencontres du Dr Martion avec le jeune exalté algérois Robert Martel, leur association avec le représentant des colons d'Afrique du Nord, Boyer-Banse, et l'entrée dans ce cercle des premiers militaires avec le général Cherrière en particulier.

L'Armée prend conscience du vide politique, dont la cause principale demeure la rupture de l'unité de la gauche française contrainte, par l'isolement du parti communiste et de ses 5 millions d'électeurs, à abandonner le pouvoir à des formations centristes, floues, hétérogènes, sans programme et sans cohérence, qui fondent « l'immobilisme ». A l'Ecole de guerre, de jeunes officiers supérieurs, formés au contact du Vietminh, mêlent à leur manière l'ambition d'un « ordre chrétien » avec les « méthodes d'efficacité du marxisme-léninisme » et lancent leur premier mot d'ordre : « *La guerre est permanente.* » L'Etat doit être au service de son Armée.

Avec le coup de l'avion de Ben Bella, l'expédition de Suez et le raid de Sakiet, la preuve est administrée que le dernier acte d'autorité du pouvoir civil a été, après la négociation indochinoise, le pacte de Carthage transformant pacifiquement les rapports avec la Tunisie.

La dégradation s'accélère. Et la convergence se dessine entre le fait gaulliste et la crise militaire. Ce sont des gaullistes qui organisent, avec des amis militaires, la résistance, puis la révolte face au pouvoir. C'est dans l'appartement parisien d'un ministre gaulliste d'aujourd'hui que le « feu vert », après de multiples délibérations et contacts, sera donné pour le 13 Mai. Nous le verrons dans « Secrets d'Etat ».

Mais de Gaulle lui-même ? Dans tous les sens de l'expression, « il n'est pas dans le coup ». Il laisse les complots se tramer autour de lui, sans lui, il ne les fomente pas, ni ne les approuve. Et il ne comprend pas la nature de ce qui se produit. « *Il a cinquante ans de retard* », déclarera bientôt un chef militaire. Et lui-même confie à un ami : « *J'ai vingt ans de trop pour faire face au destin.* » La coalition de mai 1958 est fondée sur des malentendus. De Gaulle, dont la méfiance fondamentale demeure celle qu'il a conçue et entretenue, pendant 13 ans d'isolement, contre les parlementaires, choisit d'accepter le pouvoir des mains d'aventuriers sur lesquels il sait d'avance qu'il ne pourra pas non plus s'appuyer. Le divorce, le conflit entre lui et les prétoriens est au cœur du régime, fatal, comme le fut pour la République l'écartèlement de la gauche.

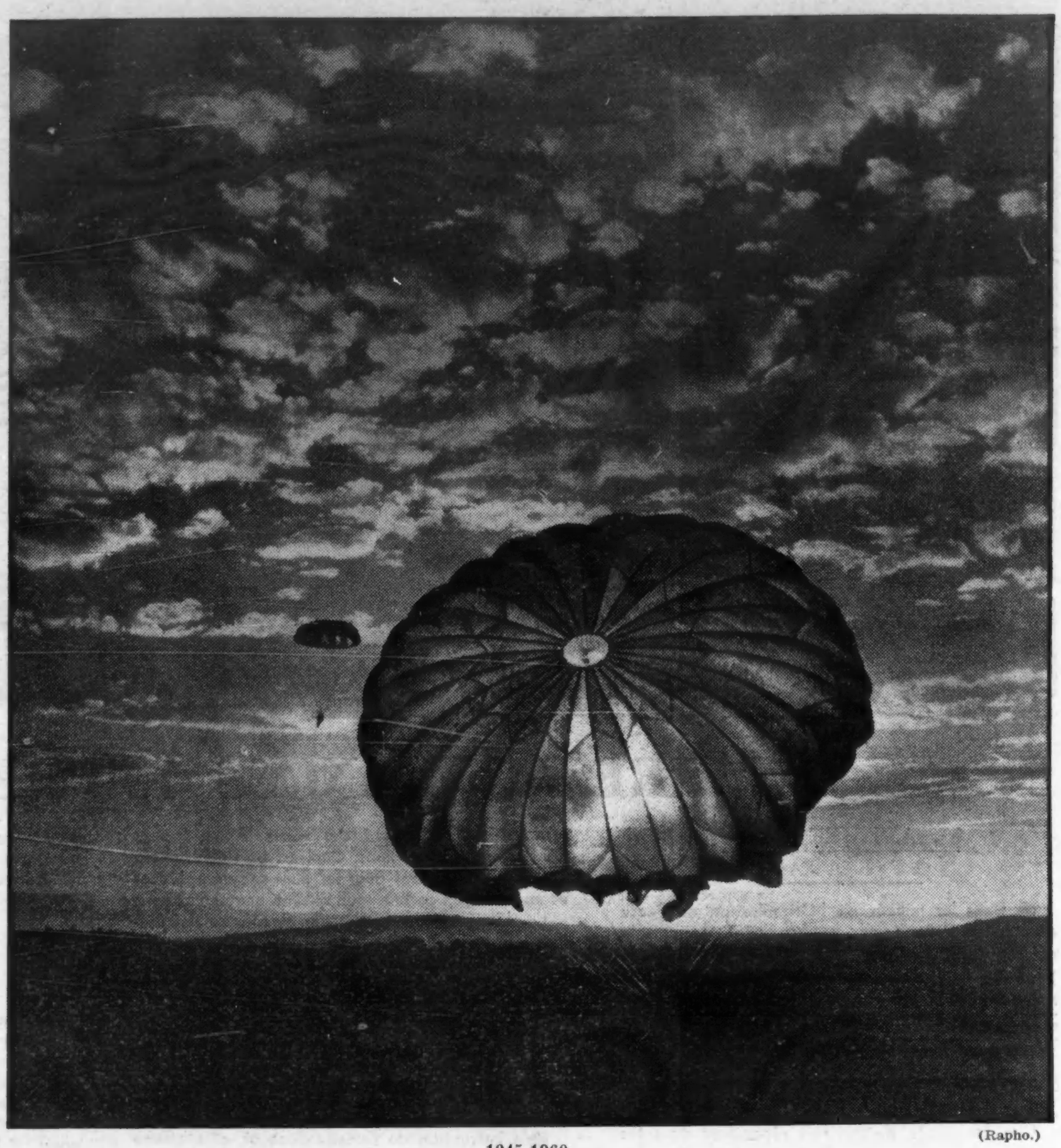
Le pronunciamiento

Alors ? « *Un nouveau* 13 *Mai ? Non. Ne soyons pas en retard d'un coup d'Etat. Il y a autre chose à faire* », cite J.-R. Tournoux, rapportant les délibérations, datant du mois dernier, des nouveaux conjurés. Ils savent qu'en 18 mois du nouveau régime, ils ont placé beaucoup de leurs hommes aux postes-clés des rouages de l'Etat.

Le mouvement qui a pris son premier élan dans les rizières du Tonkin, qui s'est irrésistiblement renforcé et élargi pour l'assaut sur Alger, est maintenant installé aux centres nerveux de la France. Seule l'image prestigieuse du grand homme, chargée de souvenirs et d'équivoques, fait encore écran. Mais de Gaulle lui-même nourrit peu d'illusions. On verra dans « Secrets d'Etat » comment il juge la situation que devait créer précisément le 13 Mai. Laissons-lui le dernier mot : « *Le pronunciamiento est un acte de décadence... On ne peut se substituer à un peuple.* »

J.-J. S.-S.

(1) Voir pages 15, 16, 17, 18. L'ouvrage paraîtra en librairie (Plon) sous le même titre.



(Rapho.)

1945-1960.
Là, tout a commencé.

HARANGER
Le moins cher des chemisiers de luxe
234, RUE DE RIVOLI
(entre rues Castiglione et Rouget-de-Lisle)
SOLDES ANNUELS
quelques jours seulement
CRAVATES SOIE
Valeur 22 NF SOLDEES .... 6,80 NF
CHEMISES
Belle popeline SOLDEES .... 19,50 NF
CHEMISES NYLON
Haute qualité SOLDEES .... 39 NF
PYJAMAS, CHAUSSETTES, ECHARPES GANTS PECARI, CHEMISES SPORT et divers autres articles
SOLDES AVEC RABAIS atteignant ou dépassant 50 % DE LEUR VALEUR

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. ANTOINE PINAY ET L'O.T.A.N.

● Dans les milieux de l'Organisation du Pacte atlantique, à Paris, on explique généralement le départ de M. Antoine Pinay par des raisons de politique étrangère. On rappelle qu'au cours d'un repas à l'ambassade des Etats-Unis, alors qu'il était encore ministre des Finances, M. Antoine Pinay s'était ouvert auprès de l'ambassadeur, M. Amory Houghton, des inquiétudes que lui inspirait la politique étrangère du général de Gaulle.

Une campagne de rumeurs répandues dans les milieux « atlantiques » prête au chef de l'Etat les plus noirs desseins en ce qui concerne la politique étrangère du gouvernement. On l'accuse même formellement de vouloir briser le Pacte atlantique pour reformer l'alliance franco-russe.

Ce sont ces accusations qui expliquent la décision du président de la République de recevoir le général Norstad. Il aurait en effet l'intention de donner des apaisements au commandement en chef du Shape, en particulier en jetant du lest sur le problème de l'intégration des forces aériennes françaises. Les problèmes soulevés par les revendications du gouvernement français à l'égard de l'O.T.A.N. sont compliqués par le fait qu'au Quai d'Orsay comme à la délégation française à l'O.T.A.N. les diplomates les plus « gaullistes » ne suivent qu'à contrecœur les ordres de l'Elysée et expriment, en privé, leurs convictions qu'à la veille du voyage de M. Krouchtchev en France, il est impératif de donner un coup d'arrêt à la détérioration des rapports entre la France et ses alliés de l'O.T.A.N.

L'INDUSTRIE PHOTOGRAPHIQUE ET LES ESSAIS ATOMIQUES

● La Société Kodak-Pathé vient d'être avisée par le ministère de l'Industrie et du Commerce que sa demande d'importation de tri-acétate de cellulose en flocons (100 tonnes pour une valeur de $103.620) avait été agréée par le ministère.

Dans le rapport joint à cette demande d'importation, la Société Kodak avait exposé que la Société Rhône-Poulenc, à laquelle elle achète normalement ce produit, éprouvait « de sérieuses difficultés pour fabriquer un tri-acétate de qualité habituelle ».

Le rapport poursuivait : « La prochaine explosion de la bombe atomique française aggrave encore la situation, car elle fait peser sur les futures fabrications de Rhône-Poulenc une lourde menace de contamination radio-active. (...) Les particules radio-actives produisent des voiles locaux (points noirs) dans nos émulsions. Ceci est particulièrement marqué actuellement pour les films radiographiques et au-delà d'un certain seuil ils sont inemployables. »

Le tri-acétate de cellulose en flocons est un produit indispensable pour préparer les films photographiques, cinématographiques et radiographiques.

M. MITTERRAND : « PAS DE VOLONTAIRE POUR FAIRE SEMBLANT ? »

● L'instruction de l'affaire Pesquet, dite affaire de l'attentat manqué, se poursuit. Aucun fait nouveau n'est apparu. Mais M. François Mitterrand vient de marquer un point fort important, ce qu'aucun journal n'a relevé.

La scène se passe dans le bois de Vincennes, où la reconstitution par la police de la mitraillade de la 403 Peugeot de M. Mitterrand a lieu en présence de nombreux témoins.

Une 403 de la fourrière a été placée dans la même position que la voiture de M. Mitterrand le soir de l'attentat. MM. Pesquet et Dahuron montent dans une Dauphine. M. Dahuron doit, en passant à côté de la 403, lâcher une courte rafale de mitraillette, comme il le fit le soir de l'attentat. La reconstitution a pour but de comparer les points d'impact des balles avec ceux que l'on a découverts sur la voiture de M. Mitterrand.

On se souvient que le soir de l'attentat manqué, M. Mitterrand, qui avait sauté de sa voiture, s'était caché quinze mètres plus loin dans les fourrés des Jardins de l'Observatoire.

Au moment où la reconstitution va avoir lieu et où MM. Pesquet et Dahuron vont démarrer en voiture pour lâcher leur rafale de mitraillette, M. Mitterrand dit aux personnalités qui l'entourent : « Il est bien entendu, n'est-ce pas, que Dahuron n'a pas l'intention de tuer l'un quelconque d'entre vous. Je vous pose donc une seule question : y a-t-il un volontaire pour se cacher dans les fourrés quinze mètres derrière la voiture au moment où Dahuron va tirer ? »

Sont présents : le substitut du procureur de la République, M. Pageot ; le greffier de Chavannes, le juge Braunschweig, le commissaire Clot, les inspecteurs de la police criminelle, le professeur Ceccaldi, directeur de l'Identité judiciaire, une large escorte de policiers, tous les avocats (dont Mᵉ Tixier-Vignancour et Le Coroller, avocats de M. Pesquet), des journalistes, etc., en tout plus de quarante personnes.

Bien entendu, personne ne se porte volontaire pour aller se placer derrière la cible. Cette sobre démonstration fit un effet considérable. Que reste-t-il de la thèse de l'attentat « combiné » entre M. Mitterrand et le tireur à la mitraillette ?

L'ÉPIDÉMIE DE CROIX GAMMÉES

● Convoqué dans les locaux de la Sûreté nationale pour y témoigner dans une affaire de justice, un lecteur de « L'Express » a eu la surprise d'apercevoir, sur le mur d'un escalier, des croix gammées que personne n'avait pris la peine d'effacer.

S'en étonnant auprès de l'agent qui l'accompagnait, il reçut cette réponse :

« Oh ! vous savez, on trouve de tout chez nous ! Il y en a qui pensent comme ça ! »

LES INDÉPENDANTS : NOUS ATTENDONS L'OCCASION...

● Trois cents notables environ — 119 députés, 86 sénateurs et 80 secrétaires généraux de fédération — assisteront la semaine prochaine, au Palais d'Orsay, au Conseil National du Centre des Indépendants et Paysans.

Les agriculteurs représentant le quart du groupe de l'Assemblée nationale (30 sur 119) et la moitié de celui du Sénat (43 sur 86), le malaise agricole constituera l'un des thèmes majeurs des débats.

Le Conseil National n'a pas qualité pour prendre des décisions. Il se bornera à « prendre la température » pour préparer le congrès du 10 mars qui, lui-même, pèsera sur la rentrée parlementaire du 26 avril.

La crise Pinay a contribué à renforcer les tendances à l'opposition et à modifier complètement l'équilibre des forces. Les opposants déterminés (MM. Duchet, François-Valentin, Tremolet de Villers, de Lacoste Lareymondie) ne représentent toujours qu'un quart des parlementaires, mais la tendance centriste (Bertrand Motte, Debray, Junot), qui groupe la moitié des élus, est maintenant ten-

le tailleur chemisier de la rive gauche
men SPORT
16 rue DE SÈVRES LIT 20-21
SOLDES
POUR MADAME ET MONSIEUR
Parking réservé

tés de rompre avec M. Michel Debré. Les « majoritaires » (Paul Reynaud, Jacquinot, Paquet) n'ont plus derrière eux que le quart des députés et sénateurs.

Les indépendants semblent attendre le prétexte de la rupture, mais ils ne veulent pas la provoquer dans l'immédiat. La consigne donnée par Duchet est : « Pas d'opposition systématique, mais vigilance accrue. »

Tactique des indépendants : faire de la surenchère européenne pour mettre le M.R.P. dans l'embarras et l'entraîner au moment voulu.

UNE NOUVELLE CAMPAGNE SUR LES MARCHÉS DE L'ÉTAT

● Dans les milieux proches de l'état-major où fut conçue la campagne de presse sur l'affaire des chenillettes, campagne dirigée contre le ministre de la Défense nationale, M. Guillaumat, on prépare actuellement une nouvelle opération du même ordre qui porterait cette fois sur les contrats conclus avec des fournisseurs de filets de camouflage pour l'armée.

Cette campagne, également dirigée contre le ministre, risque d'être lancée dans les prochains jours.

LA NÉGOCIATION POUR L'INDÉPENDANCE DU MALI

● Les négociations pour le transfert des différentes compétences qui doivent consacrer l'indépendance du Mali ont débuté dans une atmosphère d'extrême cordialité et sous le signe de « l'esprit de Dakar ». Mais pour les uns et les autres voici les ombres :

1° La conférence panafricaine de Tunis est très importante. Le 24 janvier, et pour la première fois, une délégation du Mali siégera aux côtés des Guinéens, des Ghanéens et des Algériens du F.L.N. La délégation du Mali a demandé aux Tunisiens des garanties : ils entendent défendre et leur appartenance à la Communauté et leurs positions algériennes « moyennes » et la réalité de leur indépendance ;

2° L'exemple du Mali doit servir de test : de loin, M. Houphouët-Boigny veille. Le chef de la Côte-d'Ivoire a déclaré en effet que, de toute façon, il ne se laisserait jamais distancer par le Mali. Ou bien il proposerait à la France de consulter son peuple, et par référendum, pour une intégration de la Côte-d'Ivoire dans la République française comme un département d'outre-mer, ou bien il demanderait une indépendance hors de la Communauté ;

3° Les négociateurs maliens ont à l'esprit tous les désirs anciens et toutes les difficultés du leader de la Guiné, Sekou Touré. Pour réaliser leurs vœux : devenir le pôle d'attraction de l'Afrique française et éliminer l'influence guinéenne, ils veulent n'être en reste sur rien. En particulier, l'aménagement de la zone franc doit être pour eux aussi souple qu'avec la Tunisie et le Maroc.

LE RAPPORT DE L'AGENCE KIPA SUR L'ALGÉRIE

● Il y a quelques semaines, plusieurs journaux catholiques présentaient comme un reportage émanant de l'Alliance Internationale de la Presse Catholique de Fribourg, Suisse (Kipa) un rapport sur la guerre d'Algérie, dont l'introduction avait été écrite par le chanoine Marmier, directeur du service français de cette agence.

Ce texte déclarait notamment qu'au terme de l'enquête effectuée, nulle preuve des tortures n'avait pu être relevée par les enquêteurs.

L'Agence Kipa vient de récuser ce texte, en déclarant que son nom a été utilisé à l'insu de son conseil de direction et de rédaction pour couvrir un rapport qui n'émane ni de l'agence, ni d'un de ses enquêteurs, « mais, précise le communiqué, des milieux qui ont intérêt à minimiser ou à nier les faits dont l'importance a été reconnue tant par les milieux ecclésiastiques français qualifiés que par la Croix-Rouge internationale ».

Le communiqué ajoute :

« Malheureusement, le directeur du Service français a accepté de présenter ce rapport douteux comme un reportage de Kipa. Il en a tiré lui-même les conséquences et remis sa démission. Kipa est une agence de presse d'informations religieuses, et non d'informations politiques, et maintiendra cette position dans l'avenir, comme elle l'a fait dans le passé. »

SPORTS D'HIVER

Ne cherchez plus !

WAGONS-LITS//COOK

a retenu votre chambre d'hôtel dans la station de votre choix. Adressez-vous dès maintenant à l'une des Agences de voyages

WAGONS-LITS//COOK

A PARIS :
14, Boulevard des Capucines RIC. 91-79 ■ 2, Place de la Madeleine OPE. 40-40 ■ 62, Rue du Bac LIT. 42-80 ■ 43 ter, Avenue Pierre-Ier-de-Serbie (angle Av. George V) BAL. 57-70 ■ 14, Rue Guichard (Av. Paul Doumer) TRO. 89-10 ■ et dans les principales villes de province

LA GRANDE SÉVERINE
Petits Soupers
après le théâtre
(de minuit à 2 heures)
Danton 15-54
7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'église)
FERMÉ LE DIMANCHE

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
8, rue Henner, PARIS (IXe) - PIGalle 39-76

EXCLUSIF
Pierre Mendès France parle d'Israël

Au sommaire : Georges LAVAU, Tibor MENDE...

ABONNEMENT D'UN AN :

France .... 18 NF | Edition de luxe .... 150 NF
Soutien .... 40 NF | Etranger .... 25 NF
Le numéro : 3,50 NF | C.C.P. PARIS 13.693.09

PAYSANS

Reportage en Bretagne

● ***Le Premier Ministre va se rendre en Bretagne pour étudier « le problème paysan ». Jean Cau en revient.***

DES routes y conduisent, des trains y mènent et pourtant, quand on y est, quand on voit ça, quand on découvre le moyen âge à quelques centaines de kilomètres de Paris, je vous dis qu'on est au bout du malheur et du monde.

— *Oui, je comprends bien... Vous voudriez évidemment visiter le bled. Vous voudriez* les *voir...*

M. Roche, secrétaire de la Fédération départementale des syndicats agricoles du Morbihan, dit « le bled », dit « les voir ». Le bled, c'est la campagne morbihanaise qui entoure Vannes ; « les », ce sont les paysans. Est-ce si difficile de parcourir ce *bled,* de *leur parler,* de *les* interroger ?

— *Ils sont méfiants, vite apeurés. Ils lèvent vite la fourche et lâchent vite les chiens quand ils ne connaissent pas... Il faudrait vous piloter.*

Pas de pilote. Pas de cars, pas de taxis : les routes sont verglacées qui se perdent à travers forêts, prairies et landes nues. Le loueur s'estime « fou » d'accepter de me prêter une voiture.

— *Où faut-il aller ?* ai-je demandé à M. Roche.

— *N'importe où. Là, là, là...* Son doigt court sur la carte. *De la misère, vous en trouverez partout.*

Ça s'appelle Bizole et je m'y suis arrêté au hasard, comme je m'arrêterai partout au hasard. Une trentaine de maisons construites en granit, des toits de chaume pourrissant, des pagaïes de houes, de fourches, de meules accotées aux murs, des pyramides de fumiers qui soufflent leur puanteur embuée dans l'air glacé et d'où sourd, en cloaques, le purin brun. Les sabots du vieux sont culottés de boue et de bouse. Ses mains ont été taillées dans du bois noir par un sculpteur malhabile. Le béret est raide de crasse gelée. Un clochard ne voudrait pas de son pantalon et il porte trois ou quatre bourgerons superposés et délavés et rapiécés qui l'engoncent. Il stoppe sa brouette croulante de choux. Je lui dis ce que je dirai à tous les paysans rencontrés, que je viens de Paris voir le Morbihan pour l'écrire dans « le journal », parce qu'à Paris on dit que ça va mal en Bretagne à ce qu'on dit, hein ?

— *Dame !* dit le vieux dont les mains tremblent.

Plus de femmes

Les choux sont pour les vaches. Il a trois ruminants maigres à faire peur, aux flancs crottés. Pas de terre, non. Sa femme et lui vivent grâce aux trois vaches. Combien donnent-elles de lait? Il ne sait pas. Ça ne fait pas beaucoup de sous. Un jeune (entre trente et quarante-cinq ans ?) s'approche, serpe sur le bras. Une femme dit à deux porteurs de fumier qui vident leur brancard devant la porte même de leur maison que nous (le photographe de « L'Express » et moi) nous devons être là « pour faire des photos de calendriers ».

— *C'est pour le calendrier ?* demande le jeune.

Non, nous venons de Paris parce qu'on voudrait dire dans le journal, etc. Le jeune hoche interminablement la tête comme un âne de crèche. Muet et respectueux.

— *Le son est plus cher que le blé : 40 francs le kilo.*

Il se tait. Il n'a plus rien à dire.

Il faut lui poser des questions courtes, bien articulées, en parlant à haute voix comme on parle à un sourd. Non, y'a pas d'eau dans le village : des puits. Il a 7 hectares et huit enfants. Après le régiment, les jeunes ne veulent pas revenir. C'est trop dur. Y'a plus de femmes. Il a le droit de bouillir 1.000° par an. Ça fait vingt litres de calva à 50°, mais on arrache les pommiers parce que ça ne rapporte pas et que personne ne veut plus boire de cidre. Le vin, c'est meilleur. Il se tait.

(Marquis.)

JEAN CAU AVEC UN HABITANT DE BIZOLE.
« Et nous, on meurt ! »

A une dizaine de kilomètres, un groupe de trois fermes. Une paysanne sans âge. Cinq enfants. Celui-ci est idiot, c'est visible : il rit en conduisant son cheval. Il est réformé, mais le second part au « service » le mois prochain, les trois autres travaillent. Le père a deux yeux minuscules et fixes de rat alcoolique. Le domestique est également idiot et sourit béatement de ses lèvres humides.

— *Pendant cinq ans, de 53 à 58, l'entérite vermineuse nous a tué les vaches,* dit la paysanne. *Le vétérinaire nous a dit de repeindre, d'enterrer les litières. L'année dernière, ça allait, mais à cause de la sécheresse, nous avons été obligés de laisser tarir les génisses.*

Ils mangent du pain, du lard et des pommes de terre. Matin et soir. Et chaque jour.

Ici, à Questembert, sous ces halles basses, 8.000 paysans ont manifesté le 15 décembre dernier. A Caudan, ils étaient 5.000 et 5.000 à Pontivy, 20.000 à Rennes, dans l'Ille-et-Vilaine, 8.000 à Morlaix, 12.000 à Quimper, 8.000 à Landerneau dans le Finistère, 20.000 à Saint-Brieuc, dans les Côtes-du-Nord.

— *Qu'est-ce qu'on voulait ?*

La ferme croule, mais il a 15 hectares. Lui aussi a été obligé soit d'abattre des vaches, soit de les laisser tarir, l'année dernière.

— *Qu'est-ce qu'on voulait ? La détaxation des prix agricoles. Y'en a que pour la ville ! Y'en a que pour les ouvriers, les fonctionnaires, l'industrie ! Et nous on meurt, la Bretagne meurt. Une vache qui tarit est fichue jusqu'au prochain vêlage, ça vous ne le savez pas à Paris. Et que les engrais, le matériel, tout ce que nous achetons à l'industrie augmente chaque année. Nous, on n'a pas de congé, pas de sécurité sociale, pas de primes, pas de 45 heures, rien... Vous savez que, la prochaine fois, nous marcherons sur Paris, tous. Tant pis s'il y a les gendarmes, ils ne pourront pas nous arrêter.*

Le « pinard »

Molac est un village de 2.500 habitants perché dans les landes de Lanvaux, à 25 km de Vannes. M. le Maire est en train de se raser. Il ne me salue pas, ne répond pas à mes questions et continue de se racler les joues, rougies par le froid de l'air vif qui règne dans la pièce et par le feu de la lame. Je parle seul. Peut-être le maire de Molac est-il muet ? J'attends. M. le Maire s'essuie les joues maintenant lisses avec un torchon et me jette un regard traqué. En dessous. Peut-être M. le Maire est-il affreusement timide ?

— *Si nous allions prendre un verre?*

— *Oui,* dit le maire.

Le bistrot voisin est enfumé. Un ivrogne y titube en réclamant à boire. Spectacle banal. Nous évitons l'ivrogne qui vient nous regarder sous le nez. Ni le patron du bistrot ni M. le Maire ne prient le pochard d'aller prendre l'air ailleurs ou de se tenir tranquille. Comme les fous en certains pays, les ivrognes, ici, sont sacrés. On n'y touche pas, on ne les bouscule pas, on ne les engueule pas. Comme s'ils étaient porteurs de quelque raison secrète d'être saouls et de fixer le monde de leurs yeux larmoyants et vides.

— *Il est saoul, hein ?* dis-je.

— *Oui,* dit M. le Maire.

— *Pourquoi boit-il ?*

— *Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ?*

Nous buvons un vin froid, aigre, horriblement mauvais. M. le Maire parle lentement, à voix basse. Il faut prêter l'oreille pour l'entendre. Si j'avais voulu voir des gens saouls, il aurait fallu que je vienne pour Noël et le Jour de l'An. Toute la Bretagne flageolait sur ses jambes. A la sortie de Vannes, on a ramassé trois adolescents de seize ans allongés au beau milieu de la route, en pleine nuit. Ils cuvaient leur vin. Si au lieu de s'allonger sur la route, ils s'étaient couchés dans le fossé, ils risquaient de crever de congestion.

Près de Vannes s'élèvent de beaux bâtiments très importants : un asile qui héberge entre 2.000 et 3.000 fous.

On ne boit guère de cidre ou de calvados. Depuis la guerre, les Bretons ont pris goût au vin et l'alcoolisme des coups de « pinard » a relayé l'ancestral alcoolisme des bolées de cidre et des petits verres de calva. Mais il serait injuste d'attribuer au seul alcoolisme la dégénérescence de la solide race bretonne dont le spectacle, de ferme en ferme, de village en village, hallucine le regard du voyageur. De ces épaules remontées, de ces visages ahuris, de ces bouches ouvertes et de ces trognes vermillonnées, le « pinard » n'est pas le seul responsable. Il y a l'alimentation déficiente, le manque d'hygiène absolu, l'absence de soins médicaux. Lorsque la bouche d'un homme de trente-cinq ans est à moitié édentée et continue pendant quinze ans à mastiquer des choux, des patates et du lard jaune, cet homme, à cinquante ans, est un vieillard.

Le remembrement

— *Ça se dépeuple,* dit M. le Maire. *Dans dix ans, si ça continue, y'aura plus personne.*

— *Où vont-ils ?*

A Paris. Tous vont à Paris. Après le régiment, les gars ne reviennent plus. Il y en a cinquante qui sont partis d'ici : ils sont à Nanterre. Manœuvres. Ils ont la Sécurité sociale, le congé payé, ils travaillent 8 heures par jour et quand ils ont fini, plus de soucis, plus de responsabilités. Et s'ils veulent s'installer, pour une ferme de 10 à 12 hectares, avec cheptel et matériel, il leur faudrait de 4 à 5 millions. Où les trouver ? Comment s'endetter d'une somme pareille qu'on ne gagne pas en une vie ? Il y a la ferme ou le lopin de terre des parents, mais les familles ont entre 4 et 12 enfants. Alors le père laisse la ferme à l'aîné ou à celui qui veut rester. Les autres s'en vont. Après le régiment, le gars préfère être n'importe quoi, manœuvre, facteur, gendarme, cantonnier, plutôt que paysan. Et ceux qui restent ne trouvent pas de filles à marier. Y'a plus de femmes.

— *Pourquoi ?*

— *Parce que les filles vont faire la saison sur la côte. Elles gagnent un peu d'argent, elles voient, elles s'émerveillent et ne reviennent plus à la terre. Elles préféreraient mourir plutôt que d'épouser un paysan. Elles deviennent bonnes à Paris, serveuses, filles de salle, ouvrières avec de la chance... Il y a des cantons entiers où il est impossible de trouver une fille qui veuille se marier. Les gars sont obligés d'aller en chercher ailleurs... Quand ils ne trouvent pas, ça fait des célibataires qui boivent encore plus. Résultat, tout le monde émigre et veut abandonner la Bretagne. Les médecins abandonnent les villages, les commerçants aussi. Si un est malade, faut aller à la ville et ça revient encore plus cher, alors qu'on est encore plus pauvre. Le paysan a tous les risques : les épidémies qui tuent le bétail, la sécheresse, le froid, les variations de rendement. L'ouvrier ou le fonctionnaire n'en a aucun.*

— *Et le remembrement ?*

Le remembrement consiste à regrouper les parcelles de terre dispersées appartenant à un paysan, en une parcelle d'un seul tenant. D'où culture plus rationnelle, possibilité d'utiliser un tracteur, économie de temps et de main-d'œuvre, etc. Mais aussi querelles et discussions interminables : celui-ci

SOLDES
pour
MONSIEUR
jack Romoli
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

estime que la terre qui lui revient ne vaut pas celle qu'il a cédée ; celui-là voudrait que le nouveau chemin borde sa parcelle ici et non point là ; celui-là ergote et conteste la valeur des récoltes de la terre qui lui est attribuée.

— *Le remembrement, c'est difficile. Ils se méfient. Dans cette commune ça ne marche pas très bien.*

L'église de granit de Pleucadeuc est belle comme le sont toutes les églises de Bretagne. Et Dieu sait s'il y en a qui dressent leurs fins clochers ardoisés au-dessus des landes, des prairies ou des forêts échancrées. Propres, aux lignes pures, solides et construites pour durer une éternité. M. le Recteur (on dit « recteur » pour « curé » en Bretagne) n'est pas là et c'est M. le Vicaire, jeune, les yeux bleus, très doux, mais le menton volontaire, qui m'invite à m'asseoir au-dessous d'un portrait de S.S. Pie XII et de sainte Thérèse.

— *C'est la dernière génération qui tient le coup,* dit-il. *Les femmes émigrent. Nous avons, pour ce village, plus de soixante jeunes filles à l'extérieur : à Paris, Nantes, Saint-Nazaire. La moyenne des exploitations, ici, est entre 5 et 10 hectares. Or, il est impossible de « vivre » — avec 8, 10, 12 enfants — à moins de 15 ou 20 hectares. Des familles entières vivent avec une ou deux vaches et vendent un cochon par an. Alors, ceux qui réfléchissent partent. C'est « l'élite » qui s'en va et le paysannat breton constitue le sous-prolétariat des grandes villes. Les familles sont très nombreuses et les parents n'ont aucun contact avec les enfants. Le père traite ses fils comme des valets, les filles sont « placées » le plus tôt possible, afin de rapporter. Lorsqu'un garçon part en apprentissage, il est renvoyé dès que cet apprentissage est terminé, car le patron ne veut pas le payer. Alors, l'adolescent revient s'enterrer à la ferme jusqu'au service militaire, oubliant tout ce qu'il a appris.*

« Autant de saoulardes »

— Quels remèdes, monsieur le vicaire ?

— *Créer des centres d'apprentissage prolongés, industrialiser la Bretagne, imposer avec d'infinies précautions le remembrement, voter des crédits pour moderniser l'habitat rural. C'est un problème national. Sinon, tout se détériore... Y compris, tenez, la pratique religieuse. Dans les petites exploitations agricoles où la misère est trop grande, la pratique religieuse faiblit.*

— Ils boivent ?

— *C'est un fléau. Le vin rouge fait des ravages inouïs. Plus de calvados, car on arrache de plus en plus de pommiers à cause de leur non-rentabilité et, dans les communes remembrées, à cause des tracteurs, mais du vin rouge. Hier, on a interné ici un paysan de cinquante-trois ans. Il a deux enfants. Il a eu une crise de folie. Et le père, si j'ose dire, passe encore, mais quand c'est la mère qui boit ? Dans toute la région qui borde la rivière l'Oust, vous trouverez autant de saoulardes que d'ivrognes. Ils sont trop pauvres. Alors ils s'aigrissent. Alors ils boivent.*

La nuit tombe. C'est à peine si j'aperçois les traits de M. le Vicaire de Pleucadeuc dans la demi-pénombre qui envahit la pièce froide du presbytère. Et M. le Vicaire n'allume pas l'électricité parce qu'il n'y pense pas, parce qu'il est trop triste. Comme s'il voulait que sa voix murmurante me parvienne dans une obscurité qui est celle d'une église. Comme si la misère de la Bretagne était un péché si abominable qu'il ne puisse être confessé qu'à mi-voix, dans une ténèbre de confessionnal.

J'ouvre une parenthèse :

— *Y a-t-il un « problème » de l'école ici ?*

— *Non. Deux cent cinquante enfants vont à l'école libre, dix à l'école laïque.*

— *Et à Molac ?*

— *Cent quatre-vingts à l'école libre, vingt à l'école laïque.*

Il n'y a pas de problème.

Le lendemain, M. Brunel, président de la Fédération des syndicats agricoles du Morbihan, m'attend au café du Lion d'Or situé sur la place du village de Plumelec dont il est le maire. Le lundi 11 janvier, c'est M. Brunel, entouré d'autres responsables, qui a reçu M. Rochereau, ministre de l'Agriculture, à Vannes, et c'est lui qui a prononcé le discours. A la fin du mois, à Rennes, avec les présidents des syndicats agricoles des autres départements bretons, il présentera ses doléances à M. Debré lui-même.

— *Je l'ai vu à Paris, le Premier ministre. Il a été sec, nerveux. Je lui ai dit : « Monsieur le Premier ministre, nous ne sommes ni des anarchistes ni des agitateurs. Mais si vous ne comprenez pas notre langage, nous serons forcés d'en parler un autre. »*

« Les jacques »

Que réclameront les paysans bretons à M. Debré ? Ceci : une aide afin d'équiper les exploitations (habitat, matériel agricole, etc.) ; une aide afin d'aider à l'installation des jeunes avec des facilités d'emprunt à long terme d'un volume plus élevé qu'actuellement ; une aide afin d'accélérer le remembrement (géomètres, techniciens) ; une aide pour la protection prophylactique du bétail et pour le reboisement et la mise en valeur de milliers d'hectares de terres incultes ; une aide pour la vulgarisation de l'enseignement agricole et pour la protection sociale des paysans par leurs organismes mutualistes. Ils demanderont : des coûts de production et des conditions de vente analogues à ceux des agriculteurs du Marché commun ; le renforcement de la baisse des produits industriels dont l'agriculture a besoin ; la réforme des circuits de distribution ; l'indexation des prix agricoles, etc.

— *Bref, nous voulons que l'Etat ait une* politique *nationale agricole à long terme. Il s'agit d'un problème qui n'intéresse pas seulement la Bretagne, mais le Centre, le Sud-Ouest,*

→

UN PAYSAN BRETON. (Marquis.)
« La dernière génération ».

la Vendée. Il s'agit d'un problème national. Sinon c'est la misère, la révolte. Nous sommes Bretons et ceci n'est pas une hâblerie méridionale : si ça continue, il sera un jour impossible d'empêcher les « jacques » de saccager les préfectures et les gendarmeries et de marcher sur Paris. Venez!

M. Brunel est l'apôtre du remembrement breton et Plumelec est, pour toute la Bretagne, la Mecque du remembrement.

— *Il y a dix ans que j'ai commencé. Pas pour moi, je m'en fous. J'ai vingt-cinq hectares d'un seul tenant et ça marche. J'aurais pu me tenir tranquille. Mais c'est pour eux. Je suis Breton et je ne peux pas supporter de voir mon pays mourir, uniquement bon à devenir le plus grand producteur et exportateur d'hommes de toute la France. Vous allez voir cette misère !*

— Et là où vous l'avez déjà opéré, le remembrement a pris ?

— *Partout. Au début, j'ai eu des fourches pointées sur le ventre. « Ma terre, vous n'y toucherez pas ! » Maintenant, ceux qui me menaçaient des fourches sont les premiers à s'excuser. Mais je ne suis pas rancunier. C'est pas de leur faute. Dites-moi où vous voulez aller. Ce n'est pas un voyage organisé. On montre tout.*

(Marquis)

M. Brunel, maire de Plumelec (a dr.), en conversation avec un villageois.
« Au début, j'ai eu des fourches pointées sur le ventre ».

« Merci, M. le Maire »

On s'arrêtera ici. Et puis là. Deux jeunes ménages. Six enfants dans l'un, quatre dans l'autre. L'un et l'autre couples exploitent 15 hectares « remembrés ». Ils saluent « monsieur le maire » avec une chaleur reconnaissante entière. Dans la cuisine pauvre, mais propre, on débouche le cidre et le vin.

— Ça va ?

— *Ça va à peu près, monsieur le maire.*

Et les enfants ? Et les vieux ? Et les bêtes ? Ça va à peu près, M. le Maire. Ils vont avoir un chemin de 6 mètres qui a été mis en adjudication hier. Merci M. le Maire, ça c'est une bonne nouvelle. Et pour le reste, M. le Maire ? On y travaille, on s'en occupe, c'est dur, mais on y arrivera.

Maintenant, on s'arrêtera ici. M. le Maire n'explique même pas qui je suis et ce que je fais là. Ils ne comprendraient pas. La ferme tient debout par faveur divine. L'odeur puissante de l'étable où croupissent quatre vaches s'engouffre en remous dans la cuisine voisine. Le sol de celle-ci est de terre battue, l'âtre est immense, surélevé et flanqué d'un petit banc installé sous son tablier même. Les poutres apparentes du plafond sont noircies par la fumée ; les lits encastrés dans les murs, rideaux tirés, à la manière hollandaise. C'est nu. C'est désespéré. La fermière dit non, que non, que non, affolée, non, mon Dieu, elle ne se laissera pas photographier. Pourquoi ? Oh ! non, non. Elle rit de sa bouche édentée et s'enfuit. Deux enfants — treize et quinze ans environ — tournent autour de la Panhard de M. le Maire qui leur est soucoupe volante. Ils ont cet air mi-abruti, mi-sournois que donne la pauvreté extrême. Quand ils sourient, ils redeviennent des enfants normaux, mais il faut avoir la rondeur de M. le Maire et sa connaissance de l'indigène pour arracher ce sourire. L'homme est quasi muet et répond par grognements respectueux.

— Alors, ça va. Si vous aviez un chemin, vous seriez content, père X... ?

— *Bé dame.*

— Et du remembrement, qu'est-ce que vous en pensez ?

— *Hé, hé.*

— Vous avez un peu de pommes de terre ?

— *Dame...*

— Et du lait ?

— *Les trois sont taries et la rousse n'a pas vêlé.*

— C'est dur, hein ?

— *Dame.*

Un sabot à la main

M. le Maire hurle ses questions, sourit, dit qu'il ne fait pas chaud. Dame ! Rien à en tirer. Des pioches. Quatre longs regards sournois — ou vides — regardent s'éloigner la Panhard qui cahote dans le chemin de terre.

— Alors, père Y... ?

— *Bonjour, monsieur le maire.*

Terre battue. Maigre feu dans l'âtre immense. Le père Y... est tassé tout contre les braises. La mère sautille, en s'appuyant sur une canne, à travers la pièce ; elle a une jambe raide. Le vieux (il a, je l'apprends, soixante-quatre ans et en paraît quatre-vingts) chuinte les mots en bouillie. Incompréhensible. Il a eu, en 1916, les deux pieds grenadés et, immobilisé depuis onze ans, n'ayant plus rien à faire, sinon à souffler et à gémir, il boit. Il est pensionné à 10 % et depuis quarante ans proteste contre cette injustice. Depuis quarante ans, il reçoit la même lettre de refus dont il ne comprend pas les termes administratifs. Justement, voici la dernière que la femme tend à M. le Maire.

— *Ils refusent.*

— *Ha, ha,* grogne le vieux.

Il est inerte et gâteux. Il a cinq fils, cinq grands fils. En voici un : brun, blême, mâchoire pendante. Il bégaie. En voici un autre : deux yeux bleus ronds et fous piqués dans une face cramoisie. Il ne dit rien. Les deux autres ont disparu. L'aîné est allé voir sa « promise ».

— Alors, vous en mariez un, père Y... ?

— *Hé.*

— Quand ça ?

— *En février,* dit la femme.

— Vous connaissez la promise ?

— *Pas encore, il la montre pas.*

Tout le monde rit. Le bègue se tord de rire. Le blond verse du vin dans les verres. Buvons ! Aïe, l'horrible vinaigre !

— Et d'où est-elle ?

— *Oh ! c'est qu'il l'a accrochée loin. Dame, y'a pas de femmes, hé ! Nos quat' aut' gars voudraient bien une promise aussi, hé ?*

Le bègue se marre une fois de plus. Le blond ricane dans son verre.

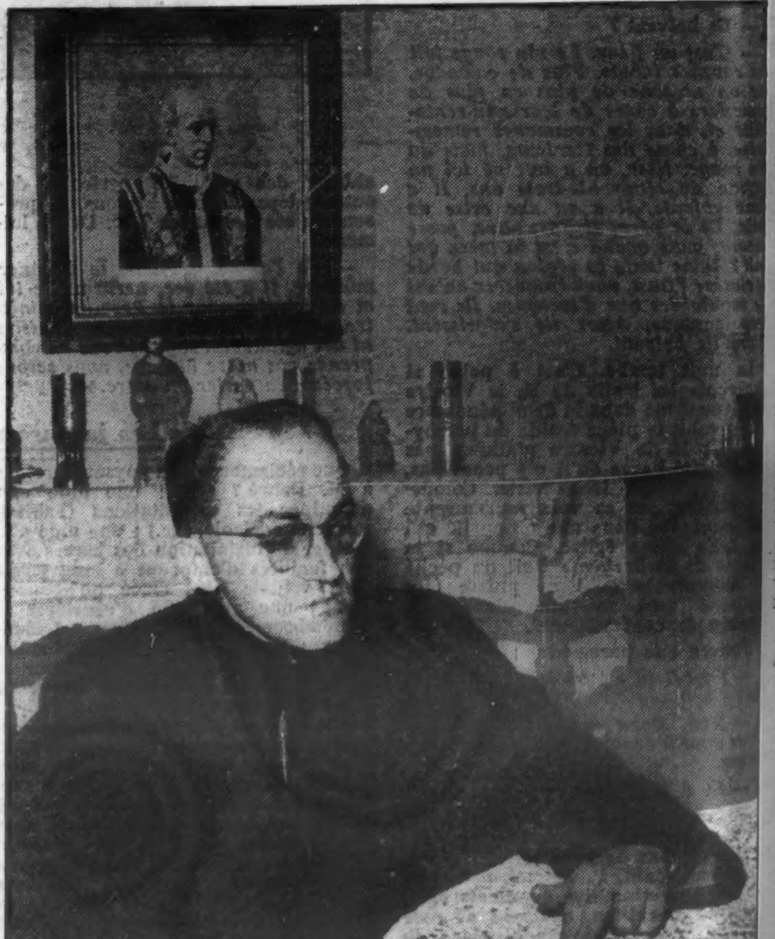
— Et vous avez des poules ?

La femme explique que ça n'est pas possible à cause des éperviers gros comme des aigles. Et les renards mangent les lapins. Et les sangliers les pommes de terre. Heureusement, il y a les génisses, le blé noir et les trois cochons qui engraissent bien avec les choux. Et les cinq garçons ont fait leur service militaire ? Mais oui, tous les cinq ! Adjudants qui leur avez appris à marcher au pas et à tourner à gauche, vous avez dû y laisser la voix. On sort, on patauge dans le purin.

— *Il faudrait que M. Debré voie* ça, dit M. Brunel en démarrant. *Et il y a pire. Quand il y a des filles, ce sont les promiscuités nocturnes, les incestes. M. Debré a décidé qu'il ne visiterait pas la Bretagne, mais écouterait les exposés que nous lui ferons à Rennes. Nous lui parlerons de tout franchement, brutalement. Mais que ne vient-il voir ces maisons, ces ruines, ces... hommes !*

Deux chiens se battent que le bègue sépare férocement à coups de sabot. Il s'arrête de frapper les combattants qui glapissent et nous salue, un sabot à la main, un sourire affreusement niais sur les lèvres.

JEAN CAU.



(Marquis)

M. le Vicaire de Pleucadeuc.
« Le père, passe encore, mais la mère... »

Tout homme célibataire
se doit de connaître
« L'Orientation Nuptiale »

prestigieuse réalisation scientifique qui multiplie les possibilités de choix et réduit les risques de divorce

« Cette initiative me paraît merveilleusement efficace et intelligente. »

Marie-France (Août 1959).

Envoi gratuit sous pli fermé anonyme sans aucun engagement.

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 10), 94, rue Saint-Lazare, PARIS.

Veuillez seulement joindre 3 timbres pour l'envoi.

Communiqué.

GOUVERNEMENT

La crise Massu

● ***Lassé par le climat politique, par le Parlement « vague et grognon », par l'apathie d'un peuple « capricieux », par l'Armée « sans tête », par le silence « incompréhensible » du F.L.N. : tel se décrit de Gaulle dans ses conversations avec ses ministres. Alors, que va-t-il faire ? Jean Daniel a mené l'enquête.***

GRACE au journaliste allemand qui s'est entretenu avec le général Massu, le Président de la République, « Chef des Armées », se voit informé d'un état d'esprit qu'il faisait profession de négliger. La réunion, sous sa présidence, le 22 janvier, des principaux chefs militaires français d'Algérie, a pris ainsi un intérêt accru.

C'est que le démenti opposé par le général Massu au reporter de la « Süddeutsche Zeitung », un des journalistes les plus respectés d'Allemagne, n'a fait illusion à personne. Et ceux-là mêmes qui accréditent la version d'une « bonne foi surprise » demeurent persuadés que s'il n'y avait pas accord précis sur la publication, il y a eu correspondance entre le texte publié et la pensée du général Massu.

Pourquoi personne n'a pris le démenti en considération ? C'est que depuis de longs mois, on peut lire dans toute la presse (et celle en particulier qui sert de tribune à l'état-major d'Alger), une description du « malaise » des officiers activistes qui ressemble point pour point à celle que le journaliste allemand prête au général Massu. A une réserve près, cependant, et qui concerne les menaces contre le chef de l'Etat français. La Délégation générale a d'ailleurs « précisé » que le général Massu avait consenti à recevoir le journaliste allemand « pour une conversation, non pour un entretien » !...

« La IVe en pire »

En fait, la personne du général Massu est négligeable dans cette histoire. Il reste à se demander s'il ne faut pas y voir un véritable « signal ». Le même « signal » que M. Alain de Sérigny crut apercevoir dans les propos « démentis » de M. Lacoste, deux semaines avant le 13 Mai ; M. Lacoste avertissait l'Armée qu'elle était menacée d'un Dien-Bien-Phu diplomatique. Après quoi il déclara qu'il s'agissait « d'une conversation privée, non d'un entretien public ».

Mais quel est aujourd'hui le contexte ? Pour ce qui est de l'Algérie, à peu près le même qu'avant le 13 Mai. L'Armée a le sentiment d'obtenir de considérables succès dans la pacification et en même temps des échecs non moins considérables sur le plan politique. Impossible de trouver une troisième force ; impossible de faire cesser le renseignement aux fellagha ; impossible, enfin, de convaincre les musulmans de se détourner moralement de l'insurrection.

L'explication, pour elle, est simple : « *L'autodétermination, c'est l'indétermination.* » On ne peut pas, depuis « le coup d'Etat du 16 septembre », faire une guerre psychologique sans un objectif déterminé. La Ve République, c'est la IVe en pire, parce que le recours à de Gaulle n'est plus possible et qu'il est plus délicat de s'insurger contre de Gaulle que contre les ministres éphémères de la IVe.

Mais les deux Républiques, aux yeux des activistes, se valent. Le Parlement est « manœuvré », sauf lorsqu'il s'agit de la retraite des combattants ou des bouilleurs de cru. Le pays est amorphe, à l'exception des communistes « alliés aux fellagha », qui ont corrompu la majeure partie de la presse et qui ont décidé de soutenir de Gaulle pour une nouvelle alliance franco-russe. Le ministère de la Défense nationale est aussi « truffé de mendésistes » que l'Elysée, et les dernières instructions de M. Guillaumat en témoignent. Il n'y a plus nulle part d'autorité. Enfin, les seuls vrais patriotes sont les ultras et c'est sur eux que la vraie renaissance s'appuiera.

— *J'ai dit : « Vive de Gaulle ! »*

Trois faits

Tout cela, qui révèle la mentalité profondément fasciste des activistes militaires et qui a l'air de surprendre les pouvoirs officiels, constitue un fait banal, mille fois connu, de tous ceux qui, voyageant en Algérie et aussi d'ailleurs dans certaines régions métropolitaines, se sont contentés d'ouvrir leurs oreilles et d'écouter. Chaque fois qu'ils en ont fait le récit, ils se sont vu répliquer avec cette hauteur qui devient aujourd'hui si dérisoire : « *On ne complote pas contre de Gaulle.* » Et l'on ajoutait en plus qu'il s'agissait d'un mot de de Gaulle lui-même...

Jusqu'à ce dernier mois (fin décembre), tel était donc l'état d'esprit d'Alger lorsque survinrent trois faits. D'abord une démarche faite à l'Elysée par un groupe de députés musulmans d'Algérie, parmi lesquels on avait la surprise de trouver des partisans de M. Bidault :

« *Nous sommes très inquiets* — déclaraient ces députés, — *la situation empire. Les exactions deviennent de plus en plus nombreuses. Le capital de prestige du général de Gaulle commence à s'épuiser. Il faut faire un geste, n'importe quoi, mais quelque chose d'assez retentissant pour que les musulmans conservent leur espoir en de Gaulle. La contradiction entre les déclarations du Président de la République et les faits locaux est trop flagrante. Pourquoi ne pas faire par exemple une large amnistie à l'occasion du Jour de l'An ?* »

A l'Elysée, il fut répondu qu'en premier lieu l'amnistie était incluse dans un plan de cessez-le-feu qui ne serait appliqué que lors des pourparlers avec le F.L.N. et qu'ensuite la situation algérienne se prêtait mal à de telles mesures de grâce. Mais à Alger on fut tenu au courant de l'éventualité de ces mesures de grâce, éventualité qui avait pourtant été écartée.

Le départ de M. Pinay

C'est alors que commença (et c'est le deuxième fait) la campagne pour lier la recrudescence du terrorisme à l'insuffisance des institutions judiciaires, au petit nombre des condamnations à mort et aux mesures de grâce. Cette campagne a pris des dimensions qui relèvent du délire. Oubliant en effet qu'il convenait de prétendre que l'ennemi était à terre, qu'il mordait la poussière et que la pacification touchait à son but, certaines feuilles (dont celle de M. Bidault) se sont transformées en véritables bulletins des victoires du F.L.N. Le dernier numéro d' « Ici la France » pourrait parfaitement servir de tract de propagande à l'état-major de l'Armée de Libération nationale.

Tout ceci est devenu classique dans l'histoire algérienne : pour s'opposer à Paris, on n'hésite jamais à pousser l'alarmisme jusqu'à la glorification de l'ennemi. Mais cette fois-ci il s'agissait en plus de mobiliser pour des formations paramilitaires.

Le troisième événement, ce fut le départ d'Antoine Pinay. Depuis quelques semaines, M. Pinay n'est plus le « *bradeur de La Celle-Saint-Cloud* » qui a accordé l'indépendance au Maroc et qui est responsable du retour du Sultan, de l'humiliation du Glaoui et de l'assassinat des caïds fidèles à la France. Il n'est plus le partisan d'une solution libérale en Algérie, qui

→

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

(Archives)

LE JOURNAL ALGÉRIEN DE M. GEORGES BIDAULT.
« Il faut que de Gaulle comprenne. »

disait à Saint-Louis-du-Sénégal devant plusieurs témoins : *« Cela fait plusieurs mois que je demande au général de Gaulle l'autorisation de prendre contact avec le F.L.N., quitte ensuite à être désavoué, mais le général refuse. »*

Une brèche

Au contraire, réconcilié avec M. Duchet, M. Pinay prépare le futur congrès des Indépendants où il a promis de jeter du lest sur l'Algérie. Contre le général de Gaulle, il y a pour le moment d'autres chevaux de bataille. Certains milieux américains n'ont-ils pas reçu avec compréhension les doléances de M. Pinay sur la politique atlantique et européenne du général de Gaulle ? M. Pinay a su organiser sa popularité. Il peut servir de trait d'union entre le Français moyen de la métropole et le Français dynamique d'Alger. Au Parlement, les Indépendants espèrent rallier tous les radicaux et grignoter l'U.N.R.

Soudain, ainsi, les ultras algérois ont vu une brèche, une ouverture politique. Avant le 22 janvier, dont on dit qu'un nouveau pas y sera fait dans le sens de l'autodétermination, il faut que de Gaulle comprenne : ou composer, ou s'opposer. Le « signal », c'est l'avertissement au Président de la République.

Devant cette situation, quelles sont les réactions du général de Gaulle ? Il a fait immédiatement convoquer à Paris le général Massu. Grâce au « signal », le problème de l'Armée et de l'autorité de l'Etat en Algérie a pris soudain le pas sur les autres problèmes. Le Président de la République était très loin d'une telle perspective. Il n'y arrive que contraint et peut-être, hélas ! que provisoirement. Il n'est pas sûr en effet qu'il ne revienne très vite à sa hiérarchie personnelle des urgences.

Tandis, en effet, qu'à Alger se tramaient les complots, quelles étaient les préoccupations du général ? Depuis sa rentrée de vacances, il n'a marqué, paraît-il, d'intérêt que pour deux choses : la diplomatie internationale et les nouvelles qui pouvaient parvenir de Tripoli. Activement, il ne s'est préoccupé que d'un seul problème : les institutions françaises.

Il a convoqué plusieurs ministres pour des entretiens privés. A l'un d'entre eux, il a tenu le langage suivant :

« Je serais très heureux de savoir comment vous envisagez ma succession. Ne protestez pas : il ne s'agit évidemment pas d'une nouvelle retraite. Il s'agit de l'éventualité de ma mort. Dans l'état actuel des choses, si tout d'un coup j'étais appelé à disparaître, qu'arriverait-il ? L'avez-vous prévu ?

« Je peux vous dire, moi, ce qui se passerait. Ce sera le triomphe de certains milieux bourgeois français. Je sais déjà quel est le journal de droite qui dissimulera mal sa satisfaction. Ce sera le triomphe de M. Pinay et l'on s'empressera, une fois aux affaires, et devant l'immensité des tâches, de tout remettre entre les mains de ces organismes européens, qui évitent à la France de faire prévaloir son génie particulier. Une certaine Europe n'est que l'alibi d'une certaine c a r e n c e française. Après cela, qui aura paru insupportable aux Français, vous aurez une réaction chauvine dont les communistes sauront profiter. Nous aurons alors une sorte de national-communisme, les communistes étant parfaitement capables de canaliser la réaction chauvine. »

Et l'Armée ?

Le ministre a alors demandé : *« Et l'Armée ? »*

Le général a répondu :

« Oh ! L'Armée, on en parle beaucoup et je sais bien qu'elle vit dans le drame et les convulsions. Mais elle a une peur, d'ailleurs très saine, du pouvoir politique. Elle n'a pas de tête. Livrés à eux-mêmes, les petits condottieri ne pourraient que s'entredéchirer. Mais non ! elle saura se rabattre sur Antoine Pinay... »

Mais avant que ces prévisions ne deviennent réalité et du même coup pour qu'elles ne deviennent pas des réalités, le général de Gaulle pense que sa mission est double : faire accepter à tout prix aux Américains un certain rôle de la France tant en Europe que dans les organisations atlantiques et, d'autre part, convaincre le F.L.N. qu'il est urgent d'emprunter l'itinéraire gaulliste pour l'association avec la France. Jusqu'à mardi encore, trois interlocuteurs du général de Gaulle étaient déconcertés par sa sous-estimation de l'agitation algéroise. Pourtant, récemment, il avait marqué par deux fois son irritation.

Les mains libres

La semaine dernière, frappé par la lecture du rapport de la Croix-Rouge internationale, il avait prescrit à M. Guillaumat des instructions particulièrement fermes et qui sont restées secrètes. Il avait convoqué M. Maurice Patin, président de la Commission de Sauvegarde, et, devant l'un de ses fidèles, il avait eu (selon ce dernier) un mot douloureux sur les conditions de cette guerre. Le général de Gaulle a ensuite manifesté très vivement son impatience devant les motions des organisations algéroises qui, à l'occasion de la recrudescence du terrorisme, mettaient en cause l'Elysée. C'est sur son ordre que les poursuites ont été engagées contre les auteurs de ces motions.

Mais aussitôt après, le Président de la République revenait à ce qui l'intéresse : la définition de la politique ; jamais le moyen de l'exécution. Où en est le voyage d'Adenauer aux Etats-Unis ? Comment s'organise l'arrivée de Krouchtchev en France ? L'Angleterre est-elle présente dans les évé[ne]ments du Cameroun ? Enfin, [qu'est-ce qui] empêche les hommes du F.L.N. [de] comprendre leurs vrais intérêts et [de] venir à Paris ? Ce furent ses pl[us] vives préoccupations. A côté de ce[la] tout lui paraît d'une grotesque insig[ni]fiance. Et comme le temps lui e[st] compté, il voudrait désormais réalis[er] au plus vite.

Comment avoir les mains libres[?] Le régime présidentiel, c'est-à-dire [un] Président entouré de technicien[s]. C'était son vœu en 1958, mais il [ne] l'a pas réalisé pour avoir Guy Moll[et,] Pflimlin et Pinay. La présence de ce[s] trois personnalités politiques dev[ait] montrer aux Français que la conti[nuité] républicaine était respectée [et] qu'il s'agissait « d'une réforme, n[on] d'une révolution ». Mais aujourd'hui[?] Eh bien ! aujourd'hui, on ira ve[rs] ce régime présidentiel sans le di[re.] M. Pinay prépare sa « succession » [?] On le remplace par un technicien[,] M. Baumgartner. A l'Education nati[o]nale, c'est M. Joxe, apolitique, q[ui] succède à M. Boulloche. Si d'autr[es] difficultés surgissent, il y aura d'a[utres]

CENSURE ?

Notre envoyé spécial à Alger, Claude Krief, nous a câblé son article mardi, à 9 heures du matin.

Mercredi, à 13 heures, le câble ne nous était toujours pas parvenu.

Berel
TAILLEUR - CHEMISIER
solde
PARDESSUS 165 N.F.
12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

CROISIÈRE DE PAQUES SUR L'ACHILLE
du 3 au 18 Avril 1960
DALMATIE ● GRECE ● TURQUIE
VENISE - DELPHES - ATHÈNES - EPIDAURE - DELOS MYKONOS - ISTANBUL - BROUSSE - EPHESE - PATMOS - RHODES - OLYMPIE - DUBROVNIK - VENISE
A partir de 1.150 N.Frs excursions comprises
Cette croisière-anniversaire (27ème du Tourisme Français dans les mers grecques) sera exceptionnelle. Demandez-nous sans attendre le programme détaillé.
LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - Paris 9e - Tri. 15-43

(A. P.)

MM. Roger Duchet et Antoine Pinay.
« Je peux vous dire, moi, ce qui se passerait... »

tres techniciens. Reste le Parlement.

Selon le général de Gaulle, le Parlement est « *grognon et vague* ». Les mœurs politiques de la IVe République sont lentement revenues. Les intrigues, les jeux des partis, la préoccupation des postes, la lutte des ambitions et des intérêts, c'est tout cela, qu'il connait bien, que l'auteur du « Salut » retrouve avec écœurement. Le 13 Mai, la situation algérienne, sont-ils pour quelque chose dans ce retour à la fameuse « dégradation de l'Etat » ? Le général ne se le dit pas un instant. Il fait comme s'il s'agissait d'une maladie du « *peuple le plus capricieux de la terre* » et il désire passer outre.

Il a convoqué, pour ce faire, deux membres du Conseil constitutionnel : MM. Léon Noël et Gilbert Jules. Il les a informés qu'il demanderait une « trêve » au Parlement. Mais si ce dernier refusait la trêve ? Alors le Président de la République voudrait utiliser l'article 38 de la Constitution qui stipule :

> *« Le gouvernement peut, pour l'exécution de son programme, demander au Parlement l'autorisation de prendre par ordonnances, pendant un délai limité, des mesures qui sont normalement du domaine de la loi. »*

Si ces ordonnances ne suffisaient pas, il faudrait alors recourir à l'article 11 :

> *« Le Président de la République... peut soumettre au référendum tout projet de loi portant sur l'organisation des pouvoirs publics. »*

Cet article pris au sens large permet tout : le référendum peut par exemple proposer au pays la mise en sommeil du Parlement pendant un certain délai (de Gaulle ne voulant pas en effet de dissolution suivie d'élections qui amenuiseraient l'U.N.R. au profit des extrêmes).

Mais déjà l'opposition s'organise et l'épreuve de force se prépare. Le tremplin demeure uniquement l'Algérie. Si vendredi les généraux obtiennent du général de Gaulle une sorte de compromis qui ferait qu'à l'intérieur de la politique d'autodétermination, la France définirait la façon dont elle entend rester présente dans tous les cas en Algérie, alors M. Biaggi, qui se trouve déjà à Alger, et M. Bidault, qui s'apprête à l'y retrouver, se verront retirer le soutien de l'Armée. Sinon, les hommes politiques, comme avant le 13 Mai (à l'époque où M. Lacoste disait à l'Armée qu'elle était menacée d'un Dien-Bien-Phu diplomatique), s'engagent à mener à Paris le combat contre de Gaulle.

« Un mauvais génie »

Les collaborateurs du général disent maintenant, ce qui est bien nouveau : « *On ne peut pas éviter le coup de chien à Alger.* » Mais ils ajoutent aussitôt : « *Mais on ne peut pas le faire pour rien. Si cela ne débouche pas sur la paix, ce sera à recommencer dans quelques mois.* » C'est pourquoi on a attendu avec un tel intérêt des nouvelles de Tripoli. La relation entre un raidissement F.L.N. et la situation algérienne n'est jamais faite à l'Elysée. Que l'on puisse agir sur le F.L.N. en manifestant son autorité à Alger est une évidence qui échappe probablement à l'homme qui s'estime élu de droit divin. Voici d'ailleurs ce qu'un ministre m'a dit de la dernière position algérienne du général de Gaulle :

> *« Les refus du F.L.N. sont mystérieux pour le Président de la République. Il lui parait qu'un mauvais génie, qui ne peut être qu'étranger, s'emploie à lutter contre la France, l'Algérie et leur destin commun. Il n'est pas arrivé à comprendre pourquoi la délégation F.L.N. n'est pas venue, surtout après le 12 novembre, date à laquelle il lui semble qu'il est allé jusqu'au bout de toutes les précisions demandées. Et il estime qu'il s'agit d'une méthode de grignotage : plus il donnera, et plus il lui sera demandé. Chaque fois il y aura un préalable, chaque fois il y aura un nouvel événement dont on fera tout dépendre. Il a donné des instructions pour que les négociations avec le Mali se fassent dans les meilleures conditions possible et que nos interlocuteurs soudanais et sénégalais soient la preuve vivante de la bonne foi française et de l'option irréversible en faveur de l'évolution des peuples sous tutelle française. Il en fait un test et pour la Communauté et pour l'Algérie et il ne comprend pas l'immobilisme du F.L.N. »*

Un test

Et le ministre m'a demandé :

> *« Sincèrement, croyez-vous que dans le contexte actuel, il puisse aller publiquement plus loin qu'au cours de sa conférence de presse du 12 novembre ? »*

Dans cette perspective, on en arrive à faire dépendre entièrement la situation française sur tous les plans de l'attitude du F.L.N. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle en viennent tous les hommes politiques que j'ai pu rencontrer cette semaine. Ce n'est pas une conclusion complètement fausse : il est bien vrai que le F.L.N. dispose actuellement de cartes maitresses dans le jeu français (il est vrai aussi d'ailleurs que le F.L.N. parait ignorer qu'il dispose de ces cartes). Mais ce qui parait le plus grave, dans une telle analyse, c'est non seulement l'abandon au F.L.N. de toutes les initiatives, mais aussi, et plus encore, l'impossibilité admise de tenter une nouvelle politique.

La continuation de la guerre compromet chaque jour davantage les moyens d'appliquer n'importe quelle politique : ainsi, l'autodétermination qui n'a pas abouti encore à réaliser la paix, est déjà mise en question par l'Armée. C'est pourquoi personne ne songe à demander au général de Gaulle de « donner plus et publiquement », mais bien de s'entendre sur le minimum et secrètement avec le F.L.N.

Or, comment cette entente est-elle possible ? D'une seule façon : en montrant à chaque Algérien, sur place, qu'il n'y a qu'une seule autorité et que c'est le gouvernement de Paris, que ses instructions ne peuvent pas être sabotées, que les hommes, enfin, qui invitent le F.L.N. à des pourparlers disposent de pouvoirs suffisants pour se faire obéir à tous les échelons en Algérie.

Le cas du général Massu était un de ces tests.

JEAN DANIEL.

UNE INITIATIVE D'E.D.F. A L'OCCASION DE L'EMPRUNT 1960

Electricité de France vient de prendre une initiative qui tend à prouver que l'on peut être à la fois un Service National et ne pas négliger pour cela les procédés de propagande les plus modernes et les plus efficaces dont use haituellement l industrie privée lorsqu'elle fait appel aux capitaux particuliers.

En effet, au moment où est émis le premier en date des Emprunts libellés en nouveaux francs, le Conseil d'E.D.F. a eu l'idée de ne pas réserver à Paris seulement le privilège de s'entendre exposer les modalités d'une opération financière.

M. Marcel Flouret, Président du Conseil d'administration, s'est rendu lui-même le 13 janvier à Caen, en compagnie de M. Raymond Villadier, Président du Comité financier. A l'intention d'un auditoire attentif et nombreux, M. Flouret a montré avec quel dynamisme E.D.F. a poursuivi et mené à bien ses travaux, demeurant à la hauteur des obligations qui lui incombent en tant que service national.

De son côté, M. Villadier, avec cette clarté qui le caractérise, n'a eu aucune peine à mettre en relief le point de vue attrayant d'une opération financière qui, en 1960 comme les années passées, trouvera aisément la faveur du public.

M. Roger Gaspard, Directeur général, et M. d'Ormesson, directeur des Services financiers et juridiques d'E.D.F., ont rendu visite à Nancy. Ils ont passé en revue les réalisations de l'année écoulée et rappelé notamment que 1959 aura été le début de la mise en eaux du gigantesque barrage de Serre-Ponçon.

Cette décentralisation de la propagande est à coup sûr un exemple à suivre.

MIROIR DE L'HISTOIRE
de FÉVRIER
qui vient de paraître
et le Général WEYGAND
de l'Académie française
présentent
un document inédit
autographe
de CLEMENCEAU et du Maréchal FOCH
●
AU MEME SOMMAIRE :
Un article en couleurs :
DE 1789 A 1914 GLOIRE DE L'UNIFORME « LIVREE DU DEVOIR »
par le Colonel DRUENE
●
ELEGANTES ET DANDYS DANS LA GRECE ANTIQUE
par Robert FLACELIERE
Professeur à la Sorbonne
●
L'ESPAGNE EMBRASEE : LE « PRONUNCIAMENTO »
par André MAURY
●
EN VENTE PARTOUT : 1,50 N. F.

LA VIE QUOTIDIENNE

Ils ont attendu neuf ans

● *Pour la première fois, à Issy-les-Moulineaux, des squatters s'attaquent à des H.L.M.*

(A. F. P

LES SQUATTERS EXPULSÉS DES H.L.M.
Dix jeunes ménages poussés à bout.

EN France, aujourd'hui, pour avoir un logement, les citoyens les plus paisibles seraient-ils prêts à devenir des hors-la-loi ?

Issy-les-Moulineaux. 1er janvier 1960. Deux heures du matin. Deux fourgonnettes et plusieurs voitures s'arrêtent silencieusement devant l'entrée de service d'un grand immeuble, 91, avenue de Verdun. Des hommes sautent à terre, aident les femmes à descendre, font taire les enfants effrayés. Tout le monde s'engouffre dans l'escalier à la lueur des quelques ampoules déjà installées, bien que l'immeuble ne soit pas tout à fait terminé. On hisse des matelas, des couvertures, un réchaud à butane, une table. Sur le palier du huitième, un bref conciliabule réunit les chefs de famille. Ils décident d'occuper deux logements par étage, à raison de deux pièces par ménage sans enfant, trois pièces avec un enfant, etc. Ce à quoi ils ont droit.

Vingt minutes plus tard, tout est terminé, les enfants se sont rendormis, les adultes veillent, attendant l'aube, et le scandale.

8 m2 pour cinq

Depuis que le « squattage » — occupation illégale et spontanée de logements inoccupés — se pratique en France, c'est la première fois que des squatters jettent leur dévolu sur un immeuble neuf. Mieux, un immeuble de H.L.M.

Comment dix jeunes ménages en sont-ils arrivés à cette extrémité ?

Tous ont déposé une demande en règle de logement auprès de l'Office des H.L.M. de la commune. Depuis deux ans, trois ans, cinq ans, sept et même neuf ans. Au 1er janvier de cette année, aucun d'entre eux n'avait eu la moindre indication sur ce qu'il était advenu de son dossier.

Depuis des années et des années, ces gens vivent avec leurs enfants dans des taudis, des chambres d'hôtel, des meublés exorbitants, entassés dans une pièce prêtée par des parents ou même dans un autocar. Ils ont 8 m2, 9 m2 pour vivre à quatre, à cinq. Pas d'eau, pas de gaz, pas de meubles. Les femmes sont à bout de nerfs. Les enfants tombent malades.

Et pourtant, les hommes gagnent bien leur vie, ils ont des chemises blanches, certains des voitures, ils ne voient pas pourquoi on les oblige à se terrer comme des clochards dans des galetas.

Supplications, prières, larmes, rien n'y fait. L'office des H.L.M. est catégorique. *« Vous n'êtes pas les plus mal logés. Attendez votre tour. Votre dossier suit son cours. »* Un point, c'est tout. Pendant neuf ans.

Alors, ils en ont eu assez. Tous. Les Lalande, les Garavelle, les Frémy, les Jourdan qui s'étaient rencontrés à l'office des H.L.M., à la mairie, où ils faisaient les mêmes démarches. Un beau jour, ils ont décidé, comme on dit dans les westerns, *« de se faire justice eux-mêmes »*. D'où ces fourgonnettes et l'invasion, avenue de Verdun, de H.L.M. non encore attribués.

Les rampes d'escalier

Calmement, le 1er janvier au matin, ils sont allés se remettre entre les mains des autorités. En l'occurrence, celle du concierge qui, tout à son réveillon, ne s'était aperçu de rien. Accoururent alors le président de l'office des H.L.M., M. Sevestre, et son secrétaire général, M. Savary, affolés et menaçants. Les squatters se barricadèrent alors « chez eux » tandis que des complices — même, dit-on, certains membres du Conseil municipal — leur montaient des filets à provisions.

La seconde nuit fut calme. La matinée aussi. Mitraillette au poing, des gardiens de la paix faisaient les cent pas devant l'immeuble pour décourager d'autres squatters éventuels.

Mais, à 15 heures, des cars de police étaient signalés avenue de Verdun.

Le commissaire de police de Vanves, appelé par le maire, donna l'ordre aux deux cents agents venus de Paris d'enfoncer les portes, les squatters n'ayant pas répondu aux sommations. Prétexte : les rampes d'escalier ne sont pas encore posées. En restant dans l'immeuble, les squatters s'exposent à des accidents.

La police fit-elle, ou non, usage de gaz lacrymogènes ? Une des femmes, Mme Laby, enceinte, qui s'évanouit alors, l'affirme. Le médecin de l'hôpital où elle fut conduite le déclara, mais refusa de confirmer ses dires par écrit. La préfecture de police a vigoureusement démenti.

Pas de prime à la violence

Il pleuvait. Les squatters, quarante et un, dont le plus jeune avait dix-huit jours, se réfugièrent au café des Voltigeurs, en face, pour délibérer. On décida de se rendre en cortège à la mairie.

Un cordon de police garde les grilles. Pendant une heure, le maire, M. Leca, refuse aux manifestants l'autorisation de s'abriter dans le hall.

Il faut l'intervention énergique d'un conseiller municipal pour faire entrer les femmes et les enfants tandis que la municipalité aux abois téléphone au préfet.

Discussion, menaces, promesses, les squatters refusent absolument de regagner leur ancien domicile et la municipalité se retranche derrière un ordre du préfet : *« Pas de prime à la violence »*. Traduction : pas de logements pour les grévistes du taudis.

A minuit, un car emporte, enfin, ces dix familles dans des centres d'hébergements où elles pourront rester quelques jours. Premier résultat de l'opération : le groupe est désormais scindé en quatre parties.

Cependant, à Issy-les-Moulineaux, la commission d'attribution des H.L.M. essaie de gagner du temps. Elle devait en effet se réunir dans la semaine pour désigner les bénéficiaires des logements récemment achevés 91, avenue de Verdun.

Comme toutes les commissions semblables en France, elle comprend neuf membres : 4 conseillers municipaux, un représentant du préfet, un représentant des organismes privés d'H.L.M., un représentant des locataires, un membre des associations familiales, un représentant des offices de mutualité. Son rôle consiste à examiner les demandes déposées par les candidats locataires et à décider des attributions.

A Issy-les-Moulineaux, plus de 4.000 demandes sont en instance alors que l'office dispose d'environ cent soixante logements. Encore faut-il en enlever une trentaine, réservés à la S.N.C.F. et à diverses entreprises ayant passé contrat avec l'office. En outre, la municipalité doit reloger en priorité un certain nombre de personnes expropriées à cause de travaux d'urbanisme, ainsi que les habitants d'un ilot insalubre qui doit être rasé, au total soixante familles environ.

Comment les logements restants seront-ils attribués ? Théoriquement, après un premier tri et une enquête faite par des assistantes sociales, les dossiers sont classés par ordre d'urgence. En fait, il semble que, parfois, jouent aussi les influences politiques, les relations, les moyens financiers. Des commissions de contrôle installées auprès des offices départementaux ne semblent pas empêcher ces abus ni dissiper la suspicion qui entoure les méthodes et les critères d'attribution.

Les squatters d'Issy-les-Moulineaux entendaient notamment obtenir des éclaircissements sur certaines occupations abusives de H.L.M. qu'ils ont dénoncées. Ils ne leur ont pas été fournis.

Le système des points

Les squatters demandaient également que soit abolie la loi du silence qui entoure du plus profond mystère les décisions de la commission d'attribution. Ne peut-on pas, proposaient-ils, publier chaque année la liste des dossiers retenus, par ordre d'urgence, et, chaque fois que des logements se trouvent disponibles, le nom des bénéficiaires ?

Réponse de l'Office des H.L.M. : « La publication de listes susciterait de faux espoirs chez les candidats locataires, car nous ne disposons pas de logements pour tous ceux dont les dossiers sont retenus. Au moment des attributions, nous déchaînerions des jalousies et nous serions assaillis de réclamations ».

Il y a cependant un point sur lequel les squatters ont eu gain de cause.

En effet, le comité départemental des H.L.M., présidé par M. Watelet, a adopté un projet de règlement proposé depuis des années par l'Union des Associations Familiales de la Seine. Ce règlement prévoit que, désormais, les candidats locataires de H.L.M. se verront attribuer un certain nombre de points selon leur situation de famille et leurs conditions de logements. Le système des points substitué à celui des appréciations personnelles constituerait une base rationnelle et égale pour tous. Ainsi, les familles vivant sous une tente, un abri, dans une c[...] se verront attribuer vingt points. [...] familles logées à l'hôtel, ou dans [...] centre d'hébergement, seize poi[...] Les habitants d'immeubles insalub[...] quatorze points. Interviendront é[...]ment l'éloignement du lieu de trav[...] la dispersion de la famille, l'âge [...] enfants, etc., 10 % des apparteme[...] pourront être attribués à des ca[...]dats ne figurant pas sur la liste [...] points.

Une aventure inutile

C'est au préfet qu'il apparti[...] maintenant de prendre une décis[...] définitive, le comité départemen[...] n'ayant qu'une voix consultative. [...] souhaite également qu'il retien[...] l'idée d'un fichier central, où tous [...] mal logés se feraient inscrire. Les [...]mandes seraient ensuite réparties [...]tre les offices municipaux. Ceux[...] sont hostiles à ce projet, car ils [...] voient un premier pas vers « l'éta[...]sation » des H.L.M. Cependant, le [...]chier seul pourra amener une ré[...] unification du système.

Le squattage d'Issy-les-Moulineau[...] n'a donc pas été inutile. Mais les [...] familles qui l'entreprirent, ce 1er j[...]vier, sont toujours à la rue.

Elles refusent de retourner [...] leurs taudis, estimant qu'elles [...] le droit d'être logées dans [...] H.L.M. L'Office d'Issy-les-Moulinea[...] partagé entre le désir d'apaiser les [...]prits dans la commune et la crai[...] de reproches en haut lieu fait trai[...] les choses et attend, pour attrib[...] enfin les appartements en litige, [...] conclusion de l'enquête administ[...]tive décidée par le préfet. En mett[...] les choses au mieux, il ne pourra [...]ger que deux ou trois familles.

Que deviendront les autres ? [...] squatters ont juré de rester ensem[...] quoi qu'il arrive et que les premi[...] logés hébergeraient ceux qui rest[...] jusqu'à ce que tous aient obtenu [...]tisfaction. Mais combien de tem[...] cette cohabitation sera-t-elle supp[...]table ?

Un autre souci inquiète les dix je[...]nes chefs de famille : tous travaill[...] comme employés et ouvriers dans [...] commune d'Issy-les-Moulineaux, [...] craignent que certaines autorités lo[...]les ne fassent pression sur leurs e[...]ployeurs pour obtenir, sous un p[...]texte quelconque, leur licenciement.

Aujourd'hui, ils se demandent s[...] devront attendre encore dix ans p[...] « mériter » un logement, si mode[...] soit-il. Et ils pensent avec angois[...] que, peut-être, la grande aventure da[...] laquelle ils ont entraîné leurs fem[...] et leurs enfants était une aventure i[...]tile.

F. C

Une grande exclusivité de L'Express

SECRETS D'ETAT

par J.-R. TOURNOUX

« PRENEZ garde que je ne me lasse, dit soudain de Gaulle, et que je ne regagne Colombey. »

Cette phrase est prononcée en Conseil des ministres le mardi 15 décembre 1959, en fin d'après-midi. Cinq heures de délibérations sont consacrées au problème scolaire, mais d'autres difficultés parlementaires se présentent à propos de la retraite des anciens combattants et du privilège des bouilleurs de cru. Bref, le général se montre fort déçu du fonctionnement des institutions. Les partis ne le sont pas moins. Une double opposition commence à se dessiner, à droite et à gauche, parmi les leaders qui ont voté « oui ». Tel est le cas de M. Guy Mollet, qui affirme que nous assistons à « une translation du rôle du président de la République ».

A l'Elysée, le général de Gaulle déclare alors :

« Si l'Exécutif et le Législatif ne peuvent collaborer, il est une éventualité : le recours à la dissolution.

« Il faut éviter de retourner à la IVe République. Mais, après tout, peut-être est-ce ce que certains cherchent...

« J'ai donné une dernière chance au régime parlementaire. Si la démonstration était faite que les institutions ne peuvent pas fonctionner en l'état, il faudrait songer à les modifier. »

De Gaulle ajoute :

« Enfin, messieurs, il est une dernière hypothèse : c'est que j'abandonne mes fonctions... »

Un ministre proteste : « Après le vote massif du référendum qui vous a accordé la Constitution que vous souhaitiez, après les élections générales qui vous ont témoigné la confiance du pays, permettez-moi de vous dire, mon général, que vous n'avez pas le droit de menacer de partir. »

Ce ministre s'appelle M. Antoine Pinay.

[*Cet épisode, l'un des derniers que contient « Secrets d'Etat », intervient dix-huit mois après la prise du pouvoir par le général de Gaulle. Et de nouveau il y a « crise ».*

Que se passe-t-il donc en France ? Que va-t-il se passer ? Pour le comprendre, il faut commencer par le commencement : l'Indochine, et suivre les événements depuis 1946 jusqu'à ces derniers jours, non dans ce qu'ils ont eu de visible, et que tout le monde connaît, mais à travers la trame secrète des délibérations, des rapports, des conjurations, des organisations clandestines et qui le sont toujours, des propos tenus dans le privé par les uns et les autres, et en particulier par le général de Gaulle lui-même.

Ce sont ces « secrets d'Etat » que J.-R. Tournoux, observateur admirablement renseigné, livre aujourd'hui dans un ouvrage qui est édité chez Plon et dont « L'Express » s'est assuré la pré-publication en exclusivité. Ils sont parfois stupéfiants, toujours instructifs.

Voici ce qui se passait à propos de l'Indochine en 1946. Le général Leclerc s'y trouve depuis quelques mois avec sa division.]

Une guerre entre le tigre et l'éléphant

(A.F.P.)

LE GÉNÉRAL LECLERC.
« Il ne s'agit plus de s'imposer par la force. »

LECLERC se montre lucide, d'une façon étonnante : « *C'est la guerre du Mexique* », confie-t-il bientôt à son chef d'état-major et camarade de promotion, le colonel Lecomte.

Leclerc n'a pas d'espoir en une solution militaire : le 27 mars 1946, de Saigon, il écrit au général de Gaulle pour l'informer que, par câble, il a recommandé au gouvernement (14 février) de ne pas hésiter à prononcer le mot *indépendance*.

La perspective de l'amiral d'Argenlieu semble différente : moins hardie, la conception du premier haut commissaire frôle le retour au *statu quo ante*, par la reprise en main des principaux leviers de commande.

Sans illusion sur Ho Chi-Minh, « *fermement décidé à mettre la France à la porte* », Leclerc considère cependant que le leader du Vietminh représente un interlocuteur à ne pas négliger parce que susceptible de progresser dans la recherche de la solution politique à laquelle il croit fermement.

Dans la conclusion d'un rapport résumant la situation au 30 avril 1946, il écrit :

« *... Etant données l'étendue du pays et l'importance de la population, l'idée de manœuvre fut toujours de reprendre ce qui était nécessaire, rien de plus. Sinon, la France se trouvait entraînée dans une aventure dépassant les possibilités actuelles.*

« *Les ambitions dans ce pays, à l'époque où nous vivons, doivent être à la mesure des moyens, sinon c'est la catastrophe. Il vaut mieux tenir solidement la moitié ou le tiers, plutôt que faiblement la totalité.*

« *Nous tenons maintenant tout ce qu'il faut pour négocier : ports, riz, charbon, caoutchouc, Cambodge, Laos, terrains propices aux bases terrestres, navales ou aériennes (...).*

« *Il ne s'agit plus à l'heure actuelle de s'imposer par la force à des masses qui désirent évolution et nouveauté. Sinon, aucun relâchement de notre effort militaire ne sera possible avant longtemps. L'adversaire est d'ailleurs lui-même fatigué et inquiet sur ses arrières du côté chinois. Il appartient donc à nos négociateurs de savoir utiliser ces circonstances favorables en discernant où doivent s'arrêter les concessions faites par la France, sans compromettre notre avenir en Extrême-Orient.* »

Est-il possible alors de s'entendre sincèrement avec Ho Chi-Minh ?

Au printemps 1959, à Moscou, à l'occasion du Congrès des partis communistes, Ho Chi-Minh discuta longuement, en tête à tête, avec Jacques Duclos et lui affirma que « *le remords de sa vie* » était de ne pas avoir réussi l'entente avec la France. L'entente pour l'indépendance à court terme, bien entendu. Ho Chi-Minh confirma son estime personnelle pour Leclerc : « *Un homme droit.* »

Fait curieux : même après Dien-Bien-Phu, Ho Chi-Minh donna l'impression, à certains officiers français, de considérer, en son for intérieur, que la collaboration avec la France lointaine lui semblait préférable, si elle était possible, à l'entrée directe dans l'orbite de la Chine voisine, fût-elle communiste.

En 1946, en quête d'un *modus vivendi*, les conférences se succèdent dans la baie d'Along, à Dalat, puis à Fontainebleau où Ho Chi-Minh et la représentation vietnamienne arrivent le 2 juin 1946. Mais le 2 août, les délégués jaunes cessent leur participation, pour cette raison essentielle que « *la Cochinchine est vietnamienne comme la Corse est française* », alors que le gouvernement français vient d'installer à Hué, à la tête d'une République et en attendant un référendum, le Dr Tinh, ancien interne des hôpitaux de Paris, décoré de la croix de guerre 1914-1918, grand propriétaire.

Echec tragique que cette « histoire d'une paix manquée ». La marche vers la guerre devient désormais fatale.

Le 11 septembre, après les adieux de Fontainebleau, Ho Chi-Minh prédit au journaliste américain David Schoenbrun : « *Ce sera une guerre entre un tigre et un éléphant. Si jamais le tigre s'arrête, l'éléphant le transpercera de ses puissantes défenses. Seulement, le tigre ne s'arrêtera pas, et, lentement, l'éléphant mourra d'épuisement et d'hémorragie.* »

Et encore à Jean Sainteny : « *S'il faut nous battre, nous nous battrons. Vous nous tuerez dix hommes, mais nous vous en tuerons un, et c'est vous qui finirez par vous lasser.* »

Il y a longtemps qu'un professeur russe de la révolution a enseigné à de jeunes bolcheviks :

« *La valeur de la vie humaine est une notion qui varie avec la longitude. Un mort à Paris, c'est un événement. Cent tués à Pékin, c'est un accident.* »

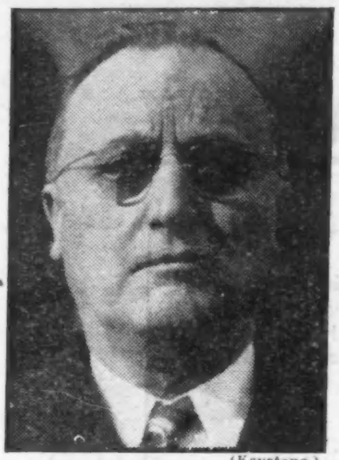
Pendant les multiples péripéties des événements de l'été, Ho Chi-Minh, suivant la technique révolutionnaire, continue la mise en place de son appareil politico-militaire et derrière les colonnes rapides de Leclerc, qui ne s'y trompe pas, les unités du Vietminh, encore embryonnaires, se constituent.

Le général Giap, licencié en droit, formé à nos disciplines et converti au marxisme, Giap, notre implacable adversaire, dont la femme est morte en prison, doué d'une froide détermination, organise son armée en profondeur.

Le corps expéditionnaire comprend 48.000 hommes. Parmi les chefs militaires, des noms que nous retrouverons le 13 mai 1958 en Algérie : le général Salan, l'amiral Auboyneau, Massu, rejoints plus tard par le général Chassin, commandant de l'Air, et tant d'autres.

→

Comment naissent les idées géniales



(Keystone.)
M. EMILE BOLLAERT.
« Et je vous dis : doc-lâp... »

DU côté français, la situation militaire apparait bonne : elle ne sera jamais meilleure. La totalité de l'Indochine est occupée, le haut commissaire de la République inspecte tous les postes de la frontière chinoise.

M. Bollaert, pourtant, ne nourrit nulle illusion. Il ne sera guère possible de mettre l'adversaire à genoux.

D'autant qu'un fait considérable bouleverse l'ordre établi en Asie.

A New Delhi, le 15 août 1947, à 8 h. 30 du matin, une sonnerie de trompettes accompagne l'arrivée, à pas lents, de lord Mountbatten, au palais du gouverneur dans la salle du trône. En uniforme d'amiral, le dernier vice-roi des Indes embrasse la Bible, prête serment à la Constitution du jeune Etat, tandis que le drapeau de l'Union Jack cède la place aux couleurs de l'Union indienne.

A Saigon, le haut-commissaire a déjà pris l'avion pour Paris, convoqué d'urgence par MM. Paul Ramadier, président du Conseil, et Marius Moutet, ministre de la France d'outre-mer.

Que se passe-t-il ?

M. Bollaert, en prévision de la mutation historique du vieil empire des Indes, a soumis au gouvernement le texte d'un discours qu'il se propose de prononcer sans délai à Hadong, aux portes d'Hanoï, en écho aux manifestations de New Delhi. Dans le texte se trouvent les mots fatidiques : *Indépendance de l'Indochine.*

A vrai dire, le contexte montre qu'il ne s'agit pas d'aller au-delà d'un très libéral statut exclusif de la sécession

Orage au gouvernement.

A l'Hôtel Matignon, les conseils restreints, les délibérations de cabinet ont lieu jour après jour. A l'Elysée, M. Bollaert siège, à titre exceptionnel, au Comité de défense nationale. M. Vincent Auriol préside. Le discours est décortiqué. Des ministres du M.R.P. attaquent :

« *Lâcher le mot* indépendance, *c'est faire sauter le maillon d'une chaîne, c'est préparer de nos mains la dislocation rapide de l'Union française* », disent les uns.

« *En particulier, que se passera-t-il en Tunisie et au Maroc ?* », ajoutent les autres. M. Bollaert, sans contester le bien-fondé de ces arguments, s'en tient à sa position ferme :

« *Je suis responsable de l'Indochine. Il ne m'appartient pas de préjuger les initiatives susceptibles d'être prises, d'autre part, dans les différents territoires d'outre-mer et dans les protectorats. Si je ne puis prononcer le mot* indépendance, *mieux vaut supprimer le discours que le caviarder.* »

Que faire ?

Une idée géniale germe sous les plafonds dorés :

« *Mon cher haut-commissaire, j'ai trouvé...* »

Fatigué par des heures de discussions stériles, le comité dresse l'oreille.

« *Oui*, poursuit l'inventeur, *ce mot* indépendance, *pour éviter des résonances à travers toute l'Union française, eh bien ! ne le dites pas en français !*

— *Comment cela ?*

— *C'est très simple : dites-le en vietnamien ! Seuls les autochtones comprendront. Et pour la traduction, vous savez qu'*indépendance *et* liberté *ont le même terme :* Doc-Lâp. »

Admiratif et soulagé, le comité respire. Etonnant compromis à la française !

Faute de mieux, M. Bollaert repart pour Saigon et, le 10 septembre 1947, déclare à Hadong, après avoir pris une leçon de phonétique annamite :

« *La France ne poursuit ni conquête, ni reconquête et renonce à l'administration directe et indirecte. La liberté, n'est-elle point la traduction de la formule qu'on nous a présentée comme le vœu ardent des populations vietnamiennes ?* Doc lâp trong khôi Liên-Hiêp Phap. »

Telles quelles, les paroles du haut-commissaire ne manquent pas de produire impression, notamment parmi les nationalistes vietnamiens qui ont refusé de se ranger sous les drapeaux rouges.

A Paris, au cours d'une conférence de presse, MM. Ramadier et Moutet soulignent la portée du discours. En revanche, sur place, les commentaires administratifs, les faits et gestes des « petits blancs », héroïques et bornés, s'attachent à démontrer, avec le concours de l'administration coloniale, que « rien n'est changé ».

En Indochine, la France se résigne mal, selon le mot du président Sarraut, « *à dîner à l'office* ».

Bao-Daï se prépare à remonter sur le trône. Mais l'affaire est ratée. L'Histoire ne repasse pas les plats deux fois.

Le corps expéditionnaire a doublé ; il comprend quatre-vingt-dix mille hommes.

Cachés dans un trou : Ho Chi Minh et Giap

(A.P.)
LE GÉNÉRAL GIAP.
« Nous étions acculés... »

VOICI cependant que le commandement donne l'ordre de forcer la décision militaire, en pourchassant Ho Chi-Minh dans le réduit du Haut-Tonkin.

Sur renseignement, une demi-brigade de paras est larguée au-dessus de Cao-Bang et de Backan. Les Viets, pris au gîte, fuient dans la jungle en abandonnant plusieurs centaines d'armes. Nos aviateurs aperçoivent des groupes désemparés qui agitent des drapeaux blancs. Un ministre d'Ho Chi-Minh est tué, un autre fait prisonnier.

Dans un trou recouvert de broussailles, deux hommes, la tête sur la poitrine, les genoux près des épaules, sont blottis l'un contre l'autre, aux limites du désespoir, au bord de l'effondrement moral : ils s'estiment perdus, ils se voient arrivant, sous l'escorte triomphale des « hommes peints », dans les rues d'Hanoï, ils entendent déjà les radios du monde entier annonçant leur capture, ils pensent au découragement de leurs troupes, à la population qui va « basculer ». La révolution ne sera pas morte, mais que d'efforts anéantis !

Les patrouilles françaises sondent les trous, battent les fourrés, passent et repassent à quelques mètres, sans découvrir les « fugitifs » : Ho Chi-Minh et Giap dont tous les gardes du corps ont été abattus. Cet épisode a été révélé par Ho Chi-Minh et Giap, après l'armistice de 1954, au général de Beaufort (aujourd'hui chef de l'état-major particulier du général de Gaulle), président de la délégation française à la Commission internationale de contrôle. Il a fait l'objet d'un rapport spécial.

En définitive, malgré des résultats substantiels, et aussi quelques revers, la vaste opération tourne court. L'armée du Vietminh échappe à la destruction, grâce aux forêts et aux marécages.

De Saigon à Paris, c'est le début d'une âpre controverse entre les militaires et les civils, qui se transforme peu à peu en un conflit entre l'Armée et le système.

« *Nous avions besoin de 20.000 hommes pour mener à bien l'offensive. On nous en a donné 12.000*, soutient l'état-major. *Nous n'avons pas disposé de la masse d'attaque suffisante. La victoire était à la portée de la main.* »

A des observateurs de la Commission internationale de contrôle, Giap devait, en substance, confier en 1954 : « *Les Français ne sont pas allés jusqu'au bout en 1948-1949. Nous étions acculés à la frontière chinoise qui nous était hostile du fait de la présence des nationalistes. Puis le miracle se produisait avec l'arrivée au pouvoir de Mao Tsé-Toung.* »

Mais la victoire peut-elle être acquise à long terme par la conquête territoriale dans cette guerre subversive ? Douze mois plus tôt, Leclerc avait écrit :

« *La France ne jugulera plus par les armes un groupement de 24 millions d'habitants qui prend corps et dans lequel existe une idée xénophobe et peut-être nationale.* »

L'Assemblée nationale, quant à elle, ne refuse pas — et ne refusera jamais — d'accorder ce qui lui est demandé.

Au surplus, cette lointaine guerre coloniale n'intéresse à peu près personne dans l'opinion française.

Des Français font la guerre, la France ne fait pas la guerre.

Les renforts sont acheminés nuitamment. Les cercueils reviennent à la sauvette. On envoie là-bas, pêle-mêle, la fleur et la lie de la métropole : les sous-lieutenants qui viennent d'accrocher le casoar à la patère des souvenirs, les paras qui payent chaque jour un tribut sanglant, les gendarmes et les gardes reconvertis en sous-officiers d'encadrement, les volontaires animés par la foi patriotique, ou bien attirés par les primes de la mort, les enfants perdus, les rescapés de la « Légion des volontaires français » contre le bolchevisme sur le front de l'Est, ceux à qui l'uniforme évite les menottes.

Dans les usines, dans les ports, les sabotages destinés à empêcher « la sale guerre » se multiplient.

Patriotisme ou communisme ?

(Keystone.)
LE GÉNÉRAL DE LATTRE ET M. LETOURNEAU.
« Ils me feront crever ici... »

LE gouvernement Queuille disparait, le gouvernement Bidault apparait. Les principaux ministres s'orientent vers la reconnaissance *de facto* de Mao Tsé-Toung, afin d'éviter le pire. Bien qu'aucune décision n'ait été prise par le Conseil, certains membres du gouvernement, et non des moindres, n'hésitent pas à considérer que le principe de la reconnaissance est acquis à la suite d'une importante délibération du Comité de la Défense nationale.

Nommé au Quai d'Orsay, M. Robert Schuman informe le Département d'Etat de nos intentions, de manière à ne pas mettre nos alliés devant le fait accompli. Washington se montre farouchement opposé aux velléités françaises.

« *Nous étions trop dépendants, trop dépendants peut-être* », devait nous confier par la suite M. Robert Schuman.

Les jours passent. Paris est pris de vitesse. Pékin reconnait Ho Chi-Minh.

La reconnaissance rapide du nouveau régime de la Chine par la France eût-elle modifié le cours des événements ? On en débat encore et il serait bien téméraire de répondre sans appel, par « oui » ou par « non ».

En revanche, il existe une certitude : à compter de la jonction sino-vietminh, la guerre est perdue pour la France.

Le commandement de Saigon ordonne des regroupements.

Ce sera l'occasion pour Giap d'obtenir sa première victoire en rase campagne sur l'armée française.

Conformément au nouveau dispositif, la garnison de Cao-Bang — 2.000 hommes, — se replie, en effet, sur That-Khé d'où part une colonne de secours, composée de 3.000 hommes.

Chargée d'incroyables impedimenta, la garnison de Cao-Bang est attaquée, tandis que la colonne de That-Khé est harcelée. Avec un parfait sens de la manœuvre, appelant par radio ses unités à l'insruction de l'autre côté de la frontière chinoise, le Vietminh réussit à concentrer rapidement 15.000 hommes. Des femmes, des enfants se joignent aux combattants, armés de bâtons et de couteaux, car, désormais, suivant le précepte de Mao Tsé-Toung, l'armée de l'insurrection évolue à l'aise « *dans la population comme un poisson dans l'eau* ».

Les troupes françaises, après avoir lutté avec un héroïsme qui force l'admiration de l'adversaire, succombent, à court de munitions, l'aviation n'ayant pu entrer en action.

Sur 5.000 soldats, 1.400 parviennent à That-Khé. Quelques jours plus tard, près de Langson, un bataillon de paras est à peu près anéanti. Soigneusement caché sur le moment, un mouvement de panique se produit. La Légion intervient.

Bilan des pertes : sept bataillons détruits, un énorme matériel tombé entre les mains du Vietminh. Dans l'affolement, les stocks de Langson ont été laissés intacts.

Il y a longtemps d'ailleurs que les commissaires politiques enseignent dans le maquis : « *L'arsenal est chez l'ennemi.* »

A Paris, l'émotion est à son comble dans les milieux gouvernementaux. L'opinion ne connait qu'une partie de la vérité. M. Jean Letourneau, ministre des Etats associés, et le géné-

ral Juin partent en mission extraordinaire. De Lattre de Tassigny est nommé haut-commissaire par le gouvernement Pleven.

L'initiative est reprise, les offensives se déploient. Partout, de Lattre fonce. La fortune lui sourit, la confiance renaît. Mais le mal est profond. La situation est pourrie.

Les engagements de Cao-Bang et de Langson ont déchiré le voile des illusions : le Vietminh possède maintenant une armée moderne.

En dépit des affirmations du commandement qui se prolongèrent jusqu'après la « surprise » de Dien-Bien-Phu, il semble que l'état-major français n'ait jamais réussi à être exactement renseigné sur les possibilités d'action du Vietminh.

Au surplus, un mal à peine perceptible au départ se développe : le moral, le loyalisme, la fidélité des troupes nord-africaines sont atteints.

Certes, Algériens ou Marocains, depuis 1870 ou depuis 1940, ont participé à des combats dont nos armes sont sorties défaites. Mais à Cao-Bang, les bataillons africains constatent, pour la première fois, que le Jaune, le colonisé, est capable de battre à plate couture l'Européen.

Suprême étonnement : l'armée française découvre que les Vietnamiens forment de redoutables combattants. Or, depuis 1883, les générations en uniforme ont appris et enseigné que les Indochinois, exception faite de quelques races montagnardes, étaient incapables de porter les armes. Pendant un demi-siècle, le recrutement destiné à la métropole a concerné à peu près uniquement des « riz-pain-sel », des « garde-mites », des infirmiers, des conducteurs du train des équipages.

« Quel idéal puissant anime aujourd'hui les Nhaqués ?* interrogent les popotes. *Patriotisme ? Communisme ? Ou bien les deux ? »

« J'élargis la plaie »

(A.D.P.)

LES BLESSÉS DE DIEN-BIEN-PHU.
« Quel est notre but ? »

« I*LS me feront crever ici. Dans quel guêpier sommes-nous tombés ?* », confie de Lattre, déjà atteint d'une maladie incurable. Le commandant en chef découvre peu à peu que la plupart des planches sur lesquelles il met les pieds sont vermoulues.

Avec loyauté, de Lattre ne renonce pas à mettre tout en œuvre en vue de créer une armée vietnamienne, de restituer aux habitants de ce pays qu'il aime la dignité, de leur donner *« cette conscience nationale qui fait vouloir l'indépendance et tous les instruments et connaissances des élites qui la rendent possible »* (1).

En même temps, de Lattre, dans son for intérieur, trouve extravagant d'épuiser l'armée française en un combat douteux qui conduira à l'indépendance totale de l'Indochine : *« Nous nous enlisons dans cette Asie où le temps ne compte pas. »*

Les avertissements partent pour Paris : *« Si la Chine intervenait en masse, que deviendrions-nous ? »*

Les données internationales du problème n'échappent pas cependant à l'esprit clair de ce gentilhomme :

« Le canal de Suez se défend sur la mer Rouge, répète-t-il. *Si le Tonkin saute, toute l'Asie sera perdue et c'est en Asie que vivent les deux tiers des musulmans. De l'Asie partiront alors les mots d'ordre qui soulèveront les masses d'Afrique du Nord. »*

De Lattre succombe. Les mois passent. Reculs, succès et échecs alternent. Une constance : l'optimisme, inévitable bien sûr, des communiqués de l'état-major et des déclarations du gouvernement.

« Vous verrez qu'en définitive, nous garderons le droit de visiter les ruines d'Angkor ! », soupire de Gaulle.

(1) Message rédigé par le général de Lattre, quelques jours avant sa mort, et publié par la « Revue française ».

A Colombey, les visites sont nombreuses, les doléances ne le sont pas moins. L'homme de l'Apocalypse selon saint Charles confie à ses intimes : « *Ils viennent tous me voir.* Ils *trouvent que tout va mal. Que voulez-vous que j'y fasse ? J'élargis la plaie ! »*

1953 : le corps expéditionnaire, les armées des Etats associés comprennent au total 375.000 hommes.

Un commandant d'unité, chargé d'une mission difficile, demande à son chef de bataillon : *« Quel est notre but ? Mon commandant, donnez-moi une raison morale, ne serait-ce que pour mes hommes. »*

Après un instant de réflexion, la réponse vient : *« Le devoir. Vous êtes des soldats. »* Il y a vingt morts ce jour-là, dont un officier. Toutes les vingt-quatre heures d'ailleurs, un ou deux officiers tombent.

A travers les administrations se maintient une effroyable corruption, qui n'épargne pas toujours les fonctionnaires français.

Dans l'autre camp, le feu cruel et purificateur du communisme. La France cherche un Synghman Ree capable, comme en Corée, de galvaniser le pays : pas de Synghman Ree en face d'Ho Chi-Minh.

Et la réforme agraire, ce problème-clef de l'Asie misérable ?

Hormis une tentative de bonne volonté due à M. Tam, elle reste dans les dossiers des gouvernements vietnamiens (composés, pour partie, de gros propriétaires terriens du Sud et qualifiés bientôt, dans l'opinion, de « gouvernements de Mandarins ») malgré les relances de M. Letourneau.

Le colonel eurasien Leroy raconte qu'une nuit, son poste est attaqué par des paysans qui, faits prisonniers, déclarent tout ignorer du Vietminh :

« Alors, pourquoi nous attaquez-vous ?

— Parce que nous sommes pauvres et que si vous vous installez ici, les propriétaires reviendront et nous prendront tout le riz que nous avons ramassé. Ils exigeront tous les fermages en retard. Il ne nous restera plus qu'à crever de faim. Alors, autant mourir en vous attaquant. »

Le corps expéditionnaire mûrit les réflexions, s'indigne de la coexistence de conditions de vie fabuleuses et de la disette endémique, sinon de la famine, se scandalise de la persistance, à peine camouflée, des privilèges coloniaux ou des mœurs d'un autre âge et considère que, sous les plis du drapeau tricolore, nul ne songe réellement à appliquer la devise républicaine : « Liberté, Egalité, Fraternité. »

« Alors, où sont les républicains ? » L'armée devient révolutionnaire et se teinte d'anticapitalisme. Ainsi naît le mouvement qui, en Algérie, débouchera sur l'intégration.

L'Armée a de plus en plus le sentiment d'être isolée, incomprise, abandonnée dans son combat. Se repliant sur elle-même, elle nourrit la conviction que, si la victoire se dérobe sous ses pas, c'est parce qu'on ne lui accorde ni les armes morales ni les armes matérielles qui permettraient d'en terminer avec le conflit. Pourtant les têtes les plus étoilées cogitent au Comité de la Défense nationale et aucun gouvernement n'enregistre une démission de général.

Au contraire, dans les départements militaires, la liste s'allonge des télégrammes et des rapports très autorisés qui affirment : *« Encore six mois, encore une saison sèche, encore un an et la rébellion sera nettoyée. »*

A la vérité, la route est désormais ouverte, qui conduit dans une verte vallée, la plus grande du pays thaï, la vallée aux neuf villages, parmi lesquels une localité au site privilégié : Dien-Bien-Phu.

« Rentre en toi-même Octave... »

(Rapho.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE.
« Le régime essaye de me paralyser ».

DANS « la traversée du désert » (2), de Gaulle, quant à lui évoque le *« ballet d'ombres »*, les *« funambulesques intrigues, par quoi le régime exclusif des partis ravale les trois pouvoirs et bafoue la République »* : qui peut prétendre que *« cette sombre comédie »* ait *« le moindre rapport avec les exigences du siècle, les problèmes à résoudre, le salut à assurer »* ?

De Gaulle stigmatise encore *« la triste parade de notre foire politique »* et déplore *« la léthargie de la nation »*, mais il commence à prévoir *« un sursaut de l'opinion »*, une grave secousse dans laquelle, une fois de plus, la loi suprême serait le salut de la patrie et de l'Etat. Voici venir la faillite des illusions. Il faut « préparer le recours ».

Le « Courrier politique » du R.P.F. parle de l' « Elysée-bouffes » et du « Palais aux investitures manquées ».

Je demande une audience. Le général me reçoit et me lance d'emblée :

« Le régime descendra un à un les degrés qui conduisent aux abimes. » Charles de Gaulle est le paradoxe déambulant dans son bureau : du commencement à la fin de l'entretien, il va et vient de la désespérance à l'espérance :

(2) Termes du vocabulaire gaulliste pour désigner la période durant laquelle le général fut absent du pouvoir.

« Dans le régime actuel, c'est fini pour mon action, dit-il. *Nous n'avons qu'une figuration de pouvoirs publics, à laquelle participent un certain nombre de bons garçons, les Auriol, les Mayer, les Bidault, etc. On a prétendu faire la République sans de Gaulle. C'était une énorme fumisterie après ce qui s'était passé. »*

« Dans le système, il n'y a aucune possibilité de redressement par la voie parlementaire. Le pays se réveillera-t-il ? Cela dépend des circonstances. Mais les circonstances s'y prêteront-elles ? Pourtant, un pays, comme l'olivier, ne meurt jamais.

« Mon opinion est que nous allons à une sale affaire qui peut provoquer une secousse, suivie d'élections. S'il y a des élections, croyez-moi, je m'y précipiterai. Comment ? Dans quelles conditions ? Je ne sais pas.

« Il est possible aussi que la possibilité d'élections ne se présente pas.

« Il peut y avoir un 18 juin. Dans ce cas, je vous garantis que ce 18 juin ne se fera pas à Londres ! »

De Gaulle réfléchit :

« Pensez au nombre de régimes qui se sont effondrés en France depuis cent cinquante ans... »

Et ensuite :

« Je suis pessimiste pour le présent. Je ne vois pas de solution immédiate. Cela peut durer un peu plus longtemps, un peu moins longtemps, mais il n'est pas possible que l'état présent se perpétue. Les choses ne s'arrangeront pas toutes seules.

« La volonté couve, en réalité, de voir l'influence, le rayonnement du pays s'accroître. A la vérité, c'est cela le gaullisme. Je ne le dis pas parce que je suis là, mais parce qu'il y a eu, à un moment, confusion entre l'homme qui passe et la réalité de l'Histoire qui demeure. »

De Gaulle pose ses lunettes, observe un court instant de silence, reprend le fil de sa pensée :

« Le Président Auriol — notez que je n'ai rien contre lui, il fait ce qu'il peut — garde ses présidents du Conseil quatre, cinq, six, neuf mois, mais lorsque surgissent des difficultés en Indochine ou s'il arrive quoi que ce soit, le gouvernement est par terre. Bien entendu, nous serons évincés de l'Indochine. »

Le général marque encore un temps de silence. Puis :

« Le régime essaye par tous les moyens de me paralyser. »

Cinq secondes s'écoulent. Le ton se fait plus sourd. Comme soliloquant, loin de ma présence, Charles de Gaulle s'abandonne à une réminiscence :

Ciel, à qui voulez-vous désormais que [je fie
Les secrets de mon âme et le soin de [ma vie ?

De Gaulle achève :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse [de te plaindre.
Quoi ! Tu veux qu'on t'épargne et n'as [rien épargné !

→

● «Depuis Roland à Roncevaux»

(U.F.P.)

LES CYCLISTES DE DIEN-BIEN-PHU
« Tout un peuple a trouvé une solution ».

D'UNE manière générale, les civils, par réflexe élémentaire, semblent, à priori, avoir été surpris par l'emplacement de Dien-Bien-Phu.

Au cœur d'une verte vallée, Dien-Bien-Phu forme une cuvette ovale — « *un pot de chambre* », disent les aviateurs — longue de 19 kilomètres, large de 9.

M. de Chevigné, naguère colonel d'infanterie, a un haut-le-corps en atterrissant sur la piste :

« *Depuis Roland à Roncevaux,* confie-t-il, *on n'aura jamais vu des combattants à pied placés dans un tel défilé.* » Seul, le général Fay ne partage pas l'optimisme des chefs militaires, Navarre, Cogny, de Castries : que se passera-t-il si du seul fait des pluies, le terrain d'aviation devient inutilisable ? Le terrain, c'est lé cordon ombilical.

Une conférence se tient à Saigon, sous la présidence de M. Pleven.

« *J'ai entendu un mot épouvantable,* dit le ministre. *On me rapporte que notre dispositif offre à Dien-Bien-Phu, à Louang-Prabang, dans la plaine des Jarres, autant de* « réserves de gibier » *pour le Vietminh...* »

« *Pourquoi Dien-Bien-Phu ?* », interroge, de son côté, le général Ely. Les militaires répondent : « *Chacun de ces points est organisé en base aéro-terrestre, pourvue de moyens suffisants pour repousser une attaque. Dien-Bien-Phu est, par rapport à Na-Sam, un hérisson amélioré. Ils viendront se faire hacher sur nos barbelés. Si le Vietminh disposait de puissants moyens, nous serions défavorisés par le terrain, mais il ne les a pas.* »

Le général Ely devait écrire dans son rapport du 26 février :

« *... Nous ne pourrons probablement pas obtenir une décision militaire, le maximum que nous puissions espérer étant de réaliser les conditions militaires les plus favorables à une solution politique du problème...* »

« *... Nous nous heurtons à un adversaire qui fait jouer à son bénéfice toutes les ressources que peut donner à un peuple la résistance à des forces étrangères installées sur son territoire et aidées par une fraction de la population que le Vietminh taxe de collaboration.*

« *La pacification ne peut donc être menée à bien que par les Vietnamiens eux-mêmes lorsqu'ils auront réussi à persuader leur pays que l'indépendance réelle et la force sont de leur côté, et non du côté du Vietminh : une telle entreprise a échoué jusqu'à maintenant.* »

Navarre, Blanc ne vont pas jusqu'à prétendre que le camp est imprenable : ils pensent que l'ennemi ne peut l'enlever qu'au prix de pertes qui paraissent impossibles à consentir.

Si on lui parle de Dien-Bien-Phu, Ho Chi-Minh prend son casque de liège, le retourne et déclare :

« *Les montagnes sont là.* » Et ses doigts minces et nerveux parcourent le bord extérieur du casque. « *Et c'est là aussi que nous sommes : en bas.* » Et ses doigts plongent au fond du casque. « *Là sont les Français. Ils ne peuvent en sortir. Ce sera peut-être long, mais ils ne peuvent en sortir.* »

Navarre, Cogny, tous les brillants élèves de l'Ecole supérieure de guerre et de Polytechnique ne sont pas seuls à juger que les règles du « kriegspiel » sont impeccables : le général O'Daniel, chef de la mission U.S. à Saigon, ami personnel et conseiller militaire du Président Eisenhower, exprime à Washington son enthousiasme pour le camp retranché sorti de terre.

Giap, en personne, a déclaré par la suite :

« *Le choix par les Français de la vallée de Dien-Bien-Phu était bon. Ceux qui l'ont fait ont bien pesé le pour et le contre. Ils ont eu raison.* (Giap se reprend.) *Ils ont eu des raisons. Ils se sont dit :* Dien-Bien-Phu est très loin des arrières de l'armée vietminh. Il est également loin de nos arrières, seulement nous, Français, nous résoudrons ce problème avec l'aviation. Les Viets n'ont pas d'aviation. Ils ne pourront pas s'approvisionner. *C'est très raisonnable. Le raisonnement n'a pas été valable : tout un peuple a trouvé une solution à ce problème de logistique.* »

Un boudin de riz autour du cou, 75.000 petits hommes poussent, depuis des mois, des bicyclettes françaises, chargées de 250 à 300 kilos (record : 350 kilos) d'obus, de grenades, de cartouches, de riz. L'hiver, les coolies ont traversé à gué les rivières ou les torrents aux eaux glacées, escaladé les montagnes aux pentes glissantes, hissé les canons à la force des bras. Le printemps arrive. Les longues files de porteurs ou de cyclistes à pied déroulent un ruban ininterrompu. Dans les convois interminables, on trouve aussi des chars à buffles, des mulets, des brouettes et bientôt des camions Molotova flambant neufs, qui, à l'occasion, sont tirés par 150 hommes attelés à des cordages dans les passages abrupts.

« *Ces vélos, sortis des usines Peugeot ou de Saint-Etienne, ont été nos taxis de la Marne* », a déclaré ... fois Giap, après sa victoire.

Dès le 20 janvier 1954, N... attend l'offensive imminente. Giap, le rusé, s'offre le plaisir ... feinte. La garnison française ... flée à bloc : « *On va leur mo...* Déception. L'attaque ne se ... pas. Brusquement, la 308e ... viet quitte les lieux et se di... marches forcées vers le Hau... vers Louang-Prabang.

Pendant cette diversion qui ... le commandement du corps ... tionnaire, Giap renforce son ... tif. Sous les tunnels de ... 100 kilomètres de routes ... ouverts où n'existaient pas ... tiers. En terrain découvert, la ... que des chantiers disparaît, ... matin, sous des branches d'arbre... de tromper la reconnai... aérienne.

Navarre et Cogny font pilonn... axes de ravitaillement. Mais ... aviation de bombardement, do... renforts tardent à venir, se ... dérisoirement insuffisante, bie... l'effort de la métropole soit co... rable (3). Les cratères sont ... comblés. Constituées en équipe... tretien, des milliers de femme... mant du lever au coucher du ... travaillant du crépuscule à ... comblent les trous, relèvent le... ges qui atteignent parfois 16 ... de large. Les Chinois ont fourn... des bulldozers.

Autour de Dien-Bien-Phu, les ... nes se transforment en termiti...

D'innombrables alvéoles po... pièces sont aménagés. Pas de ... sements visibles. Des tunnels, de... chées. Les canons — du m... américain livré à Tchang Ka... — ne sont pas groupés en ba... mais disséminés pièce par pièce... tubes sont parfois enlevés des ... glissés dans de petites casemate... ateliers de réparation, les infirm... tout est enterré.

Ce colossal travail de sape ... l'imagination occidentale.

(3) Au 1er mars 1954, ... étaient basés en Indochi... groupe supplémentaire ét... mandé aux U.S.A. depuis ... Au 1er mai, les B-26 étai... nombre de 87. Le total a... 100 le 10 mai. A cette date ... restait plus un appareil de ... en France. Avant la bata... Dien-Bien-Phu, l'état-maj... l'Air avait estimé qu'il éta... férable de renforcer la chas... tôt que le bombardement. ... ves inédites.)

● Un colonel se suicide

(Intercontinentale.)

M. GEORGES BIDAULT.
« Et si on vous donnait deux bombes atomiques ? »

DANS la verte vallée, Giap — qui se vante d'avoir déclaré naguère à Leclerc : « *Je sors d'une école militaire : celle de la brousse et des maquis contre les Japonais* » — dirige les opérations sur le terrain.

Le 10 mars, Navarre apprend, de source sûre, que l'assaut sera donné dans la nuit du 13 au 14. On a apporté au commandant en chef le tableau des forces de l'ennemi :

— 27 bataillons, 20 canons de 105, 18 canons de 75, 100 tubes de D.C.A. de 12,7 et 16 tubes de D.C.A. de 37. Un renfort de 64 pièces supplémentaires de 37 est attendu, du 37 russe utilisé en Corée.

La surprise de cette concentration est terrifiante. Le 2e Bureau avait affirmé que les Viets ne pouvaient pas entretenir plus de 20.000 coolies dans la Haute-Région. L'état-major estimait que l'artillerie viet ne tirerait pas plus de 25.000 coups (elle en tira 200.000), que son emploi resterait limité par les servitudes logistiques, qu'elle amènerait peut-être des 75 de montagne, mais non de l'artillerie lourde, qu'en raison de l'état des voies de communication, des effectifs non supérieurs à deux divisions seraient mis en ligne.

Les artilleurs français se rassurent encore *in extremis :*

« *Nous repérerons inévitablement les emplacements des canons et nous les détruirons par contre-batteries de 155 ou par bombardements aériens. Au reste, les Viets n'ont pas un corps d'artilleurs et leurs tirs seront mal réglés.*

« *Quant au ravitaillement aérien, il reste improbable qu'il ne puisse pas être assuré, ne serait-ce que de nuit.* »

Une formidable clameur perce la nuit du 13 mars : « *Doc Lâp ! Doc Lâp ! Vietnam ! Vietnam !* » Les Viets jaillissent de terre, se ruent à l'assaut, hurlant les cris de la guerre nationaliste.

Tenu par un bataillon de la Légion portant l'écusson de la 13e demi-brigade, celle de Narvik et de Bir-Hakeim, le point d'appui « Béatrice » (il y en a huit au total) tombe presque immédiatement. Le lendemain, après une résistance plus longue, « Gabrielle », tenu par un bataillon du 7e régiment de tirailleurs algériens, succombe à son tour. Une contre-attaque échoue. En quarante-huit heures, Giap a obtenu un énorme succès.

Les événements paraissent à peine croyables à Paris. La puissance de feu de l'adversaire bouleverse toutes les données. Les canons viets ne sont pas muselés parce que les pièces changent constamment d'alvéole dans la ruche meurtrière. Des pièces tirent, la gueule en bas, sortent de la montagne comme des vers, lâchent une bordée, rentrent en terre.

Les espoirs et le moral de la garnison s'effondrent.

Les centres « Béatrice » et « Gabrielle », occupés par des troupes d'élite, ont été emportés parce que les commandants des P.C., leurs adjoints, furent tués ou mis hors de combats dès le début de la bataille : les Viets réussissent à amener des types de bazookas spécialement conçus, tout près des ouvrages, et tirent à vue, de plein fouet, dans les créneaux des postes de commandement.

Les Viets s'avancent à quelques mètres, malgré les mines, les ba... les fougasses de napalm, après ... creusé comme des mulots, se tr... sur la poitrine, nuit après nuit ... kilomètres de tranchées cam... par des nattes couvertes de te...

Les ouvrages ne résistent pa... obus parce qu'ils sont construit... en béton, mais en terre, en ... et en madriers...

Le colonel Piroth, comm... l'artillerie, beau soldat, mutilé ... bras, sort un soir du P.C., à ... d'une assez vive discussion, ... une grenade de sa main vali... dégoupille, se fait sauter la ce... Le général Navarre télégraph... Paris : « *Colonel Piroth mo... champ d'honneur.* » Apprena... circonstances de la mort par u... cier de liaison, M. Marc Jacquet ... au commandant en chef : « ... *donner précisions sur circons... de la mort du colonel Piroth.* » Na...varre répondit laconiquement : « ... *confirme mon précédent télégr... colonel Piroth mort au champ ...neur.* »

Le 18 mars, un bataillon thaï ... tient « Anne-Marie », lâche ... Formé d'hommes habitués à ... rilla, il ne résiste pas au délu... feu et de fer.

A compter du 23 mars, le te... d'aviation devient totalement i...sable.

Au Quai d'Orsay, M. Ge... Bidault sursaute, croit avoir ... entendu :

« *Et si on vous donnait deux ... bes atomiques pour sauver Dien-... Phu ?* »

(Copyright « L'Express » et ... Paris. Tous droits réservés.)

Dans les prochains numéros :

● La correspondance Dulles-Bidault ● Les contacts secrets Coty-de Gaulle ● Les réunions du 45, rue de Naples (avec M. Michel Debré et le général Faure) ● La reconstitution de la Cagoule (et ses liens avec des chefs militaires) ● La vérité, heure par heure, sur la capture de Ben Bella ● La rencontre entre de Gaulle et les délégués du CANAC le 27 mars 1958 ● L'histoire vraie, entièrement inédite, de l'incident décisif de Gaulle-Pflimlin ● Les Conseils des ministres à l'Elysée sous la Ve République ● Les nouveaux préparatifs des réseaux clandestins à l'aube de 1960.

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Noté*** que, depuis le 1er janvier 1960, les cotisations patronales de Sécurité sociale payées pour les jeunes étrangères employées au pair ont augmenté de plus de 50 %. Elles s'élèvent maintenant à 3,79 N.F. par semaine, 15,17 N.F. par mois, ou 45,51 N.F. par trimestre.

● ***Scandalisé*** un expert ès viande en salant un rosbif avant de le mettre au four. Le sel, au contact de la viande crue, ne se dissout pas, fait coaguler le sang et forme des plaques brunes qui « enlaidissent » le rôti. Expérience faite, l'esthétique d'un rosbif est très améliorée en salant après, et le goût inchangé.

● ***Réchauffé*** des amis frigorifiés en leur servant en guise d'apéritif un vin chaud aux agrumes. En voici la recette : pour six personnes, prenez une bouteille de bordeaux, 200 gr. de sucre, 1 citron et demi, 1 zeste de citron, 1 clou de girofle, un petit morceau de cannelle et un autre de macis (ou, à défaut, de noix muscade). Chauffez le tout ensemble, sauf les citrons. Passez au chinois, et servez avec une tranche de citron épépinée dans chaque verre.

● ***Vu*** des embauchoirs à la fois jolis et utiles (surtout pour les chaussures qui ont pataugé dans la neige fondue). En mousse-velours de couleur et munis de tendeurs, ils maintiennent bien la cambrure de la chaussure. Leur élasticité permet de s'en servir dans n'importe quel modèle (rond ou pointu). Moins rigides que les embauchoirs classiques en métal, ils sont sans doute, aussi, moins meurtriers pour les peausseries ou les satins un peu délicats. (Existent en 3 tailles en différents coloris dont vert, orange, violet, rouge, bleu, 8,50 N.F. la paire, Embaumouss, chez Quilichini, 86, rue La Boétie.)

● ***Soigné*** un rhume avec un nouvel inhalateur électrique qui tient le juste milieu entre le classique inhalateur « à vapeur » et l'appareil à aérosols. De petit volume, en matière plastique ivoire, il se branche sur n'importe quelle prise de courant et donne à volonté de l'air chaud ou un jet de vapeur désinfectante. Interrogé sur l'efficacité de cet appareil, le corps médical s'est montré favorable : il paraît que cet appareil peut être particulièrement utile à ceux qui sont affligés de sinusite chronique. (59,90 NF, avec le flacon d'essence menthoIée. Climamask, Pharmacies et Drugstore, 133, Champs-Elysées.)

● ***Constaté*** que beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes ont adopté cet hiver les bas « mousse » dans le marron foncé à la mode. Contrairement à ce qui se passe avec les bas mousse plus clairs, ceux-ci ne font pas « épais ». Ils donnent même une impression de finesse. Ils sont chauds, ils amincissent la jambe et sont plus faciles à porter en ville que les collants noirs, verts ou rouges. (On en trouve partout entre 5 et 8,5 NF.)

● ***Teint*** des colliers de perles fausses avec une teinture capable de faire changer de couleur tous les tissus, y compris le nylon. Les colliers, une fois lavés, ont été trempés un à un dans des bains à 90° colorés différemment, puis rincés. Le résultat : cinq colliers multicolores amusants à porter sur des chandails. (Dylon-Hot, 1,50 N.F. la capsule de poudre colorante. Grands magasins.)

● ***Rôti*** à la broche une volaille grâce à un appareil beaucoup moins cher et moins encombrant dans une cuisine que la rôtissoire indépendante. C'est une simple broche munie, d'une part, d'un thermostat, d'autre part, d'un plateau pour recueillir le jus de la pièce à rôtir. L'appareil se place dans le four et fonctionne parfaitement. Une seule précaution à prendre avant d'acheter ou d'offrir : s'assurer qu'il entrera dans le four auquel on le destine. En principe, il faut une cuisinière à quatre feux. (65 N.F. ; Cocambroche, stands grands magasins et spécialistes.)

● ***Lu*** une brochure, éditée par Rhodiaceta, l'une des grandes firmes de fibres synthétiques françaises, qui répond aux objections classiques contre le nylon sur le plan de l'hygiène. Utilisé en chirurgie générale, esthétique, dentaire et même cardio-vasculaire, le fil nylon est parfaitement toléré en profondeur et sur la peau. D'autre part, des expériences médicales menées à l'hôpital Saint-Louis à Paris et à l'hôpital Saint-Pothin à Lyon sur des eczémateuses chroniques semblent avoir prouvé que le nylon n'était pour rien dans leurs ennuis. Autrement dit, la fameuse « allergie au nylon » serait une fable. Les rares accidents constatés au début auraient été provoqués par des colorants et des apprêts que les laboratoires de recherches ont permis d'éliminer depuis longtemps.

● ***Pris*** pour une vraie bougie une extraordinaire imitation mise au point par un électricien parisien. Elle permet de redonner à un lustre ou à un chandelier ancien leur allure d'origine au lieu de les alourdir d'ampoules toujours trop « massives » pour eux. Le corps de la bougie en matière plastique est plein, percé pour laisser passer une douille de très petit diamètre. L'ampoule a exactement la forme d'une flamme de bougie. Le filament jaune est invisible à travers l'ampoule de verre dépoli. Grâce à un transformateur, la lumière vacille comme une vraie flamme et le raffinement est poussé jusqu'à faire vaciller les bougies les unes après les autres. L'effet est ravissant, l'illusion parfaite. Un seul inconvénient, le prix : chaque bougie vaut 50 N.F. et il faut compter 30 N.F. environ pour un transformateur pour 5 ou 6 bougies. (René Klotz, 9, rue de Belloy.)

● ***Demandé*** à un très petit bébé d'essayer pour elle un nouveau talc, non parfumé, à base d'azulène, produit désodorisant et neutralisant. Le bébé s'est montré satisfait de ce talc, qui a la particularité d'être bleu et de conserver les couches blanches... quoi qu'il arrive. (Stérilange Mustela, 2,50 NF, pharmacies.)

(Dambier.)

UNE CURIEUSE RACE DE FEMMES.
(Voir pages II, III.)

MODE

La panoplie stylisée

Certaines femmes achètent le nécessaire lorsqu'il est superflu.

CHANDAILS, collant et bottillons fourrés sont les trois armes essentielles pour lutter contre les degrés qui ont une fâcheuse tendance à tourner autour de zéro.

Nous avons photographié cette semaine quatre versions très « stylisées » de cette panoplie, en regrettant un peu que cette tenue très proche de celle des hommes du XVIe siècle ne soit pas recommandable aux femmes du XXe siècle et que la correction exige, de nos jours, une jupe entre la taille et la botte.

Pull-overs et collants n'ont guère varié depuis l'année dernière, mais les petites bottes sont typiquement de cette saison. En vitrines depuis le mois de novembre, le froid les a subitement imposées. Pour celles qui seraient tentées de se laisser tenter, quelques remarques :

Il existe une race de femmes qui ont la curieuse habitude de n'acheter le nécessaire que lorsqu'il est tout près de devenir superflu. Elles se précipitent sur les robes d'été quand la vague de chaleur décline, dévalisent les marchands de parapluies aux premiers rayons de soleil et consacrent héroïquement une somme importante à l'achat de bottes la veille du jour où le baromètre remonte.

Ce n'est pas très sérieux ; cette façon de se donner bonne conscience en souffrant un peu et en retardant l'achat... pour finir par l'effectuer quand même ! Mais qui ne l'a pas fait ? Heureusement, c'est souvent grâce à ce déclic à retardement que l'on se trouve bien équipée... pour l'année suivante, du moins en ce qui concerne le froid.

Simplement, si vous vous décidez cette semaine à acheter les bottes dont vous avez envie, souvenez-vous que :

● Les bottes à semelles de cuir font le pied fin et élégant, la jambe chaude, mais protègent beaucoup moins efficacement de l'humidité prolongée que la semelle crêpe. Choisissez en tout cas une pointure assez confortable pour pouvoir éventuellement glisser à l'intérieur une paire de socquettes de laine et ne vous laissez jamais entraîner à prendre une pointure très « juste ». Rien de tel pour avoir froid.

● Les bottes qui montent haut sur le mollet protègent très suffisamment pour rendre le collant inutile. Et celui-ci n'est pas toujours apprécié par les femmes qui ont l'habitude de porter une gaine.

Ville ou montagne

● Vous trouverez cette année deux grandes catégories de bottes :

— Pour la ville, en chevreau ou en daim avec fourrage de laine, semelles de cuir ou de crêpe compensées.

— Pour la campagne et la montagne, en mouton ou en phoque, à fourrage très épais et à semelles toujours plates.

Les premières sont insuffisantes pour marcher longtemps dans la neige. Les secondes sont trop chaudes et lourdes pour être portées toute la journée en ville, avec une jupe.

Choisissez donc bien en fonction de l'usage auquel vous destinez essentiellement votre achat.

Nous avons photographié deux modèles dans chacune de ces catégories :

VILLE : en agneau froncé à la cheville par un élastique. Coloris : blanc, noir, merisier. Semelle cuir, 7 NF (Carel, 29, boulevard Saint-Michel et 122, Champs-Elysées. Voir photo page I). En agneau et box, coloris vison, noir, rouge et blanc. Existe en semelle cuir et crêpe : 13,80 NF (Durer, 74, Champs-Elysées, voir photo en bas, à droite).

MONTAGNE : en phoque, fourrure à l'extérieur, bordé d'une passementerie rouge et verte. Semelle en mousse. Un seul coloris : phoque naturel : 89 NF (Jacques Maraut, 175, boulevard Pereire, voir photo en haut, à droite).

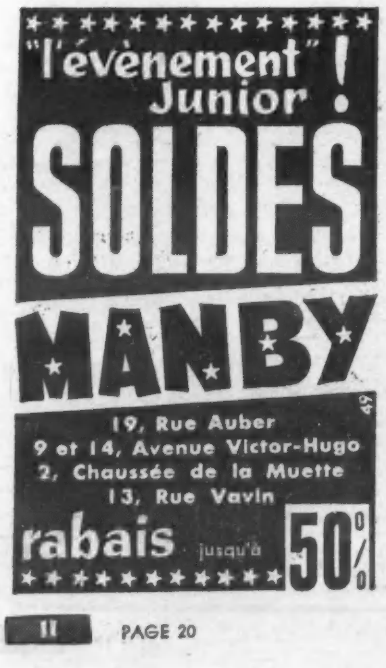
— En mouton retourné, avec revers de fourrure. Entièrement fourré. Coloris : fauve. Semelle en mousse, 10,50 NF (Jacques Maraut, voir photo ci-contre).

Enfin, si aucun de ces achats n'est compatible avec l'état de vos finances et que vous travailliez, laissez en permanence sur le lieu de votre travail une paire de bas et des chaussures pour avoir les pieds au sec dans la journée.

GREEN

le couturier du cuir
solde ses collections de manteaux, trois-quarts, vestes, pantalons, jupes. Ouvert sans interruption de
9 à 19 h. 30

48 bis, rue François-Ier - BAL. 03-49



ACHATS

Le panier de Christophe Colomb

Une formule qui transforme la corvée du marché en simple formalité.

LUNDI soir, Mme Express rencontrait une jeune femme qui prétendait faire son marché sans porter un paquet.

Mardi matin, reculant devant la perspective de rentrer glacée du marché en plein air et tentée par l'idée de ne pas remorquer plusieurs sacs à provisions, Mme Express découvrait l'Amérique, c'est-à-dire, au 3, rue Pierre-Demours, à Paris, quartier des Ternes, un « supermarché ». Ce n'est pas une nouveauté, il existe depuis trois ans. Nous le savions, mais sans l'avoir expérimenté. Et sans doute beaucoup de femmes sont-elles dans le même cas. Voici les conclusions que nous avons tirées de cet essai :

Pour faire un marché selon la méthode traditionnelle, il faut d'abord parcourir près d'un kilomètre pour aller d'un commerçant à l'autre, sortir une bonne dizaine de fois son portefeuille (ce qui devient de plus en plus incommode à mesure que les achats avancent, en raison de l'encombrement), parcourir ensuite la distance du marché à la maison avec cinq ou dix kilos à bout de bras. Sans parler du temps passé à faire la queue chez le crémier, le boucher, le boulanger, le fruitier, le marchand de légumes, etc.

Au supermarché, on peut entrer et sortir les mains dans les poches : il suffit d'avoir un portefeuille et la liste des achats nécessaires (car la présentation extrêmement tentante des marchandises groupées peut vous inciter à quelques dépenses inconsidérées). Les avantages sont faciles à dénombrer :

● GAIN DE TEMPS : ouvert de 8 h. 30 à 13 h. et de 15 h. à 19 h., tous les jours sauf le lundi et le dimanche après-midi, il permet aux femmes qui travaillent (et n'habitent pas trop loin) de faire avant ou après le bureau leurs achats pour plusieurs jours en un temps record puisqu'elles n'ont pas à courir dix boutiques dans le quartier ; parce que, la livraison étant assurée, elles n'ont pas à rapporter leurs achats chez elles, et parce qu'on n'attend pas ; « le préemballage » des fruits et des légumes permet de choisir des caissettes ou des cartons déjà pesés et marqués de leur prix. Une quinzaine de « préemballeurs » sont occupés à « conditionner » sur place les marchandises qui sont écoulées dans la journée même.

● ECONOMIE DE FATIGUE : un service de livraison rapide permet de recevoir :

— Avant midi, tout achat effectué avant 10 heures.

(...bier.)

MOUTON RET...
Un déclic à retar...

RECETTES

● CORDON BLEU

Gâteau maison

250 gr. de macarons (ou de gâteaux secs).
3 cuillerées à bouche de sucre en poudre.
3 cuillerées à bouche (ou plus) de kirsch (ou rhum).
1 verre de lait.
2 œufs.
6 morceaux de sucre pour le caramel.
Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 30 minutes environ.

Vous réduisez en poudre les macarons bien secs (nous avons obtenu ce résultat avec le petit appareil à râper le gruyère). Vous ajoutez le sucre, le kirsch, le lait très chaud. Vous mélangez bien, puis vous incorporez les jaunes d'œufs. Et ensuite les blancs battus en neige très ferme.

Vous faites d'autre part un caramel dans le moule où vous allez verser votre préparation (un peu d'eau avec le sucre que vous faites bouillir à gros bouillons jusqu'à ce que vous obteniez une coloration pas trop foncée). Vous mettez à four chaud. Quand le gâteau est cuit, vous le démoulez au bout de 2 ou 3 minutes. Vous le servez très froid. Il peut être nappé, les jours de gala, par une crème à la vanille ou au caramel.

● CORDON BLANC

Aiolli simplifié

Préparation : 40 minutes.
Cuisson : légumes, 1 heure ; poisson : 1/4 heure ; pot-au-feu : 2 h. 3/4.
Desserte de pot-au-feu ou 4 tranches de colin ou de morue ou des filets de poisson, 18 escargots (facultatif), 6 carottes, 4 navets, 1 céleri rave, 4 pommes de terre, betteraves, poireaux, etc. (facultatif), 1 œuf, huile, 2 gousses d'ail.

Un plat d'hiver par excellence. Peut se réaliser avec les restes du pot-au-feu auxquels on ajoutera quelques légumes bouillis, des escargots, etc., ou se préparer spécialement. D'une part, on confectionne une mayonnaise très ferme et bien épicée à laquelle on incorpore au dernier moment une ou deux gousses d'ail (selon les goûts) finement pilées. D'autre part, on dresse sur un plat des morceaux de poisson au court-bouillon (ou des tranches de bœuf bouilli), des escargots bouillis (facultatif), toutes sortes de légumes cuits à l'eau salée (ou au bouillon) parfumée de thym et laurier, carottes, navets, céleri, fenouil, pommes de terre, etc. Viande, poisson, légumes seront servis tièdes et la mayonnaise sera présentée à part dans un grand bol ou une saucière.

SUZANNE ET HENRIETTE.

(Dambier.)

PHOQUE ET PASSEMENTERIE.
Très proche des hommes du XVI^e siècle.

— Dans l'après-midi, tout achat effectué entre 10 h. et 16 heures.

— Le lendemain matin, tout achat effectué après 16 heures.

Pour la livraison, une « participation » de 2 NF est perçue à la caisse au moment du règlement : il n'y a donc pas à donner de pourboire au livreur.

● POSSIBILITÉS D'ACHATS GROUPÉS : toujours à cause du service de livraison, on peut commander en même temps les conserves, les boissons, la grosse épicerie pour le mois ou le rôti à cuire le soir même. Bien que Bardou ait aussi une clientèle de quartier qui fait là son ravitaillement, on note une prédominance des « achats groupés ». Ceux-ci se faisant dans la plupart des cas le samedi ou le dimanche matin.

En fait, on trouve tout ce qui peut servir dans un ménage sur les 700 m2 du supermarché, de la lame de rasoir aux fraises congelées, en passant par la viande, la triperie, la crémerie, la charcuterie et les fruits et légumes. Deux fois par semaine, le jeudi et le vendredi, le poisson arrive « prêt à cuire », entier ou en filet, emballé en sachets de plastique et immédiatement placé en comptoir réfrigéré. On peut même trouver à côté (en sachets aussi) les sarments de fenouil pour parfumer la daurade.

● ET... DÉPANNAGE : prochainement, huit distributeurs automatiques fonctionneront nuit et jour. On y trouvera des œufs, du fromage ou de la salade. Actuellement, deux de ces appareils sont déjà en service. On y trouve surtout des gâteaux secs et des conserves, mais aussi du saucisson et du fromage genre crème de gruyère.

Une seule addition

Le système employé est évidemment celui du libre-service, que tout le monde connaît. Né aux U.S.A., vers 1915, il ne commence à se divulguer que vers 1930. Aujourd'hui, 95 % du chiffre d'affaires total de l'alimentation aux U.S.A. est réalisé par le libre-service. En Europe, les pays les mieux équipés sont la Suède (79,5 % de libres-services), la Norvège, la Suisse, l'Angleterre, l'Allemagne occidentale, et assez loin derrière, la France (8,5 %). Bardou n'est donc pas le seul libre-service de France. Et si ses prix nous ont paru « tirés », ils ne le sont pas plus que ceux de certains magasins à succursales multiples et moins que ceux des magasins Leclerc. Mais :

— Bardou est un des rares dépositaires parisiens de la viande de bœuf circuit court (S.O.G.A.F.), et là, la différence de prix est sensible.

— Il dispose de chariots à roulettes ; on ne porte donc effectivement rien jusqu'aux caisses.

— L'addition est faite à une allure record, par des caissières formées spécialement par les « anciennes » de la maison. Devant ces huit caisses, défilent jusqu'à 5.000 clients, certains samedis. Chaque année, le chiffre d'affaires s'élève à 7.000.000 de NF environ (la direction espère que ce chiffre sera encore dépassé cette année).

Voici quelques prix, relevés mardi par Mme Express :

Sucre en morceaux, le kg : 1,18 NF.

Spaghetti Lustucru, le paquet : 0,80 NF.

Huile Huilor, le litre : 2,75 NF.

Crabe Chatka, la boîte : 5,80 NF.

Scarole, la pièce : 1,20 NF.

Oranges Navel, les 2 kilos : 2,40 NF.

Filet de bœuf (circuit court) le kilo: 15 NF.

Plat de côte, le kilo : 4,60 NF.

Conclusion : dans un foyer où se trouvent un minimum de quatre personnes à chaque repas, le supermarché avec livraison transforme la corvée de marché bihebdomadaire en simple formalité.

SANTÉ

Le malmenage scolaire

● ***Réunis à l'UNESCO, professeurs et médecins constatent : « 60 % des écoliers sont malheureux ».***

« *JE me lève tous les matins à 7 h. 15. Je rentre à la maison à 19 h. 30. Je dîne. J'ai toujours au moins une heure de travail après le dîner. Je suis rarement couché avant dix heures.* »

C'est un enfant de douze ans et demi, élève de 4^e classique, qui parle ainsi, sur l'estrade d'une des salles de conférences de la maison de l'U.N.E.S.C.O. à Paris, dans le cadre d'un colloque organisé le 13 janvier par la Mutuelle des Etudiants de France, sous la présidence du professeur Robert Debré, autour du thème suivant : *L'enseignement tient-il compte de la santé des scolaires et des étudiants ?*

Après lui, un élève de mathématiques élémentaires explique son emploi du temps : il se couche tous les soirs à minuit. Il n'a le temps de faire aucun sport. Des instituteurs, des professeurs du secondaire, des professeurs de faculté viendront ensuite dire leurs points de vue, et tenter de dégager ce qui ne va pas dans l'enseignement actuel. Leurs exposés sont terrifiants. Ils justifient, et au-delà, les

→

(Dambier.)

BOX ET AGNEAU NOIR.
Une façon de se donner bonne conscience.

(Dambier.)

PHOQUE ET PASSEMENTERIE.
Très proche des hommes du XVIe siècle.

— Dans l'après-midi, tout achat effectué entre 10 h. et 16 heures.

— Le lendemain matin, tout achat effectué après 16 heures.

Pour la livraison, une « participation » de 2 NF est perçue à la caisse au moment du règlement : il n'y a donc pas à donner de pourboire au livreur.

● POSSIBILITÉS D'ACHATS GROUPÉS : toujours à cause du service de livraison, on peut commander en même temps les conserves, les boissons, la grosse épicerie pour le mois ou le rôti à cuire le soir même. Bien que Bardou ait aussi une clientèle de quartier qui fait là son ravitaillement, on note une prédominance des « achats groupés ». Ceux-ci se faisant dans la plupart des cas le samedi ou le dimanche matin.

En fait, on trouve tout ce qui peut servir dans un ménage sur les 700 m2 du supermarché, de la lame de rasoir aux fraises congelées, en passant par la viande, la triperie, la crémerie, la charcuterie et les fruits et légumes. Deux fois par semaine, le jeudi et le vendredi, le poisson arrive « prêt à cuire », entier ou en filet, emballé en sachets de plastique et immédiatement placé en comptoir réfrigéré. On peut même trouver à côté (en sachets aussi) les sarments de fenouil pour parfumer la daurade.

● ET... DÉPANNAGE : prochainement, huit distributeurs automatiques fonctionneront nuit et jour. On y trouvera des œufs, du fromage ou de la salade. Actuellement, deux de ces appareils sont déjà en service. On y trouve surtout des gâteaux secs et des conserves, mais aussi du saucisson et du fromage genre crème de gruyère.

Une seule addition

Le système employé est évidemment celui du libre-service, que tout le monde connaît. Né aux U.S.A., vers 1915, il ne commence à se divulguer que vers 1930. Aujourd'hui, 95 % du chiffre d'affaires total de l'alimentation aux U.S.A. est réalisé par le libre-service. En Europe, les pays les mieux équipés sont la Suède (79,5 % de libres-services), la Norvège, la Suisse, l'Angleterre, l'Allemagne occidentale, et assez loin derrière, la France (8,5 %). Bardou n'est donc pas le seul libre-service de France. Et si ses prix nous ont paru « tirés », ils ne le sont pas plus que ceux de certains magasins à succursales multiples et moins que ceux des magasins Leclerc. Mais :

— Bardou est un des rares dépositaires parisiens de la viande de bœuf circuit court (S.O.G.A.F.), et là, la différence de prix est sensible.

— Il dispose de chariots à roulettes ; on ne porte donc effectivement rien jusqu'aux caisses.

— L'addition est faite à une allure record, par des caissières formées spécialement par les « anciennes » de la maison. Devant ces huit caisses, défilent jusqu'à 5.000 clients, certains samedis. Chaque année, le chiffre d'affaires s'élève à 7.000.000 de NF environ (la direction espère que ce chiffre sera encore dépassé cette année).

Voici quelques prix, relevés mardi par Mme Express :

Sucre en morceaux, le kg : 1,18 NF.

Spaghetti Lustucru, le paquet : 0,80 NF.

Huile Huilor, le litre : 2,75 NF.

Crabe Chatka, la boîte : 5,80 NF.

Scarole, la pièce : 1,20 NF.

Oranges Navel, les 2 kilos : 2,40 NF.

Filet de bœuf (circuit court) le kilo: 15 NF.

Plat de côte, le kilo : 4,60 NF.

Conclusion : dans un foyer où se trouvent un minimum de quatre personnes à chaque repas, le supermarché avec livraison transforme la corvée de marché bihebdomadaire en simple formalité.

SANTÉ

Le malmenage scolaire

● *Réunis à l'UNESCO, professeurs et médecins constatent : « 60 % des écoliers sont malheureux ».*

« *JE me lève tous les matins à 7 h. 15. Je rentre à la maison à 19 h. 30. Je dîne. J'ai toujours au moins une heure de travail après le dîner. Je suis rarement couché avant dix heures.* »

C'est un enfant de douze ans et demi, élève de 4e classique, qui parle ainsi, sur l'estrade d'une des salles de conférences de la maison de l'U.N.E.S.C.O. à Paris, dans le cadre d'un colloque organisé le 13 janvier par la Mutuelle des Etudiants de France, sous la présidence du professeur Robert Debré, autour du thème suivant : *L'enseignement tient-il compte de la santé des scolaires et des étudiants ?*

Après lui, un élève de mathématiques élémentaires explique son emploi du temps : il se couche tous les soirs à minuit. Il n'a le temps de faire aucun sport. Des instituteurs, des professeurs du secondaire, des professeurs de faculté viendront ensuite dire leurs points de vue, et tenter de dégager ce qui ne va pas dans l'enseignement actuel. Leurs exposés sont terrifiants. Ils justifient, et au-delà, les

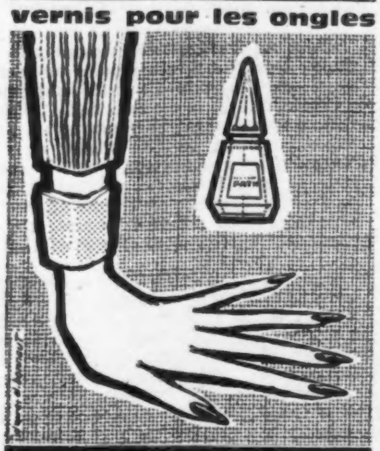
→

(Dambier.)

BOX ET AGNEAU NOIR.
Une façon de se donner bonne conscience.

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
vous propose pour le mois de Blanc
DES DRAPS ECOSSAIS
DE BELLES SERVIETTES-EPONGE
DES TORCHONS FANTAISIE
Ouvert sans interruption tous les jours de 10 h. à 19 h. 30 sauf lundi

DISCRÉTION ASSURÉE !
L'odeur de votre transpiration est incommodante pour votre entourage. Supprimez-la, sans stopper la transpiration nécessaire à votre santé, en utilisant le stick désodorisant AÏDA. AÏDA vous assure cette discrétion chaque jour, toute l'année, et vous met à l'abri de tout complexe. AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

vernis pour les ongles

JACQUES FATH

Merisier de France
PENDANT LES TRAVAUX D'AGRANDISSEMENT APRÈS INVENTAIRE
SOLDES
PRIX DÉMARQUÉS DE 30 A 50 %
DE LEUR VALEUR RÉELLE SUR :
Meubles de Style Régence, Directoire et Rustique en Merisier
Lits, fauteuils, chaises
Tissus anglais et divers
LA VENTE COMMENCERA
LE VENDREDI 22 JANVIER à 9 H 30
104 et 89 Rue de Maubeuge - Paris
(à 20 M. de la Gare du Nord (côté Lariboisière)

Mesdames, Messieurs...
Achetez des vêtements en
SOLDE
Peu importe la taille...
SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, r. de la Victoire - TRI. 14-82
est là pour les rajuster les transformer

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

inquiétudes des parents, qui trouvent dans l'immense majorité que leurs enfants travaillent trop et dans de mauvaises conditions.

L'hygiène scolaire et universitaire a fait un magnifique travail, souligne le professeur Debré dans son discours d'ouverture, mais elle s'occupait, jusqu'ici, uniquement de la santé du corps et notamment de la lutte contre les maladies infectieuses. Il faut, maintenant, se tourner vers un autre problème : celui des troubles nerveux et mentaux qui menacent gravement l'équilibre psychologique de nos enfants et risquent de peser lourdement ensuite sur leur existence d'adulte. On a parlé de *surmenage scolaire*. Il y a plus : nous nous trouvons en face d'un véritable « *malmenage scolaire* », né de plusieurs facteurs nocifs : travail trop lourd, certes, mais aussi mauvaise organisation de ce travail et des loisirs, transports lointains et fatigants, insuffisances alimentaires, repos mal organisé, parfois inexistant. Le problème est grave. Il faut être reconnaissant aux étudiants de l'avoir posé eux-mêmes au gouvernement et à leurs maîtres.

L'angoisse au carré

Oui, le problème est grave. On est effaré de l'entendre exposer. On sait qu'on manque d'enseignants et de locaux, que les programmes sont lourds, les classes surchargées d'élèves, les professeurs épuisés et dépassés; pourtant, certains des points présentés à ce colloque dépassent encore nos craintes.

Selon les chiffres présentés par l'Institut de Démographie, à 7 ans, le nombre des *déficients mentaux* est de *2 à 3 % parmi la population scolaire. A 11 ans, il atteint* 15 %.

Le déficit mental va donc s'accentuant avec l'âge. L'école, au lieu de redresser l'enfant, le déséquilibre davantage. Au lieu de créer des hommes, elle multiplie les attardés.

Nous avons trop peu de place, ici, pour analyser les causes de cette effrayante marche à rebours. Une excellente étude sur « l'inadaptation de l'école au monde contemporain et ses répercussions sur la santé morale de l'enfant » nous permet d'en entrevoir quelques-unes.

Avant même qu'il entre à l'école, l'enfant est affaibli dans ses « potentialités psychologiques » par l'influence du milieu familial. Exception faite pour les petits campagnards (les problèmes pour eux sont tout autres), il est le fils de parents engagés dans un monde impitoyable où l'angoisse est souveraine. Avec l'automation, la guerre, le manque de travail, la destruction de la cellule familiale, la carence d'autorités réelles, le monde actuel est marqué par l'insécurité. L'enfant, très réceptif, ressent si vivement cette insécurité qu'on a pu parler, pour lui, « d'angoisse au carré ».

Que va apporter l'école à de tels enfants ? Un enseignement immuable depuis cent ans qui, à de rares exceptions près (écoles Freinet, et quelques cas isolés d'écoles de campagne où un instituteur dynamique et intelligent vit très près de ses élèves) ne correspond plus aux nécessités de l'époque actuelle. L'enfant ne peut pas s'intéresser à un enseignement morne, fait de matières mortes, entièrement coupé du monde vivant que lui révèlent d'autre part les journaux, la télévision, le cinéma, les conversations d'adultes ou simplement les avions à réaction qui sillonnent le ciel. Pour la majorité des enfants, l'enseignement scolaire, qui devrait les préparer à la vie, est une ennuyeuse corvée, qu'ils accomplissent par obligation, dans un désintérêt total.

L'école-caserne

Le maître est-il responsable ?

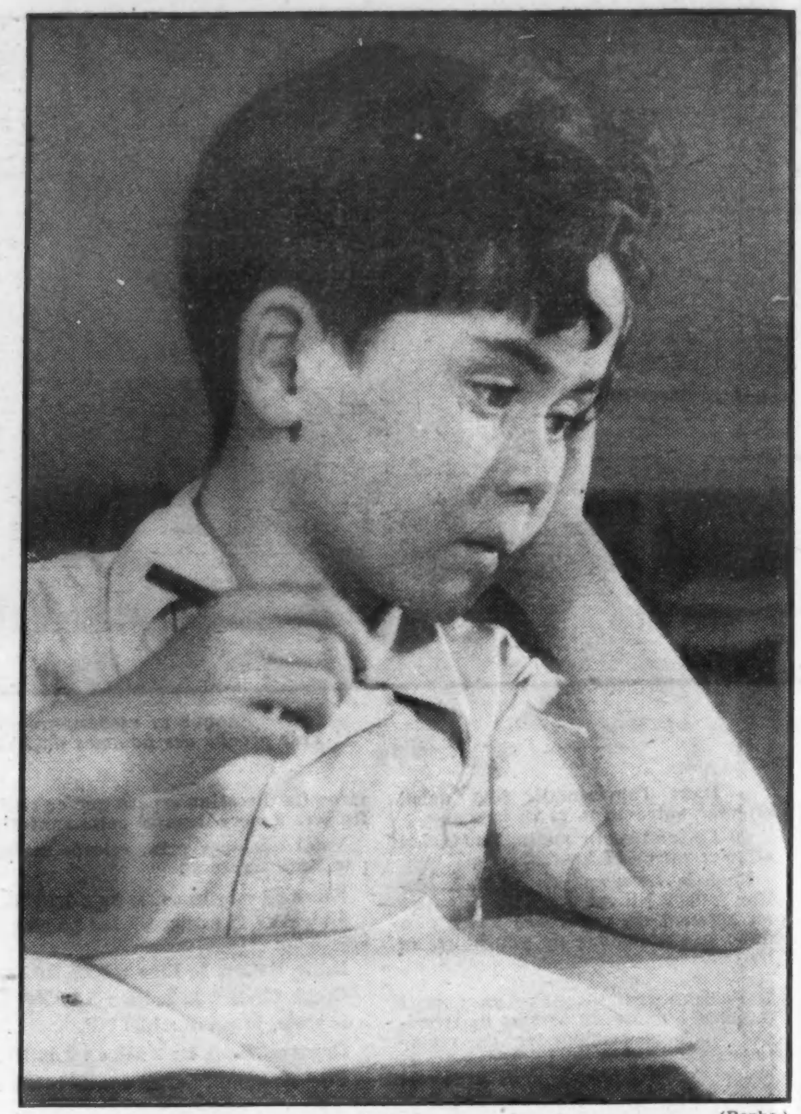
« *Si tant d'instituteurs,* dit la brochure présentée au congrès d'hygiène scolaire, *deviennent des « gardiens » indifférents, voire féroces, ou de pâles répétiteurs, il faut incriminer autant les conditions matérielles de leur travail que la perception plus ou moins consciente d'une inadaptation totale de leur enseignement, donc de leur inutilité.* »

Un instituteur est venu nous décrire « l'école-caserne », école-type, hélas ! des grandes villes. Cinq cents enfants s'entassent dans une cour tapissée de béton qu'on n'ose appeler cour de récréation. A la cantine, les gosses pénètrent mains derrière le dos, par groupes de quinze comptés un à un au passage. Ils mangent en silence et au commandement.

La solution ? Ramener l'école à des dimensions humaines pour que les relations redeviennent aussi humaines, dit cet instituteur, M. F. Oury. C'est-à-dire vingt-cinq enfants au maximum par classe, six classes au maximum par groupe, une législation faisant de chaque maître un homme responsable, un pédagogue tenant compte des découvertes pédagogiques du XXe siècle.

Les succès obtenus par les écoles du type Freinet, les classes à mi-temps de Vanves (réalisées par le docteur Forestier, créateur des classes de neige), les restaurants d'enfants de Montgeron, prouvent qu'il y a des solutions au problème et qu'elles sont rapidement rentables aussi bien sur le plan de la santé physique que sur le plan de l'équilibre mental des enfants. Mais il y a encore tant de chemin à faire pour généraliser de telles créations qu'on ne peut envisager de façon optimiste l'évolution de l'école primaire, dans un avenir immédiat.

En ce qui concerne le secondaire, les pronostics ne sont guère plus favorables. Les adultes travaillant 40 heures par semaine, le lycéen souvent plus de soixante.



(Rapho.)

63 % DES ÉLÈVES TRAVAILLENT APRÈS LE DINER.
Au lieu de créer des hommes, l'école multiplie les attardés.

En période de compositions, le temps de travail atteint 70, 75 heures par semaine. Nous parlons de bons élèves. Mais si on veut être bon élève, étant donné les programmes, il faut en passer par là. Comment n'y a-t-il pas encore davantage de cas d'épuisement scolaire, de fatigue nerveuse, de « lâchages » parmi les écoliers ? On se le demande.

Des horaires effrayants

Deux choses essentielles à l'équilibre d'un jeune organisme sont sacrifiées dans ces horaires effrayants : le sport, que les gosses des grandes villes n'ont pas le temps de pratiquer, et le sommeil. Revenons aux chiffres :

15 % des élèves d'écoles primaires se couchent après 21 h. 30.

45 % de ceux du secondaire se couchent après 22 heures.

63 % des élèves travaillent après le repas du soir.

79 % dans le secondaire privé.

73 % dans le technique.

27 % dans le primaire.

Comment ces enfants surmenés, privés d'exercice physique et de grand air, de sommeil, de détente, et vivant de plus dans le climat d'insécurité et de nervosisme qui est, hélas ! celui de l'époque, pourront-ils devenir des adultes équilibrés ? Quels cadres préparons-nous à la France de demain, avec ces enfants dont, selon le docteur Forestier, 60 % sont malheureux et apprennent obligatoirement, dans l'ennui, sans joie, comme soumis à une fatalité sociale. Nous posons la question. Le professeur Debré a dit : « *Elle est grave* ».

Il ferait bien d'en parler à son fils...

NOUVEAU
Marcel Franck
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

● théâtre

L'Heureux Stratagème, de Marivaux : un chef-d'œuvre de grâce, de gaîté, de jeunesse. Une merveilleuse comédienne : Geneviève Page. (*T.N.P.*) (Voir critique page 35.)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

Bon week-end, monsieur Bennet : un peu d'arsenic, beaucoup d'humour: un beau dimanche anglais. (*Gaîté-Montparnasse*).

● télévision

Jeudi 21 janvier, a 22 h. 5 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais. Réalisation Jean-Paul Sassy.

Vendredi 22 janvier, a 20 h. 35 : « Un soir de réveillon », opérette de Paul Armont et Marcel Gerbidon. Musique de Moretti. Couplets de Jean Boyer. Mise en scène d'Henri Spade, avec Roméo Carlès, Christian Borel, Mathé Altéry et Lysiane Rey.

Samedi 23 janvier, a 20 h. 45 : « Elena », pièce inédite d'Albert Husson. Cette variation sur le thème de la guerre de Troie (une guerre de Troie moderne) sera interprétée par Julien Bertheau, Michel Galabru, Jacques Riberolles, Evelyne Eyfel, etc. Réalisation Philippe Ducrest.

Dimanche 24 janvier, a 20 h. 40 : « La Vie des animaux », de Frédéric Rossif, commentée par Claude Darget.

Lundi 25 janvier, a 22 h. 5 : « Musique pour vous », émission de Lucienne Bernadac. Les chœurs de l'église Saint-Eustache dirigés par le R.P. Martin et accompagnés par l'Orchestre des Concerts Lamoureux donnent en studio deux fragments des « Saisons » de Joseph Haydn. Réalisation Marcel Bluwal.

Mardi 26 janvier, a 22 h. 5 : « Crossfire », le film de Dmytryk, primé au Festival de Cannes 1947, a pour sujet l'antisémitisme... Il est interprété par Robert Young, Robert Mitchum, etc.

● cinéma

Come back, Africa : nous, les Noirs d'Afrique du Sud. (*Pagode*, INV. 12-15.) (Voir critique page 37.)

L'eau a la bouche : trois couples et une nuit d'été, le premier film d'un critique, J. Doniol-Valcroze, devenu metteur en scène. (*Madeleine*, OPE. 56-03, et *Mercury*, BAL. 75-90.)

Le dernier rivage : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Biarritz*, ELY. 42-33.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Colisée*, ELY. 29-16.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock (*Avenue*, ELY. 49-34.)

Ivan le Terrible : le grandiose testament d'Eisenstein. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Une leçon d'amour : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50), et trois autres Bergman: **Sourires d'une nuit d'été** : le film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois. (*Studio* 28, MON. 36-07) ; **Le Visage** : la magie contre la raison dans la Suède du XIX[e] siècle (*Bonaparte*, DAN. 12-12) et **Sommarlek** : un bonheur d'été mort à l'automne (*Floride*, PRO. 63-40).

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Les Reflets*, GAL. 99-91.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du rififi chez les hommes ». (*Studio République*, OBE. 58-08; *Studio Raspail*, DAN. 38-98.)

Le général Della Rovere : Grand Prix du Festival de Venise, dernier film de Rossellini. La situation fait le héros. (*Ciné-Panthéon*, ODE. 15-04.)

Hiroshima, mon amour : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Cluny Palace*, ODE. 07-76 ; *Danton*, DAN. 08-11 ; *Régina - Gaumont*, LIT. 26-36.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

Les quatre cents coups : l'histoire de François Truffaut. Un film qui vient du cœur. (*Denfert*, OPE. 00-11.)

Les hommes préfèrent les blondes : Marilyn Monroe et Jane Russell dans une comédie burlesque de Howard Hawks. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Mort d'un commis-voyageur : la pièce d'Arthur Miller portée à l'écran par Laslo Benedek. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Cette sacrée vérité : Cary Grant dans un classique de la comédie américaine (1933). (*Actua-Champo*, ODE. 51-60.)

Le Million : autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19.)

Les anges du Péché : sur un dialogue de Giraudoux, la première grande mise en scène de Bresson. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Le journal d'un curé de campagne : Bernanos filmé par Bresson. (*Windsor*, WAG. 86-71.)

Viva Villa : ce bon vieux Wallace Beery à la tête des révolutionnaires mexicains (1933). (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

Le Voleur de Bicyclette : Vittorio de Sica metteur en scène à la grande époque du néo-réalisme. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

● concerts

Jeudi 21 janvier, a 21 h. : Daniel Chabrun dirige un programme de musique contemporaine particulièrement attachant avec des pages de Stravinsky, Maurice Ohana et Serge Nigg. (*Ecole Normale de Musique.*)

Dimanche 24 janvier, a 17 h. 45 : Programme classique (Beethoven, Dvorak, Moussorgsky), mais dirigé par un des meilleurs chefs de la jeune génération, Lorin Maazel. (*Salle Pleyel.*)

Lundi 25 janvier, a 20 h. 15 : Dans la série des concerts du T.N.P., six œuvres de jeunes compositeurs dont deux réalisations de musique concrète. Présentation de Claude Rostand. (*Palais de Chaillot.*)

Mardi 26 janvier, a 21 h. : Le Domaine musical présente trois premières auditions dont *Zyklus*, pour percussion solo, de Stockhausen. Direction Pierre Boulez, avec la participation du Jazz Group de Paris. (*Théâtre de France.*)

● occasions

Je propose

- **Piano Blondel**, droit, excellent état, cordes croisées, cadre métallique, prix à débattre. TRE. 24.19 le matin.
- **Isetta** très bon état, moteur neuf, 1.000 NF. Tél.: FON 24.07, le matin.
- **Gabardine anglaise**, tweed gris réversible, 60 NF. ; blouson suédine marron doublé écossais, 50 NF. Jamais portés. Taille 42. Mme Faget, 50, rue de Longchamp, à Neuilly-s.-Seine (r.-de-c. à gauche).

J'échange

- **Manteau satin** coton bleu royal, gants et pochette, escarpins assortis (grande taille), contre manteau et mêmes accessoires de satin rouge. Mme Hilbon, 40, bd des Invalides, Paris (7[e]).

● expositions

Gauguin : cent chefs-d'œuvre venus des quatre coins du monde. (*Charpentier, 76, fg Saint-Honoré.*)

Art Moderne Suisse : un pays d'une étonnante vitalité picturale. (*Musée d'Art Moderne*, 11, *avenue du Président-Wilson.*)

Ambrogiani : truculence exceptionnelle dans le maniement de la pâte et de la vision du réel. (*Amboise, 6, rue Royale,* exposition prolongée jusqu'à fin janvier.)

Liegme : expression passionnée du meilleur style « abstrait chaud ». (*Colette Allendy, 67, rue de l'Assomption.*)

Wanda Maya : des dessins dont la pureté tragique s'inscrit dans une heureuse tradition décorative. (*Galerie Raspail, 205, boulevard Raspail.*)

Henri Nouveau : juste hommage rendu à la mémoire d'un des très rares compositeurs qui furent également peintres. (*Galerie de France, 3, fg Saint-Honoré.*)

Ray.B : paysages d'hiver vus d'un œil anachronique, ce qui n'ôte rien — bien au contraire — à leur charme. (*Doria, 1, place Alphonse-Deville.*)

Villon : d'admirables gravures pour de beaux poèmes de Pichette. (*La Hune, 170, bd Saint-Germain.*)

Mark Tobey : à l'origine et à la pointe de la peinture la plus moderne. (*Jeanne Bucher*, 9 ter, *boulevard du Montparnasse.*)

Wols : une œuvre au moins aussi importante, de nos jours, que celle de Paul Klee il y a quarante ans. (*Europe, 22, rue de Seine.*)

Salon de la Jeune Peinture : contre-offensive du réalisme. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Surréalisme : une exposition internationale qui remet l'érotisme cérébral et 1925 au goût du jour. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

JACQUES VILLON
GRAVURES POUR DES POEMES DE
PICHETTE
LA HUNE, 170, boulevard Saint-Germain
Janvier 1960

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION
Cent œuvres de GAUGUIN

Galerie J.-C. DE CHAUDUN
36, rue Mazarine - PARIS (6[e])
OLIVE TAMARI
Du 20 janvier au 7 février 1960

Galerie Marcel BERNHEIM
35, rue La Boétie - PARIS (VIII[e])
NANO
PEINTURES
Vernissage le 22 janvier de 16 à 19 heures
Du 22 janvier au 4 février 1960

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6[e]) - ODE. 66-75
WOLS
PEINTURES ET GOUACHES
Jusqu'au 6 février

GALERIE LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
TERESA
MELLEROWICZ
Jusqu'au 4 février

BERRI LARDY et Cie
4, rue des Beaux-Arts (6[e])
DORCELY
Jusqu'au 9 février

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8[e])
HENRI NOUVEAU

Exposition Internationale du
SURRÉALISME
Décembre 1959 - Mars 1960
Ouvert semaine et dimanche
Galerie Daniel CORDIER, 8, rue de Miromesnil

CINÉMA OU BEEFSTEACK ?

Quand la presse se fait l'écho d'une angoisse...

« Comment font-ils ? s'inquiétait pour la première fois en janvier dernier Madame Express.

« Ils », c'est-à-dire ceux qui, gagnant moins que nous, semblent vivre aussi bien, ou ceux qui gagnant autant semblent vivre beaucoup mieux.

« L'Express » a fait école ! Tout au long de l'année, les journaux féminins (« Confidence », « Elle », « L'Echo de la Mode »...) ont soit ouvert leurs colonnes à leurs lectrices, soit divulgué des conseils et des recettes, pour les aider à équilibrer leur budget.

Ce sont les statistiques qui ont alarmé l'opinion publique. L'image sans fantaisie qu'elle renvoie de M. Dupont, Français moyen, le représente orné d'une bouche démesurée et d'un tout petit front.

Certes, les joies de la table comptent parmi celles qui sont les plus chères aux Français, cependant il est tout de même regrettable que la part trop élevée du budget familial consacrée à la nourriture diminue sensiblement celle qui pourrait être employée de manière moins immédiate pour améliorer le niveau de vie.

Des études comparatives ont prouvé que les Français consacrent proportionnellement une part plus importante à la nourriture que dans d'autres pays à niveau de vie identique.

A chacun son idéal. Le nôtre se place, statistiquement, au niveau de notre estomac.

Or, il n'est jamais trop tard pour « renverser la vapeur », mais il faut repousser la routine et se décider à augmenter son standing en admettant que 42 % en moyenne des revenus dépensés pour la seule alimentation, c'est trop.

En vérité, il faut très peu de choses pour améliorer cette situation et permettre que, sans se priver, une certaine partie des ressources consacrées à la nourriture passe sur d'autres chapitres du budget pour se transformer en « des biens durables ».

Une maîtresse de maison peut, pour sa part, révolutionner des principes bien établis, en devenant, chez elle, grâce à son ingéniosité, « celle qui gagne » au lieu d'être toujours « celle qui dépense ».

Il faut éviter que, par une malencontreuse association d'idées, on assimile les économies alimentaires à l'image de la jeune femme qui se nourrit de sandwiches et de cafés-crème pour s'offrir les romans-photo ou le petit pull-over dont elle rêve...

Faire des économies sur cette part du budget suppose la connaissance des règles fondamentales de diététique. Ie ne faut jamais oublier, dans la composition des menus quotidiens, les besoins particuliers de chacun des membres de la famille, ni l'équilibre nécessaire qui doit exister entre les différents aliments.

Pour gagner il faut apprendre les règles du jeu et les appliquer.

Voici les « trois règles d'or » que les experts et les diététiciens ont mises au point pour permettre, sans danger pour notre organisme — au contraire — de réaliser de substantielles économies.

Condition principale : il faut les appliquer ensemble.

1° Mieux composer vos repas ;
2° Mieux répartir ces repas ;
3° Savoir déterminer exactement « ce qui est cher ».

— La première règle consiste à choisir dans chaque groupe d'aliments (protides, lipides et glucides), ceux qui, à pouvoirs nutritifs égaux, ont un prix de revient plus intéressant.

Par exemple : préférer à la viande le poisson ou des aliments contenant du lait et des œufs, comme les entremets.

— La seconde règle pourrait se résumer en ces quelques mots : « Mangez mieux, mangez moins, mangez plus souvent ».

D'une façon générale, les Français ont coutume de manger trop à la fois et surtout de mal répartir, au cours de la journée, les moments alimentaires : petit déjeuner trop léger, déjeuner trop copieux, dîner trop lourd.

Ceci est mauvais, non seulement pour la santé, mais aussi pour le bon équilibre budgétaire.

Un meilleur étalement alimentaire permet de substituer plus facilement certains aliments à d'autres plus coûteux et plus cuisinés.

— La troisième et dernière règle : tenir une vraie comptabilité ménagère, apprendre à analyser les dépenses alimentaires pour arriver à se rendre compte de ce qui est cher et en faire son profit.

Si ces méthodes nouvelles qui vous permettent de concilier diététique et gain d'argent, vous intéressent, nous vous conseillons de demander (en se référant de « L'Express ») le « Guide de Madame A-la-Page » au C.E.D.U.S. 30, rue de Lubeck, à Paris (16[e]), qui vous adressera contre 0,50 NF en timbres pour frais d'envoi, une brochure détaillée de conseils utiles et précieux.

(*Communiqué.*)

GUERRE

La nouvelle arme

Une petite phrase du dernier discours de M. Krouchtchev a plongé les savants et les militaires occidentaux dans une grande perplexité. Que peut être cette arme « terrifiante et incroyable » que l'U.R.S.S. posséderait ? Après en avoir discuté avec les meilleurs spécialistes français des problèmes d'armement, Serge Lafaurie donne sa réponse :

APRES le discours de M. Krouchtchev devant le Soviet Suprême annonçant une réduction des effectifs soviétiques, l'abandon de certains types d'armes (bombardiers, navires de surface) et la mise au point prochaine d'une arme « terrifiante et incroyable », les experts occidentaux se sont posé deux questions : 1) Les réductions annoncées seront-elles réellement effectuées ? 2) Que peut être « l'arme incroyable » ?

La réponse à la première ne fait aucun doute. Non seulement l'U.R.S.S. peut démobiliser 1.200.000 hommes sans compromettre sa sécurité, mais elle a besoin de le faire pour assurer son développement économique. (La courbe démographique soviétique approche actuellement des « classes creuses » et le problème de la main-d'œuvre commence à devenir préoccupant.) Ainsi réduite, l'Armée rouge comptera encore 2.400.000 hommes, ce qui suffit largement pour toutes les tâches qu'elle peut être appelée à remplir.

Les bombardiers ? Même sans attendre « l'arme incroyable », les Russes peuvent désormais s'en passer. Les fusées sont prêtes pour prendre la relève. « *Je ne vois aucun inconvénient,* déclarait déjà M. Krouchtchev il y a plus d'un an, *à ce que les Occidentaux aient autant de bombardiers qu'ils le désirent. Nous ne sommes pas intéressés à la limitation ou au contrôle des armes désuètes.* » Actuellement, les bombardiers sont interceptables à 95 % et le seront sans doute bientôt à près de 100 %.

Les navires de surface ? Ils sont maintenant une proie facile pour les bombardiers tactiques porteurs de « petites » bombes atomiques. Les porte-avions, en particulier, « seigneurs des mers » il y a dix ans, ne survivraient que quelques heures au déclenchement d'une guerre nucléaire. Dès 1956, pendant sa visite en Angleterre, M. Krouchtchev déclarait à propos du croiseur ultra-moderne « Ordjonikidzé » sur lequel il était arrivé : « *Vous savez, ce genre de navire n'est plus bon qu'à transporter des personnalités officielles.* » Le seul navire relativement invulnérable reste le sous-marin, qui peut devenir une base mobile de fusées utilisables contre des objectifs continentaux.

Pas de « bonds »

Le gouvernement soviétique — qui n'a pas à résister, comme son rival américain, à la pression des « lobbies » de l'aviation et de la marine — peut donc envoyer progressivement ses croiseurs et ses bombardiers à la ferraille. Il ne fait qu'opérer avant les Occidentaux — parce qu'il en a les moyens avant eux — une reconversion que tous les experts tiennent depuis longtemps pour inévitable.

La seconde question — que peut être cette arme « terrifiante et incroyable » ? — est plus complexe. Il est très probable, pourtant, que cette arme ne sera pas réellement « incroyable ». La science militaire ne fait pas de « bonds » — du moins pour les experts — et ne trouve que ce qu'elle cherche. Ni la bombe A de 1945 — dont le principe avait été exposé en 1939 par plusieurs physiciens, dont Frédéric Joliot-Curie — ni la bombe H de 1954 — étudiée par les Américains dès 1946 — n'ont été des réalisations « inattendues » pour les spécialistes. C'est donc en examinant dans quelles directions — elles sont connues — se sont orientées les recherches militaires que l'on peut se faire une idée de ce que sera la super-arme russe.

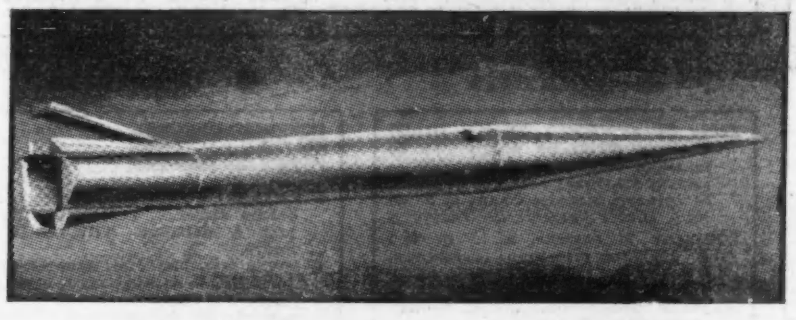
On peut tout d'abord envisager un nouveau progrès dans la puissance des explosifs. Au-delà des explosifs atomiques actuels, d'immenses possibilités théoriques sont ouvertes dans le domaine de la « dématérialisation » des substances. Dans la bombe à uranium, c'est 0,1 % de la masse explosive qui se transforme en énergie. Dans la bombe thermonucléaire, cette proportion reste encore inférieure à 1 %. Il n'est pas impensable — bien que les milieux scientifiques du monde entier soient extrêmement sceptiques sur ce point — qu'un procédé soit découvert permettant d'obtenir la conversion presque totale d'une masse donnée en énergie.

On peut aussi imaginer la mise au point d'une arme n'agissant plus par anéantissement universel, mais par destruction sélective, c'est-à-dire dont les effets ne s'exercent que sur une certaine catégorie de biens ou sur les habitants du pays à vaincre. La « guerre chimique » offre de telles possibilités.

La « bombe satellite »

De nouveaux gaz d'une efficacité terrifiante ont été mis au point. Certains produits à base d'éthers cyanophosphoriques peuvent empoisonner les cellules nerveuses à travers la peau, ce qui signifie qu'un scaphandre complet est nécessaire pour s'en protéger. D'autres gaz dérivés des « arsines », sans être mortels, peuvent paralyser toute une population, en provoquant soit des malaises accompagnés de vomissements, soit tout simplement le sommeil.

Il serait également possible de priver un territoire, voire un continent d'eau potable, en déversant des toxines dans son atmosphère. Les recherches effectuées au cours des dernières années avec des « indicateurs radioactifs » (notamment la mesure du taux de tritium) ont montré que l'eau ne séjourne en moyenne que trois semaines dans l'atmosphère avant de retomber en pluie. Des doses infimes de toxine botulinique — quelques dizaines de grammes — suffiraient à contaminer les fleuves d'une très vaste région.



(Archives.)

TROIS TYPES DE FUSÉES SEMI-BALISTIQUES.
Pour transporter une bombe H de 50 tonnes.

Il faut citer enfin l'arme, la plus barbare et la plus redoutable de toutes, dont on peut être sûr qu'elle a été étudiée et mise au point dans de nombreux laboratoires militaires : l'arme microbienne. Dans ce domaine, les possibilités sont illimitées : quelques décimètres cubes de « culture » suffiraient à tuer plus d'hommes que des milliers de bombes atomiques.

Il y a plus de chances, cependant, pour que « l'arme incroyable » soit un perfectionnement de la super-arme déjà existante: la bombe H transportée par fusée. Selon le physicien américain Ralph Lapp, il pourrait s'agir d'une « bombe satellite » largable à volonté. Cette hypothèse est peu vraisemblable pour deux raisons :

1) Le rendement en « charge utile » d'un tel engin serait très faible. La puissance d'une bombe H dépend essentiellement de la quantité d'hydrure de lithium qu'elle contient, c'est-à-dire de son poids. Or, une même fusée ne peut « satelliser » qu'une charge quatre ou cinq fois inférieure à celle qu'elle peut emporter directement aux distances intercontinentales de 8.000 à 10.000 km. La nécessité de loger dans le satellite porteur un appareillage complexe (rétro-fusées, instruments de contrôle et de guidage) et de protéger la bombe contre l'échauffement au moment de sa rentrée dans l'atmosphère diminuerait encore le poids disponible pour la charge explosive. Même avec les super-fusées qu'ils s'apprêtent à essayer dans le Pacifique — et qui pourraient satelliser une charge utile de 4 à 5 tonnes — les Russes ne pourraient placer sur une orbite qu'une bombe H de « moyenne » puissance. Des centaines de satellites seraient donc nécessaires pour anéantir un adversaire.

La vraie « arme incroyable »

2) La « rentrée » d'un satellite ne peut encore être calculée avec une grande précision. Les Américains — avec un appareillage rudimentaire, il est vrai — ont échoué dans toutes leurs tentatives pour récupérer leurs « Discoverers ». Les Russes vont sans doute s'attaquer à leur tour au problème de la récupération au cours de leurs prochains essais, mais il faut remarquer que le « terrain d'expérience » délimité dans le Pacifique est extrêmement étendu, ce qui laisse supposer qu'ils prévoient une marge d'erreur de l'ordre de 200 à 400 km. Une bombe « moyenne » retombant avec une telle imprécision ne serait pas une arme efficace.

Plus vraisemblablement, « l'arme incroyable » soviétique pourrait être une super-bombe H explosant à haute altitude et emportée par une fusée semi-balistique.

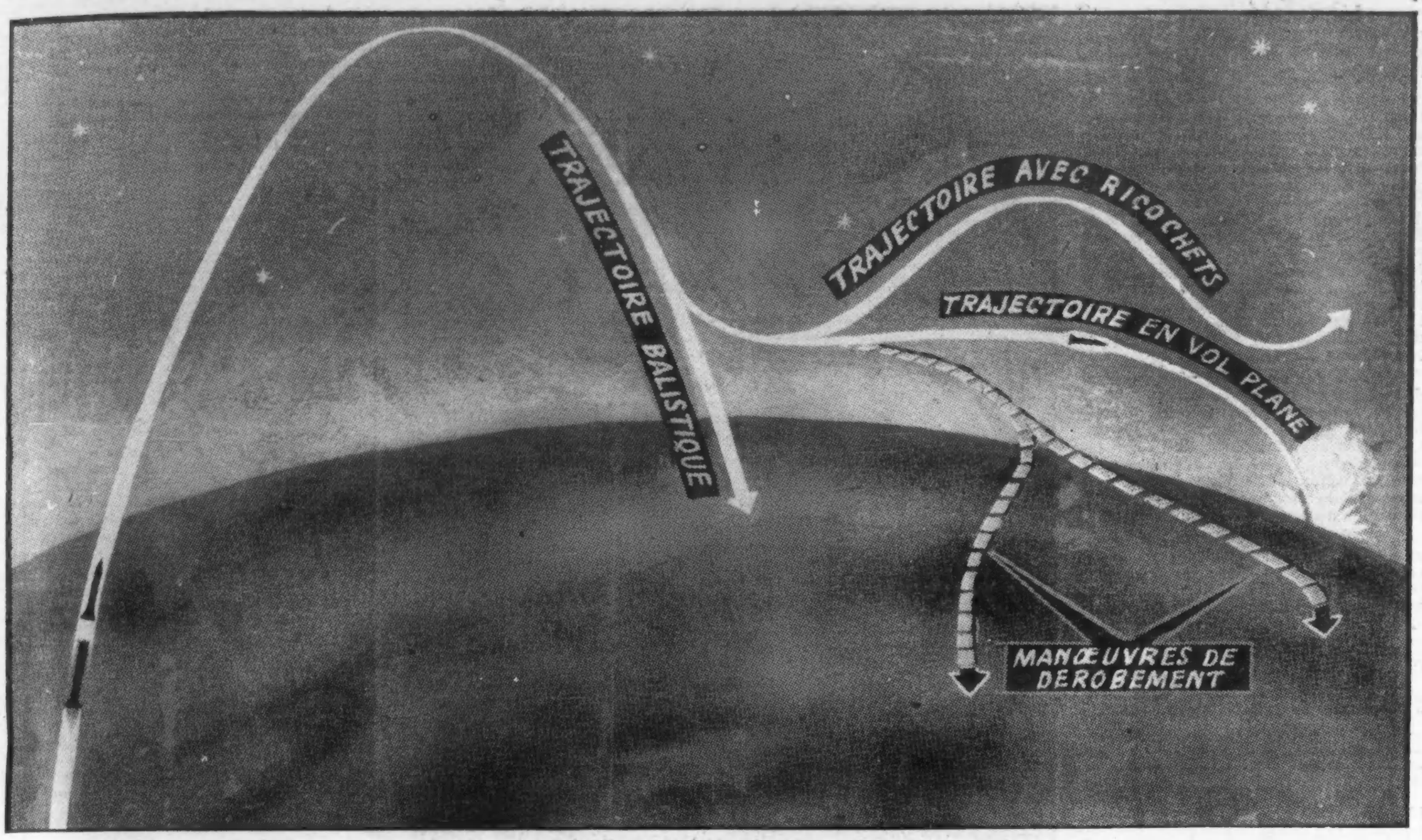
Expliquons-nous :

Les destructions causées par une explosion nucléaire sont dues au double effet du souffle et de la chaleur. A Hiroshima, avec une bombe de 20 kilotonnes, les dégâts « sévères » par effet de souffle (effondrement des immeubles) se sont étendus dans un rayon de 1,8 km et les dégâts « sévères » par effet thermique (incendies) dans un rayon de 3 km. Ces deux effets, cependant, n'augmentent pas de la même façon avec la puissance de la bombe.

L'effet de souffle varie proportionnellement à la racine cubique de la charge. Cela veut dire qu'avec une bombe de 20 mégatonnes (jamais essayée à ce jour), 1.000 fois plus puissante que celle d'Hiroshima, le rayon de destructions sévères sera dix fois supérieur seulement, soit de 18 km. L'extension de la destruction par souffle est donc soumise à une loi de rendement décroissant qui en limite beaucoup la portée.

Les effets thermiques, comme tout effet lumineux, décroissent en raison inverse du carré de la distance. A 2 km de l'explosion, ils sont quatre

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »



LA TRAJECTOIRE D'UN ENGIN SEMI-BALISTIQUE.
Une interception impossible.

fois moindres qu'à 1 km. Dans les basses couches de l'atmosphère, cependant, il s'y ajoute un phénomène complémentaire : l'absorption du rayonnement par les particules d'eau en suspens dans l'air (la moitié de l'eau contenue dans l'atmosphère se trouve dans les deux premiers kilomètres d'altitude, les trois quarts dans les quatre premiers kilomètres). C'est elle qui transforme le soleil couchant en un disque presque terne, alors qu'il ne peut être regardé à l'œil nu lorsqu'il est au zénith. Or, cette absorption est telle qu'à partir de 18 km, les effets incendiaires d'une bombe explosant à basse altitude deviennent nuls, quelle que soit sa puissance.

Si la bombe explose à 20 ou 30 km de hauteur, au contraire, son rayonnement thermique ne sera que très partiellement arrêté par les quelques kilomètres d'épaisseur de la couche humide. On peut donc facilement calculer la puissance que devrait avoir une bombe et l'altitude à laquelle elle devrait exploser pour détruire un pays tout entier. La seule limitation devient alors celle du poids de la bombe que l'on peut emporter au-dessus de la nation-cible. Pour tout incendier dans un rayon de 300 à 400 km, par exemple, il faudrait une bombe H d'un poids de cinquante tonnes environ et d'une puissance de quelques centaines de mégatonnes, explosant à une trentaine de kilomètres d'altitude.

Plusieurs allusions

Les Russes ont déjà fait plusieurs fois allusion à une arme de ce genre. Au début de 1958, alors que les Etats-Unis étudiaient la possibilité d'installer des bases de fusées en Hollande et au Danemark, Radio-Moscou a tenu à informer ces deux pays que l'U.R.S.S. était en mesure de les détruire avec *une seule* bombe. Quelques semaines plus tard, à Varsovie, M. Krouchtchev a déclaré devant des journalistes polonais : « *Nous possédons une bombe d'une telle puissance que nous ne pouvons pas l'essayer dans l'Arctique parce qu'elle risquerait de faire fondre la calotte glaciaire.* »

L'affirmation paraissait incroyable. De retour à Moscou, M. Krouchtchev a corrigé sa déclaration : « *La bombe ne peut être essayée dans la zone d'essais habituelle de l'Arctique parce qu'elle risquerait d'endommager la péninsule scandinave.* » Cela supposait tout de même une puissance effrayante et une bombe d'au moins 50 tonnes.

Le problème est de transporter une telle charge jusqu'à l'objectif. Même les nouvelles super-fusées balistiques russes ne le permettent pas. Une bombe de 15 à 20 tonnes semble être le maximum de ce qu'elles pourraient emporter à 8.000 km. Mais il existe une formule étudiée depuis longtemps et qui permettrait de doubler ou de tripler la charge utile d'une fusée : celle de l'engin « semi-balistique ».

Alors que la fusée balistique pure décrit une trajectoire elliptique régulière, s'élevant dans l'espace sous la poussée de ses moteurs pour retomber ensuite comme un simple projectile, l'engin semi-balistique, équipé ou non de moignons d'ailes, pourrait amorcer, au moment de sa rentrée dans l'atmosphère, un vol plané qui doublerait sa portée, ou même une série de « ricochets » sur les hautes couches d'air qui la triplerait.

1963

Cette formule a été proposée pour la première fois en 1933 par l'Allemand Saenger, qui a établi en 1941 les plans d'une « fusée antipodale » qui devait être capable d'atteindre les États-Unis à partir des bases allemandes. Les études ont été poursuivies après la guerre, notamment en France, puisque M. Bourgès-Maunoury, alors ministre de la Défense nationale, a annoncé en 1957 la mise en chantier d'un engin semi-balistique de portée intermédiaire.

Aux Etats-Unis, le N.A.C.A. (organisme officiel chargé de superviser la recherche astronautique) a publié à la fin de 1957 deux rapports sur les « planeurs hypersoniques ». Ils concluaient que la formule des « ricochets » était encore inapplicable, car elle imposerait des efforts trop puissants à la cellule de l'engin, mais que celle du vol plané était réalisable. Pour une même vitesse initiale, elle permettrait d'emporter une charge double de celle des engins balistiques purs.

Or, au début de l'année dernière, les radars américains installés à la périphérie de l'U.R.S.S. ont enregistré des essais russes de fusées semi-balistiques — facilement identifiables par la forme de la trajectoire. Il est fort possible que ces engins soient maintenant au point et que l'U.R.S.S. soit en mesure, avec ses nouveaux moteurs-fusées, deux fois plus puissants que ceux des Américains, de construire des engins d'un poids total de 200 à 250 tonnes pouvant emporter jusqu'aux Etats-Unis une charge explosive de 50 à 60 tonnes. Telle serait « l'arme terrifiante et incroyable » dont a parlé Krouchtchev.

La fusée semi-balistique présente l'avantage supplémentaire de rendre toute interception définitivement impossible. Celle d'un engin balistique est concevable. Connaissant le début de la trajectoire (par les observations des stations d'alerte), on peut calculer le point de chute et lancer à partir de celui-ci, sur la même trajectoire, mais en sens inverse, une « contre-fusée » qui explosera à haute altitude au moment de sa rencontre avec l'engin ennemi. C'est ce que les Américains espèrent réussir avec leur fusée Nike-Zeus.

Avec l'engin semi-balistique, non seulement le point d'arrivée ne peut être prévu, mais des manœuvres de « dérobement prédéterminé » sont possibles, le système de guidage pouvant être réglé de telle façon que la fusée effectue un large virage pendant son vol plané final.

Les Etats-Unis ont eux aussi un projet d'engin semi-balistique : c'est le « Dynasoar », qui pourra être utilisé soit comme satellite récupérable à volonté, soit comme « planeur hypersonique » intercontinental. Il a été commandé il y a quelques mois aux sociétés Boeing (pour la cellule) et Glenn Martin (pour les moteurs). Le premier prototype doit être prêt vers 1963.

SERGE LAFAURIE.

ÉTATS-UNIS

La gauche américaine existe-t-elle ?

● *A l'ouverture de la campagne électorale américaine, un économiste français fait un rapport sur les forces de gauche face au pouvoir républicain.*

Aux Etats-Unis, le Parti républicain, au pouvoir depuis huit ans avec le Président Eisenhower et son administration, compte remporter cette année (aux élections présidentielles) une nouvelle victoire. Ce serait la troisième victoire consécutive. La campagne électorale vient de commencer ; le vice-président Nixon — seul candidat républicain — est le grand favori. Va-t-il réussir en Amérique ce que M. Macmillan a opéré en Angleterre et établir le régime des conservateurs sur les débris d'une gauche désunie, sans perspectives claires, dans un pays satisfait par « la paix et la prospérité » ? Où en est la gauche américaine ? C'est cette question que vient d'étudier longuement un jeune économiste français, M. Claude Alphandery, qui rentre d'un long séjour aux Etats-Unis. Il ne se hasarde pas à des pronostics électoraux, ce n'est pas son rôle ; mais il envisage des changements politiques radicaux et assez proches, pour les raisons qu'il explique ici (1).

La revue des forces qui soutiennent traditionnellement la gauche américaine est déprimante. Elles ne sont ni assez cohérentes ni assez combatives pour servir de point d'appui à un mouvement de masse large et puissant. De fait, la gauche s'est émiettée politiquement et idéologiquement. Le parti démocrate, abandonné au lendemain de la guerre par ses éléments les plus avancés, s'est trouvé décentré, déporté vers la droite, sans qu'en contre partie le progressisme ait une prise réelle sur l'opinion publique ; on se trouve en présence, comme à la veille du « New Deal », d'innombrables groupements se réclamant de doctrines diverses et menant des combats fragmentaires. Seul le problème noir parvient réellement à les rassembler.

Ce tableau risquerait cependant d'être incomplet, trop pessimiste, si l'on n'évoquait pas les événements qui, au cours des dix dernières années, ont vu le triomphe puis la défaite du maccarthysme. Ils révèlent, en dépit de leur faiblesse, une résistance des éléments libéraux dont il faut tenir compte dans l'appréciation des perspectives d'avenir.

La difficile reconversion

La prospérité des années de guerre avait amorti les conflits sociaux et aidé les chefs d'entreprise à s'adapter aux principales transformations du « New Deal ». La paix une fois revenue, certains milieux réactionnaires commencèrent à s'inquiéter de nouveau : les problèmes de la reconversion, l'inflation rampante liée au nouveau cours économique, le partage du pouvoir politique, la montée des nouvelles classes sociales comportaient à leurs yeux trop de risques de développements imprévus. Ils rassemblèrent leurs forces pour provoquer un retour en arrière ; leurs tentatives, déclenchées contre les syndicats par la loi Taft-Hartley, se brisèrent une première →

(1) Cette étude est extraite d'un ouvrage de M. Claude Alphandery : « L'Amérique est-elle trop riche ? » qui paraîtra prochainement aux éditions Calmann-Lévy.

fois sur le plan politique lorsque M. Truman fut réélu en 1948 contre toute attente.

Le parti démocrate bénéficiant du soutien des organisations ouvrières, solidement incrusté dans la classe moyenne et dans les campagnes, semblait difficile à déloger. Il ne pouvait guère être question de suivre en Amérique l'exemple des partis fascistes, d'ailleurs déconsidérés par leur défaite. Ceux-ci avaient réussi à s'emparer de la colère des classes moyennes face à une évolution économique qui tendait à briser leur ancienne structure, à la reporter contre la démocratie, les Juifs et la classe ouvrière, à diviser celle-ci, qui était atterrée par le chômage et la dépression.

Rien de tel ne pouvait se passer dans un pays prospère. En revanche, les événements internationaux, le début de la guerre froide, puis celle de Corée, les craintes entretenues sur la sécurité du pays et son avenir servirent de prétexte à la dénonciation des éléments de gauche accusés de complaisance à l'égard du communisme.

Les attaques furent d'abord dirigées contre l'extrême gauche, puis s'étendirent à toute la gauche ; les éléments les plus faibles du parti démocrate pratiquèrent la surenchère. L'offensive réactionnaire se développa non sur des bases économiques mais sur un fond de chauvinisme et de vigilance patriotique ; il en sera de même en France, quelques années plus tard, à l'occasion de l'affaire algérienne.

« Les pourfendeurs de rouges »

La vague devait atteindre son sommet au début de 1951. Elle n'était cependant pas assez forte pour porter directement au pouvoir les ennemis irréductibles de la démocratie ; il lui fallut, pour triompher, le concours d'hommes plus modérés et plus précisément d'un général. La candidature d'Eisenhower était la condition du succès, elle en marquait aussi les limites.

Le Président, après avoir donné dans ses débuts des gages sérieux aux « pourfendeurs de rouges », en laissant notamment exécuter les Rosenberg, montra rapidement peu à peu une certaine réticence à l'égard des éléments les plus acharnés du maccarthysme. Il manœuvra assez habilement en s'appuyant sur les traditions démocratiques américaines : « les Pères de la Nation », Franklin, Washington, Jefferson, Lincoln, dont les sages paroles sont écrites sur les murs des bâtiments officiels et des écoles, les aspirations libérales des immigrants qui avaient fui l'Europe féodale pour chercher une terre de progrès, n'avaient pas préparé ce peuple à endurer un régime autoritaire et policier. Lentement au début, plus rapidement lorsque la guerre cessa de paraître inévitable, le mac-carthysme reflua. Le général fit comprendre qu'il n'en avait jamais été partisan : ce furent d'ailleurs ses positions libérales et, sur le plan international, conciliatrices qui assurèrent sa réélection en 1956.

En 1959, l'offensive réactionnaire est presque arrêtée. Tout n'est pas effacé : la commission des activités anti-américaines continue d'exister, la Cour suprême, qui cherche à la maintenir dans les limites des droits constitutionnels, connaît elle-même, parfois, certaines défaillances, mais le climat n'est plus à la dénonciation.

Cette évolution correspond assez exactement à celle de la guerre froide. La liquidation de celle-ci sape les fondements d'une politique de suspicion et met à l'ordre du jour des problèmes nouveaux : la compétition économique, le développement scientifique, l'aide aux pays sous-développés ; elle pose des questions auxquelles ne suffisent à répondre les slogans anti-communistes et anti-newdealistes.

Jusqu'ici, le reflux du mac-carthysme a une signification surtout négative : il prouve que le peuple américain n'est prêt ni à endurer un régime policier, ni à prendre la responsabilité d'une guerre mondiale. Et simultanément la compétition économique internationale et le défi soviétique font apparaître de nouveaux problèmes que l'administration actuelle ne paraît pas de taille à résoudre.

L'A.D.A.

Mais la gauche n'est pas prête à prendre la relève : elle est encore loin, en effet, de pouvoir réorienter la politique américaine.

(Camera Press.)

Le Président Eisenhower.
Dans la tradition des « Pères de la Nation ».

Les événements politiques de l'année écoulée ont confirmé son actuelle impuissance : les élections de l'année 1958 avaient amené au Congrès une large majorité démocrate qui traduisait, pour la première fois, depuis le « New Deal », une forte volonté de changement politique dans l'opinion publique, liée au reflux du mac-carthysme, au progrès de la détente internationale en même temps qu'à la dépression momentanée de l'économie américaine. Après un an de délibérations, la majorité démocrate n'a pas voté le moindre texte significatif d'une orientation nouvelle.

On avait fondé cependant quelques espoirs sur certains éléments avancés du parti démocrate partisans d'un retour à l'esprit du « New Deal ». Pourquoi ont-ils été complètement neutralisés ?

D'abord, parce qu'ils n'ont pas été soutenus par la pression d'un mouvement de gauche organisé et mobilisé sur des objectifs clairement exprimés. Ensuite, parce qu'eux-mêmes sont loin de concevoir l'ampleur des désordres économiques et des solutions qu'ils requièrent. Ils réalisent seulement les problèmes superficiels que posent l'aide aux pays sous-développés et le défi soviétique, ils dénoncent l'insuffisance de la politique actuelle : mais ils l'imputent généralement au manque d'imagination et d'audace, à l'esprit de routine et aux préjugés de l'administration républicaine. Et ils ne proposent à la place que leur propre dynamisme, leur confiance dans l'esprit inventif du peuple américain.

Il existe cependant une minorité encore faible — mais dont l'influence tend à grandir en raison même de la carence des dirigeants actuels du parti démocrate — qui voit plus loin dans l'analyse, ne se limite pas aux effets du mal (croissance économique insuffisante, hausse des prix, etc.) mais en recherche les causes dans le déséquilibre profond de l'économie.

Cette minorité est animée par l'A.D.A. (America for Democratic Action) dont le président, A. Schlesinger Jr., est un historien remarquable, auteur de « The Age of Franklin D. Roosevelt ». Mais de façon intéressante, c'est plutôt du premier Président Roosevelt (libéral progressiste du début du siècle) que l'A.D.A. entend s'inspirer aujourd'hui. La nouvelle tendance « libérale » du parti démocrate considère en effet que la situation est radicalement différente de celle de 1932, marquée par la grande dépression économique, et que les solutions du « New Deal » qui visaient principalement à sortir l'économie du marasme, la classe ouvrière et la paysannerie de la misère, ne sont plus ajustées aux circonstances présentes.

Les digues de la prospérité

Le peuple américain est prospère ; une classe moyenne majoritaire s'est constituée ; les défauts du régime économique et social sont loin d'être évidents pour celle-ci. Il n'est pas facile de la détourner d'une certaine complaisance à l'égard d'elle-même et de l'enthousiasmer pour des transformations.

La gauche américaine, jusqu'à ces derniers temps, hésitait à reconnaître cette situation, et plus encore à en tirer des conclusions pour son action politique. Elle continuait à se concentrer sur le mécontentement et les revendications des catégories les plus défavorisées. En fait, ces revendications, fussent-elles légitimes, ne suffisent plus à ouvrir des perspectives nouvelles intéressant l'ensemble de la nation.

La gauche du parti démocrate et, avec elle, des milieux encore plus avancés commencent à modifier leurs points de vue. Les positions ne sont plus *systématiquement* favorables à celles du syndicalisme. Ils se refusent à soutenir *toutes* les revendications des fermiers. C'est ainsi que des congressistes démocrates réputés libéraux sont allés jusqu'à voter récemment avec les républicains la loi contre la corruption des syndicats. Cette position dangereuse, et dans certains cas inspirée par de mauvaises raisons, n'en exprime pas moins un courant d'opinion répandu dans les cercles démocrates de gauche : ils veulent être moins le parti d'une classe sociale, d'une clientèle déterminée, visant à redistribuer les revenus, que celui d'un programme de transformations économiques tendant à redistribuer les efforts de la nation, à changer la *qualité* de la vie américaine : se concentrer sur les services publics défaillants, notamment les transports en commun, sur l'urbanisme, l'éducation, l'assurance maladie des vieux, bien entendu, faire disparaître les grands îlots de pauvreté, et sur le plan politique, défendre les droits des Noirs et les libertés civiles ; dans le domaine extérieur, ils n'attendent pas la sécurité de la seule puissance militaire, mais d'un niveau scientifique et technique amélioré et de l'aptitude des Américains à se faire des alliés, à répondre aux besoins des pays sous-développés.

Pour réaliser de tels objectifs, ils proposent une politique d'intervention active de l'Etat, tendant à sacrifier le développement de certaines consommations somptuaires aux besoins de la collectivité, à donner une priorité à l'amélioration des services publics et à l'aide extérieure.

De telles positions — qui sont d'ailleurs encore mal définies — sont loin d'être partagées par la majorité du parti démocrate, qui comprend, on ne doit pas l'oublier, les politiciens rétrogrades du Sud. Il est vrai que les démocrates les plus avancés ne seraient pas fâchés de se défaire de ces amis encombrants, quitte à les remplacer par des républicains libéraux.

Mais un tel regroupement reste lointain. Pour le moment, l'ensemble du peuple est trop indifférent à ces problèmes pour y pousser efficacement. Aussi, la gauche démocrate hésite-t-elle à formuler explicitement des conclusions trop radicales...

On doit lui accorder que dans le vide politique actuel, les idées ne peuvent suffire à provoquer des changements profonds. Il faut, pour les soutenir, que des événements contraignants viennent modifier les réactions des masses américaines.

Beaucoup ont longtemps pensé, certains croient encore qu'une crise éco-

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT.
L'heure des « macro-décisions ».

(Holmès.)

nomique ferait, un jour ou l'autre, tomber les digues de la prospérité ; celles-ci semblent, en fait, ne pas être vulnérables comme on s'y attendait. On sait, en effet, qu'une série d'éléments stabilisateurs s'opposent à la baisse brutale des revenus. Mais les plus importants de ces stabilisateurs tenant au développement des forces improductives, comme on l'a déjà noté, ils accroissent sur un autre plan la vulnérabilité de l'économie américaine. C'est précisément celui de la compétitivité internationale où, dans les prochaines années, les U.S.A. vont se trouver à découvert à un double point de vue : le défi soviétique et, d'une façon plus générale, la réalité du monde extérieur.

Le défi soviétique

Le défi soviétique est sans doute, de par son caractère à la fois politique et économique, le facteur primordial. A l'heure actuelle, les Américains, dans leur majorité, se rendent compte que la force de l'U.R.S.S. tient moins à son armée et à ses espions qu'à son avance dans les branches fondamentales de la science et de la technique. Mais ils ne vont pas plus loin jusqu'ici.

Pour la plupart des Américains, les Russes sont encore loin de compte dans le domaine industriel proprement dit. Et bien peu prennent au sérieux les affirmations de Krouchtchev concernant le niveau de vie.

On peut certes considérer que la production d'articles finis est encore très grossière en U.R.S.S. par rapport à l'élaboration des produits américains. On doit d'autre part tenir compte, en ce qui concerne le niveau de vie, du long retard accumulé par la Russie. Pour le combler, pour électrifier les campagnes, construire des routes et étendre à tous les villages les adductions d'eau nécessaires, les Soviétiques devront, en dépit du progrès technique qui peut dans certains cas alléger leur effort, consacrer une part importante de leur produit national aux investissements. Un revenu national égal ne se traduira pas immédiatement par un niveau de vie tout à fait comparable.

Il est donc probable que les Américains conserveront pendant de longues années « dans l'ensemble » une avance sur les Russes. Mais cela n'empêchera pas ces derniers d'étendre dans l'intervalle leur défi à des domaines de plus en plus nombreux.

Pour ne pas être aussi élaborés, leurs produits industriels pourront s'adapter mieux que ceux des Etats-Unis aux besoins des pays sous-développés. Dans certains secteurs, les bouleversements de la technique seront mis à profit par l'industrie soviétique pour dépasser la production américaine. On doit donc prévoir que les Russes enlèveront les marchés non seulement en Asie et en Afrique, mais jusque dans cette chasse gardée qu'est l'Amérique du Sud et dans les pays d'Europe.

On peut s'attendre aussi à des formes nouvelles d'organisation qui permettront aux Russes de répondre plus rapidement à certains besoins de la vie moderne. Ils essaieront, parfois avec bonheur, de procurer des satisfactions de façon collective ; ils créeront, par exemple, comme le suggère Krouchtchev, de vastes parcs de taxis à la disposition de tous et permettant de limiter l'engorgement de la voie publique dû à la mauvaise utilisation des voitures. Les modèles de consommation « socialiste » pour les transports, les vacances, l'urbanisme, peuvent inciter les Américains à réfléchir sur d'autres projets économiques que les leurs, à se poser des questions sur le choix des besoins à satisfaire, sur l'orientation de leur production et, en définitive, sur la structure de leur économie.

Avant le terme de cette réflexion, la compétitivité insuffisante de son industrie et les difficultés de son commerce extérieur poseront d'autres problèmes à l'Amérique: la nécessité pour les entreprises de baisser les prix ne peut manquer d'aggraver assez rapidement les conflits sociaux. Déjà, la grève de l'acier a montré que l'accord patrons-ouvriers dans certaines branches de l'industrie pour des hausses périodiques des salaires suivies d'augmentations plus fortes des prix se heurte aux conditions du marché mondial. La baisse des prix de l'acier en Angleterre ainsi que dans les pays socialistes et à moindre degré dans ceux du Marché commun, fait perdre aux producteurs l'avantage d'un marché de vendeurs. Pour maintenir leurs profits, ils tentent de comprimer les salaires. Si ces tendances se confirment et se généralisent, les conflits sociaux se multiplieront.

L'apolitisme et la torpeur

L'accroissement nécessaire de la productivité peut entraîner d'autres conflits. Les syndicats, lorsqu'ils ne s'y opposent pas, exigent légitimement en compensation, soit la réduction de la durée du travail, soit la création d'emplois nouveaux. De telles exigences, aujourd'hui encore isolées, se développeront à la mesure des progrès de l'automatisation ; elles ne pourront être satisfaites ni par le mouvement spontané de l'économie, ni par le recours épisodique et limité à de grands travaux. Elles appelleront une orientation d'ensemble du développement industriel.

Dans tous les domaines, d'ailleurs, les mesures limitées se révèlent décevantes: les remèdes classiques destinés à vivifier le commerce extérieur sont sans effet durable si les charges improductives de l'économie ne sont pas considérablement réduites, et cette réduction est difficilement concevable si le marché américain reste le siège d'une lutte acharnée d'entreprises concurrentes pour séduire à n'importe quel prix les consommateurs.

L'enseignement et la recherche scientifique ne seront pas réellement améliorés par des crédits supplémentaires ou la réforme de quelques programmes. C'est une réorientation générale de priorité qui se révèle nécessaire aux dépens des besoins plus futiles et cependant déterminants dans le système économique actuel.

Il est trop tôt pour dire dans quelles conditions précises et à quel rythme se poseront ces problèmes. Il est probable que le peuple américain s'accrochera tout d'abord à de fausses solutions. Les ouvriers, par exemple, à la recherche d'emplois, réclament le maintien des commandes militaires. Mais si la guerre froide ne les justifie plus, il leur faudra chercher d'autres solutions. Ils s'attacheront alors aux grands travaux, exigeant un effort du gouvernement. Mais ici encore, les perspectives sont limitées dans le régime actuel par les menaces d'inflation et l'impopularité des impôts.

A travers les déceptions et les conflits s'imposera l'exigence de réformes plus profondes : la volonté de substituer aux mouvements désordonnés de l'économie une croissance orientée et, pour les secteurs essentiels, planifiée, s'imposera progressivement aux masses américaines. Des mots aujourd'hui bannis, des conditions jugées « non américaines » feront leur chemin sous la pression de contraintes économiques. A travers résistances et reculs, ces contraintes secoueront l'apolitisme des uns et la torpeur des autres.

La voie américaine

Le fait que les solutions doivent être radicales, qu'elles feront appel à des méthodes de planification, qu'elles exigeront la transformation des structures de la production et de la consommation, ne signifie pas cependant qu'elles rejoindront simplement celles qui ont été pratiquées dans les pays de l'Est.

Les expériences socialistes se sont déroulées jusqu'ici dans des pays relativement peu développés, au niveau de vie encore bas. Les premiers objectifs étaient inévitablement l'édification des structures de base de l'industrie et, compte tenu d'un taux d'investissement très élevé, la distribution des seuls biens essentiels.

L'Amérique, au contraire, dispose de l'industrie la plus développée du monde : ce peuple a réussi à accumuler une immense richesse dont il se sert mal, mais qui n'en a pas moins fait avancer de façon considérable les possibilités de l'homme dans tous les domaines.

C'est au niveau de ces possibilités que se poseront les problèmes de croissance et de planification. Cela signifie que le planificateur devra tenir compte non seulement des moyens financiers et technologiques de développement de l'industrie et de l'agriculture mais des tendances infiniment variées de la consommation. Cela signifie, également, que seules les grandes orientations pourront être décidées à l'échelon central et qu'elles devront se concilier à des milliers de décisions mineures : celles des consommateurs, mais aussi celles des producteurs locaux qui répondront à leurs besoins.

Peu importe que ces petits producteurs soient indépendants ou fassent partie de grandes entreprises nationales ; leurs gestions seront fatalement très libres si l'on veut éviter de graves erreurs d'ajustement. Pour adapter les options moyennes, les « macro-décisions » à une économie beaucoup plus complexe que tout ce qu'ont connu jusqu'ici les planificateurs, ceux-ci disposeront d'analyses économiques plus poussées, de formules mathématiques plus élaborées, de machines opératoires perfectionnées ; mais ces procédés techniques ne sauraient suffire.

Il faudra promouvoir parallèlement des progrès dans les rapports sociaux et dans les formes d'organisation. Une communication rapide et complète des informations du centre aux points périphériques, et vice-versa, ne peut se réaliser dans un climat tyrannique ou simplement bureaucratique. Chaque individu, chaque groupe social et ses représentants, chaque cellule d'industrie doit avoir conscience de participer à une œuvre collective, sans aliéner pour autant la moindre parcelle de son initiative.

La dévorante classe moyenne

La solution de ces problèmes à peine esquissés en termes très généraux, peut paraître lointaine. L'Amérique, pétrifiée dans ses richesses, n'en est pas encore à se les poser. Elle semble, par certains côtés, en retard sur les pays d'Europe occidentale où la tradition centraliste plus forte, la crise politique d'après guerre ont imposé aux gouvernements certaines formes de développements planifiés.

Mais le jour où les événements extérieurs contraindront l'Amérique à poser les vrais problèmes, il est pro-

→

bable qu'elle les résoudra plus vite que les pays d'Europe. Les qualités propres au peuple américain, qui le poussent à voir grand, globalement, à accepter les mutations brutales, qui l'ont déjà mis à la pointe de la civilisation industrielle, lui ont permis de développer son immense marché intérieur, de laisser croître sa classe moyenne dévorante, ce dynamisme, en un mot, s'il n'est plus bloqué par des structures périmées, entrainera l'Amérique vers les transformations les plus audacieuses.

Il est probable, alors, que les forces potentielles qui existent dans la classe ouvrière chez les Noirs, parmi les intellectuels dans les classes moyennes se développeront. Rien ne permet encore de prévoir si une formation politique nouvelle apparaîtra ou si le nouveau sortira de l'ancien à l'intérieur des deux partis existants. Mais d'une façon ou d'une autre, les forces actuellement contenues du radicalisme américain remettront en question les structures et les comportements qui font obstacle au progrès économique et au développement de la société.

ALLEMAGNE

Un antisémitisme sans Juifs

Le monde entier s'inquiète de la brutale flambée d'antisémitisme dont le foyer s'est déclaré en Allemagne de l'Ouest. Pour en apprécier l'importance et en prévoir l'avenir, il faut connaître les origines sociales et psychologiques de l'antisémitisme dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

CHAQUE année, depuis 1949, des manifestations antisémites et néonazies sont enregistrées en Allemagne occidentale : profanations de tombes juives et de synagogues, passages à tabac, sous l'œil complaisant de la police, d'un cafetier ou commerçant juif, lettres de menaces, injures, etc.

La série qui a débuté le 24 décembre dernier à Cologne ne revêt pas une ampleur exceptionnelle. Pourtant, pour la première fois, le gouvernement de Bonn s'en est ému (après avoir tenté, sans succès, d'imputer les croix gammées à des « provocateurs communistes ») et son émotion a fait boule de neige à l'étranger.

Le néo-nazisme représente-t-il un danger pour l'Allemagne et pour le reste du monde ? Quelle est sa puissance et quelle est sa signification ?

Il est vrai, tout d'abord, que la « dénazification » de l'Allemagne occidentale a été un échec : deux de ses ministres (celui de l'Intérieur et celui des Réfugiés) militèrent activement dans des organisations hitlériennes. Un très proche collaborateur du Dr Adenauer (M. Globke) élabora la jurisprudence raciale du III[e] Reich.

L'appareil judiciaire de la République fédérale a maintenu en fonction plusieurs centaines de juges, déjà actifs sous Hitler et dont une centaine, à la tête de « tribunaux populaires », infligèrent des peines de mort expéditives.

La guerre froide

L'appareil policier contient, lui aussi, un bon millier d'anciens nazis à des postes responsables. Les polices municipales de Dortmund, Bonn, Cologne, Essen, Gelsenkirchen, Aix-la-Chapelle, etc., ont à leur tête d'anciens S.S.

A la tête de la Bundeswehr, on trouve une bonne centaine d'officiers supérieurs qui servirent dans la Wehrmacht et les services diplomatiques de Bonn comprennent une forte majorité de diplomates ayant servi sous M. Ribbentrop.

Le corps enseignant, enfin, contient un tiers d'anciens nazis.

La liste peut paraître impressionnante. Pourtant, l'échec de la dénazification n'est pas imputable aux Allemands seulement : elle est, dans une large mesure, le résultat de la guerre froide. C'est elle qui a donné à penser à de très nombreux Allemands que les alliés occidentaux s'étaient « trompés d'ennemi » durant la dernière guerre, que l'ennemi n° 1 était le communisme, que Hitler, « au fond », n'avait pas eu tout à fait tort et que ceux qui le servirent n'étaient pas tout à fait blâmables.

C'est la guerre froide qui redonna du service aux spécialistes du III[e] Reich ; et, une fois installés aux postes-clés de l'appareil administratif, ces spécialistes se mirent à conspirer. En vue du rétablissement de l'hitlérisme ? Non point : leur conspiration a pour but modeste de maintenir d'anciens privilèges, de secourir et de « recaser » d'anciens camarades, de soustraire à la justice des criminels de guerre. Bref, leur solidarité est à base d'entraide et leur politique se borne à la *politique du personnel* (recrutement, promotion, etc.).

La guerre froide a eu pour autre conséquence d'empêcher un renouvellement radical de la société allemande. Le régime actuel n'a jamais été maître de sa politique. Il a été mis en place, financé, soutenu par les Etats-Unis en vertu de nécessités stratégiques, puis enrôlé dans la politique des blocs. Il n'a été une émanation de la volonté populaire que dans la mesure où il reflétait au peuple allemand son impuissance face aux blocs qui se disputaient le monde et l'impossibilité d'une politique proprement allemande. Voter pour ce régime, c'était voter pour la protection américaine, pour la sécurité et le bien-être matériel qu'elle apportait ; mais c'était aussi se démettre quant au soin de déterminer le destin de l'Allemagne.

Les Allemands n'avaient pas le choix : leur destin, de toute manière, se jouait ailleurs. Ils payaient ainsi leur défaite.

Il était impossible, dans ces conditions, que le régime de Bonn produisît une idéologie neuve et mobilisât l'enthousiasme populaire pour ses buts. Incarnation d'une nation démembrée et dépendante, il n'avait pas de grand idéal à proposer à la jeunesse. C'est pourquoi une partie de cette jeunesse s'est mise à chercher ailleurs.

Un ersatz d'idéologie

Elle fut d'autant plus sensible aux séductions du nazisme que le régime avait omis de l'éclairer sur sa nature et sur ses crimes. Si, en 1949, le manuel d'histoire « Lebende Vergangenheit » (« Passé vivant ») consacrait encore trois pages (sur 160) à Hitler et à la persécution des Juifs, l'édition 1958 ne contient plus que 13 lignes sur ce sujet. Elle ne mentionne plus les camps de concentration et la seule mention des crimes de guerre hitlériens concerne le procès de Nuremberg. Voici ce qui en est dit :

« Le peuple allemand a une attitude critique à l'égard de ces procès, car il est convaincu que nombre des sentences rendues furent injustes, étant donné que procureurs et juges se trouvaient encore sous l'influence d'une propagande haineuse. »

PANCARTE ANTINAZIE A SARREBRUCK (*).
Une tentative magique pour ressusciter le passé.

La répugnance des maîtres et des parents à se mettre eux-mêmes en cause en dénonçant un passé auquel ils étaient associés, fit le reste : une forte proportion des jeunes se font une idée « plutôt favorable » de la période hitlérienne. Par goût de l'aventure, par nostalgie d'une communauté que la société actuelle ne leur offre pas, et par dégoût du conformisme étouffant que font régner la bourgeoisie allemande et le clergé, de jeunes Allemands ne retiennent du passé que son aspect « héroïque » et « glorieux ». Une foule de mouvements de jeunesse, type « Jeune Nation », se proposent de « transmettre le flambeau ». Des évaluations douteuses estiment que 10.000 à 50.000 adolescents y militent. Leur mouvement a-t-il des chances de s'étendre ?

(*) Sur la pancarte : « Dis à la jeunesse la vérité sur Hitler ».

Pour le savoir, examinons le programme des formations néo-nazies. Elles proclament tout d'abord un but sacré : le rétablissement des frontières de 1939, ce qui supposerait la volonté de faire la guerre à l'U.R.S.S. Or, cette guerre apparaît impossible avant très longtemps. Il faudrait la préparer de longue main. Pour pouvoir la préparer, il conviendrait de rendre sa liberté de manœuvre à l'Allemagne. Et pour lui rendre sa liberté de manœuvre, il faudrait tout d'abord se débarrasser du régime Adenauer et des Américains.

L'objectif premier est donc l'indépendance politique de l'Allemagne et la voie qui y mène est le neutralisme. Or, la neutralisation de l'Allemagne est impossible sans la complicité de l'U.R.S.S. C'est pourquoi les néo-nazis, antisoviétiques dans leurs buts, sont prosoviétiques dans leur tactique. Tout comme Ribbentrop, ils veulent s'entendre avec l'U.R.S.S. aujourd'hui pour la terrasser demain. Mais pour s'entendre avec l'U.R.S.S., il leur faut d'abord abandonner leurs revendications territoriales.

Cela fait beaucoup de contradictions ; et ces contradictions entre tactique et stratégie, difficiles à expliquer aux militants de base (dont une forte proportion de réfugiés des territoires de l'Est), interdisent au néonazisme de séduire par son programme. Que lui reste-t-il alors ? Une seule chose : l'antisémitisme. Faute de pouvoir mobiliser l'enthousiasme *pour* ses buts, faute de pouvoir les mobiliser *contre* l'U.R.S.S., il mobilise contre les Juifs. L'antisémitisme, ersatz d'idéologie, est seul à pouvoir affirmer contre Adenauer, contre l'Amérique, contre le « bolchevisme » (juif, cela s'entend), contre l'Eglise, l'unité et la communion mystique de la race germanique.

Le seul ciment

Or, pour comble de malchance (si l'on ose dire), l'antisémitisme néonazi n'a plus de Juifs à qui s'en prendre. Sur les 600.000 d'avant la guerre, le III[e] Reich n'en a laissé subsister que 30.000. Ce sont presque tous des personnes âgées. Il ne reste pas un Juif dans la Banque, pas un dans la grande industrie. Tous les « konzerne » de la Ruhr ont ressuscité, mais le seul qui fût juif a disparu à jamais. De leur propre aveu, la plupart des gribouilleurs de croix gammées n'ont pas vu de Juif de leur vie ; dans plusieurs des localités où ils viennent de se manifester, on ne compte pas un seul Juif. Ils en sont réduits à profaner des tombes.

L'antisémitisme, seul ciment possible des groupements d'anciens et de nouveaux nazis, se trouve ainsi réduit à peu de chose : c'est un « antisémitisme sans Juifs » (selon l'expression de M. Van Dam, dans « Die Zeit »), un rituel sans contenu, une tentative magique pour ressusciter, par des invocations désormais vides de sens, la « grandeur passée » ; c'est l'expression d'une nostalgie.

En Allemagne au moins, les néonazis, jeunes et vieux, sont des *survivants*. Leur avenir est derrière eux. Et faute de Juifs allemands à dénoncer, leur antisémitisme manque de la dimension *antiploutocratique* qui (vivante ailleurs, et notamment au sein du poujadisme français) leur avait permis de gagner, il y a trente ans, les masses petites-bourgeoises et même une partie des ouvriers allemands.

Aujourd'hui, l'Allemagne non seulement ne compte plus de Juifs, elle ne compte même plus de chômeurs ; les affaires sont meilleures que jamais, il n'y a pas de mécontentement profond, un malaise seulement. La grande industrie est gorgée de capitaux américains, elle va conquérir le Marché commun et l'Afrique ; loin de songer aux aventures ou aux conquêtes militaires, elle redoute toute modification du *statu quo*.

C'est pourquoi, en Allemagne au moins, le néo-nazisme n'est qu'un remous à la surface d'une société dont l'avenir est ailleurs, la manifestation d'une nostalgie sans buts ni moyens. Des remous de ce genre existent dans toutes les sociétés stabilisées dans le bien-être matériel et dans l'ennui : au Danemark, notamment, et en Suède où « l'Internationale fasciste » (présidée par le Français Charles Lucas) a l'une de ses centrales les plus puissantes. Personne, à tort d'ailleurs, ne s'alarme de ses ramifications. Si l'on fait tant de cas du néo-nazisme allemand, c'est non point à cause des menaces qu'il *annonce* (et qui viennent d'ailleurs), mais à cause de celles qu'il *rappelle*.

MICHEL BOSQUET.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● Marguerite Duras : après le barrage, un viaduc. — « Time » : les livres, ce produit bizarre. — Les jeunes Espagnols: il nous reste le football. — Les jeunes Algériens : Verlaine n'est plus au rendez-vous.

PENDANT que se joue au Studio des Champs-Elysées l'adaptation de « Barrage contre le Pacifique », de Geneviève Serreau, Marguerite Duras corrige les dernières épreuves de sa pièce, « Les Viaducs de Seine-et-Oise », qui sort le 28 janvier chez Gallimard.

Elle travaille chez elle. Le chat sautille un peu partout, on a réparé la machine à laver, mais sali le plancher de la cuisine. A force d'être accueillante et de laisser toujours sa porte entrouverte, un courant d'air a dû donner à Marguerite Duras ce torticolis qui la paralyse, sans diminuer pour autant sa cordialité.

« Un ami m'a raconté un jour un fait divers, explique-t-elle. *Une femme avait tué son mari (elle avait enterré sa tête au cimetière). Sans aucune raison apparente. C'est l'incompréhension dans laquelle j'étais qui m'a fait écrire cette pièce. »*

Un texte lu avant que le rideau se lève sur « Les Viaducs de Seine-et-Oise » apprendra en effet au spectateur qu'il s'agit d'un crime. Un crime insolite : les débris d'un corps humain ont été trouvés dans des trains, dans différentes gares. On a découvert que tous ces trains passaient par un même endroit : le viaduc d'Epinay-sur-Orge. Les auteurs du crime : un vieux couple de retraités de la S.N.C.F. ; la victime : une cousine, infirme de naissance, dévouée à leur service depuis vingt-sept ans.

« Moi-même, je ne sais pas, à la fin de la pièce, pourquoi Claire (soixante-cinq ans) a poussé Marcel, son mari (soixante-cinq ans) à ce crime. Il y a plusieurs interprétations : le suicide (actif) préféré à l'acceptation (passive) de la vieillesse, le désir de punir la sourde-muette (la victime) de son bonheur, un acte d'amour de Marcel qui obéit à Claire, le besoin de sortir de l'anonymat. Il y a aussi cette ouverture de la Traviata qui obsède Claire, qui symbolise la maladie de la télévision, de la radio, qui abreuvent la Seine-et-Oise. »

Roger Blin aimerait monter cette pièce pour laquelle on cherche une actrice capable de jouer le personnage extraordinairement complexe de Claire, vieille femme, si jeune, coquette, douce, adorable.

★

JOSE CORRALES EGEA avait seize ans lorsqu'il publia son premier roman (« Hommes d'acier ») à Madrid. C'était en janvier 1936. Quelque temps après, la guerre civile éclatait. Mobilisé par le gouvernement franquiste au Maroc espagnol (où il était né), Egea se battit pendant les dernières semaines de la guerre sur les fronts de Cordoue et de Madrid.

(Archives.)

LÉON URIS.
Une sévère exécution.

« Je n'ai pas oublié cette impression de Madrid au printemps 1939... les rues désertes pleines de barricades, les monuments (comme le Musée du Prado) protégés par des sacs de sable à cause des attaques aériennes... », raconte-t-il avec cette voix posée, réfléchie et sans passion, ce regard sérieux derrière les lunettes, et ce soin réticent avec lequel s'expriment les gens qui ont connu un certain degré de souffrance et de contradiction.

Après la guerre, Egea fit à Madrid des études de lettres, écrivit deux autres romans qu'il ne publia pas et en 1950 obtint une bourse du gouvernement français. Il est actuellement lecteur à l'Université de Lille et vit à Paris. En 1954, il publiait en Espagne un recueil de nouvelles, mais le roman qu'il vient de terminer, « L'autre face », sera publié d'abord en France.

« J'ai écrit ce roman librement, sans aucune autocensure et sans me soucier si sa publication était possible ou non. Je ne l'ai proposé à aucune maison d'édition espagnole, et Gallimard me l'a pris tout de suite. C'est une grande fresque de la vie espagnole après la guerre, dans le style réaliste espagnol que nos critiques appellent « Desgarrado » (déchirant). J'ai choisi l'époque très importante et très critique de 1945-55 qui va de la fin de la guerre mondiale à la signature du pacte hispano-américain. Je décris trois générations : celle qui a fait la guerre, celle qui s'en souvient et celle qui ne l'a pas faite. »

« La génération nouvelle se divise en deux catégories : ceux qui sont absolument dépolitisés et ne pensent qu'au football et ceux qui émigrent ou qui se manifestent publiquement dans les universités ou dans la rue, sans savoir très bien à quelle idéologie se rattacher, car tous les credos politiques ont été détruits en Espagne. Il y a une grande confusion. »

★

« IL n'existe pas de produit plus bizarre que les livres. Ils sont imprimés par des gens qui ne les comprennent pas, vendus par des gens qui ne les comprennent pas, reliés, critiqués et lus par des gens qui ne les comprennent pas, et même, maintenant, écrits par des gens qui ne les comprennent pas. »

Cette citation de Georg Christoph Lichtenberg, penseur du XVIII^e (dont Tolstoï, Nietzsche et Gœthe admiraient les aphorismes), est, selon « Time », particulièrement prophétique, lorsqu'on jette un coup d'œil sur la liste des best-sellers (romans) américains de 1959 :

● « HAWAI », de James Michener : un pudding d'histoire, de sociologie et de géologie amateur qui se mélangent difficilement à de la fébrile et grossière fiction.

● « THE WAR LOVER », de John Hersey : une charge bien intentionnée contre la guerre et ceux qui la font, formulée par un écrivain sérieux, mais dont le livre ne répond pas aux exigences de son sermon.

● « DEAR AND GLORIOUS PHYSICIAN », de Taylor Caldwell : une tentative lugubre de montrer saint Luc dans une large fresque historique. Frise le grotesque.

(Archives.)

JOSE CORRALES EGEA.
Sans autocensure.

● « EXODUS », de Léon Uris : un roman pesant sur Israël qui pourrait presque être un modèle de ce qu'il ne faut pas faire.

Après cette sévère exécution, « Time » s'adoucit un peu et estime « que la liste des best-sellers non romanesques est presque réconfortante, comparée à celle des romans » et conclut sans le moindre sourire :

« Mais l'ensemble est déplorable. Un lecteur qui aurait lu tous ces livres aurait eu son sens esthétique outragé, sa sensibilité à peine touchée, ses connaissances bien peu accrues et n'aurait presque pas progressé dans la compréhension de son époque. Néanmoins, pour les éditeurs et auteurs de best-sellers, 1959 sera l'une des meilleures années... sur le plan commercial. »

★

...« LORSQUE la paix et la liberté s'affirmeront sur ma patrie, je dirai que mon amour pour les Aurès n'est pas incompatible avec l'émotion que j'éprouve devant le Vercors. Il n'y a pas loin de Jeanne d'Arc à la Kahina. Un poète ne sépare rien dans son cœur... »

Ce texte de Malek Haddad est extrait du numéro spécial de « La Nouvelle Critique », consacré à la culture algérienne, qui publie des poèmes, des nouvelles et des essais d'une dizaine d'auteurs, parmi lesquels Assia Djebbar, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun et Yacine Kateb.

De Yacine Kateb, ces très belles strophes extraites du poème « Ce feu, c'est le secret » :

« Devant ce peuple matinal
Les abattoirs promènent
Des légions de chiens ivres
Il y aurait de quoi pleurer
N'étaient les yeux qui s'ouvrent
N'était la grève des larmes. »

....

« Visages
Quel feu vous créa
Si cruellement confiants
Ce feu
C'est le secret de tous les sacrifices
Partout déferle
Et se révèle
L'armée inespérée
des paysans sans terre
Et le vieillard sort de ses ruines
Pour offrir son dernier mouton. »

....

Le jour se lève
Oublier la misère
Les loques
La main tendue
Et les souliers qui font mal
Oublier l'âge des cavernes
Et soulever toujours le poing du [peuple
Dans le crépitement du brasier sou-[terrain. »

Et de Malek Haddad :

« Paris 59
... C'est la pêche aux yeux noirs on [jette le filet
La prison bleue qui pleure aux san-[glots de sirène
La peur mène la danse au stupide [ballet
Je n'ai plus rendez-vous le soir avec [Verlaine. »

Peut-être manque-t-il à ce florilège la voix des Algériens non musulmans.

ANNE-MARIE DE VILAINE.

DORIAN GUY
36, AVENUE GEORGE-V
Face Hôtel George-V
Soldera
le mois prochain
à partir du 1er février
Pardessus, imperméables
et articles de chemiserie
Réservez-vous

PRIX DES LIBRAIRES
à
GEORGES CONCHON
pour
LA CORRIDA DE LA VICTOIRE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Pierre Waleffe
La Vie des Grands Peintres
★ Hollandais ★ ★ Flamands
"Anecdotes très savoureuses, précieux renseignements" René Barotte (Plaisir de France)
"Plaît par une manière qui est d'un grand naturel" Robert Coiplet (Le Monde)
"Ce livre utile est, dans sa présentation et sa substance, un exemple" George Besson (Lettres Frçses)
"...Devrait avoir sa place dans toutes les bibliothèques" M. Perrin (Nouvelles Littéraires)
SUD VILO

OLIVIER PERRIN
U.S.A.
Notes Américaines
A la recherche du temps gagné
OLIVIER PERRIN

HOMMES

Jean Delay

● *C'est un psychiatre, initiateur d'une nouvelle méthode de critique littéraire, que l'Académie reçoit.*

SUFFIT-IL de publier treize cents pages sur les vingt-cinq premières années de la vie d'un écrivain (1) pour être reçu sous la Coupole ? Cette impertinente question, on ne manquera pas de se la poser. Jean Delay, ami et confident de Gide, grand lettré, subtil prosateur, a-t-il élevé à son modèle un de ces lourds et solennels monuments dans le goût universitaire ? Non point. Grand médecin, psychiatre de renommée mondiale, a-t-il, de son scalpel, mis à nu sous le masque apollinien de l'auteur de « La Porte étroite » de hideux secrets physiologiques ? Non plus. Au vrai, Jean Delay n'a pas seulement écrit le plus beau traité de la connaissance analytique de l'être humain paru en France depuis des lustres, il a aussi, en initiateur et déjà en maître, posé les fondements d'une nouvelle méthode de la critique littéraire.

Une nouvelle méthode critique

Quelle a été, depuis l'aube des temps, l'attitude de l'esprit critique envers les œuvres de création ? On lisait un roman, un poème, un drame comme des *preuves* de l'esprit de son auteur ; ce que l'auteur exprimait, on le tenait pour une affirmation libre de son talent ou de son génie ; on examinait, on discutait, on jugeait ses idées : il y a ainsi, au ciel de l'histoire littéraire, les idées de Pascal, les idées de Rousseau, les idées de Nietzsche ; il y avait, jusqu'à Delay, les idées de Gide. L'œuvre d'un artiste était considérée comme le produit d'une opération intérieure, secrète et presque magique, sans rapport avec la situation concrète de cet artiste. Il est vrai que sous l'influence des deux grandes méthodes de pensée modernes, la méthode dérivée de Marx et la méthode dérivée de Freud, le langage critique était en pleine voie de transformation : mais l'esprit de secte et le jargon d'école ont trop souvent obscurci la lumière que l'explication par le milieu social ou les complexes psychologiques arrivait à jeter sur les œuvres.

Le premier mérite de Delay est d'avoir conjugué les deux méthodes, en étudiant conjointement, dans la genèse de l'œuvre et du caractère de Gide, et le rôle des événements du corps, et celui des pressions familiales et sociales. A la critique qui s'occupe de l'écrivain *sub specie aeternitatis*, de même qu'à la critique dogmatique inspirée soit de Marx, soit de Freud, un ouvrage comme celui-ci substitue une évaluation de l'œuvre et de l'homme plus réaliste et plus complète, qui envisage les valeurs défendues par l'écrivain comme des moyens de conservation ou de conjuration d'images, de phantasmes, de schémas intellectuels et moraux intimes nés des premières réactions affectives de l'enfant à son développement physique et nerveux, à son milieu, à son entourage.

Sans doute l'idée que les blessures de l'enfance inspirent à l'homme adulte ses livres n'est-elle pas entièrement neuve : mais je voudrais souligner la différence essentielle qui sépare du freudisme la méthode de Delay. Pour les critiques littéraires disciples de Freud, un écrivain n'est intéressant que s'il est possible de découvrir dans son passé quelque anomalie monstrueuse, de corps ou d'esprit : n'a-t-on point tenté encore récemment d'expliquer Dostoïevsky tout entier par le double thème du parricide et du viol ? C'est que, à la suite de Freud, l'accent n'a été mis que sur l'aspect sexuel des conflits entre parents et enfants. Le freudisme ne pouvait donc prendre dans ses filets que des cas exceptionnels. Pour Delay, au contraire, les complexes les plus importants du premier âge naissent des rapports de soumission et d'autorité qui régissent la vie d'une famille, d'un groupe social et culturel. Tous les hommes sont concernés par ces rapports ; et c'est pour tous les hommes que Jean Delay écrit. Les troubles de la psyché que sa méthode lui permet de découvrir à l'origine d'une vocation d'artiste ne sont pas forcément de pathologiques traumatismes ; l'écrivain, tel qu'il le décrit, peut être un homme assez « normal » ; et puisse le principe qu'il énonce servir de postulat à d'inépuisables recherches : l'œuvre d'art n'est que l'exagération d'une névrose, la névrose n'est que l'exagération d'un caractère, tel qu'il s'en trouve par dizaines de milliers.

Vivre avilit

L'ouvrage de Delay est la première entreprise *radicale* de critique, et le résultat escompté ne se fait pas attendre : André Gide n'a jamais eu d'*idées*. Je veux dire que ses idées sur la vie, sur le monde, sur lui-même, ne furent point les produits de son esprit, mais des souffrances de son passé. Les goûts littéraires du jeune Gide ? On sait qu'il fréquenta Mallarmé, qu'il fut du cénacle symboliste. Par libre choix, comme on le croyait jusqu'alors ? Non, point du tout : il retrouva dans l'atmosphère claustrale du salon mallarméen ce même encouragement à mépriser la vie, et à faire fi de ses propres instincts, qu'il avait reçus de son éducation protestante, dispensée par sa très puritaine et vénérée mère. L'adhésion de jeunesse au symbolisme ne fut qu'une inconsciente transposition, dans l'ordre esthétique, d'une très ancienne inhibition des forces vives. Le symbole de la tour, tour d'ivoire, tour de cristal, et tour future de Tityre, est, dans l'esprit de Gide, ambivalent : « Il s'applique tantôt au *résistez* de la tour huguenote, devise de la résistance au péché, tantôt au *vivre avilit* de la tour symboliste, devise de l'art loin de la vie ». Et les premiers traités courts de Gide, « Le Voyage d'Urien », « La Tentative amoureuse », « Paludes » ? Lorsqu'il se mit à les écrire, Madeleine Rondeaux venait de repousser la demande en mariage que Gide lui avait, de manière très pressante, adressée.

Ces couples ridicules que forment Ellis et Urien, Rachel et Luc, Angèle et Tityre, n'y cherchez point une idée de Gide sur la femme : ils ne sont que les moyens de conjurer un événement trop cruel ; Gide se livre à un travail de minimisation et de ridiculisation du couple, uniquement pour se délivrer, et de cet événement, et de toute sa jeunesse soumise à un culte mystique de la femme. L'affirmation païenne et hédoniste du second Gide ? N'y voyez qu'une révolte contre les impératifs maternels, jamais une philosophie. L'apologie de la jouissance faite par Ménalque ? Elle est liée à l'échec (lui-même inévitable) du mariage de Gide : Gide, impuissant avec sa femme, se sauve d'un sentiment intolérable d'infériorité virile par le caractère forcené de sa nouvelle revendication de puissance. L'acte gratuit de Lafcadio ? C'est la réaction, banale, du velléitaire, qui brise son doute intérieur par une impulsion victorieuse. Aucune, parmi tant d'attitudes, tant de doctrines, tant d'idées, qui ne se laisse réduire à l'aveu d'une très secrète détresse.

La méthode de Delay rend perplexe sur deux points : d'un écrivain qui n'ait pas laissé autant de notes, de journaux intimes, de mémoires, de correspondances que Gide, sera-t-il possible de tracer un portrait critique aussi fidèle ? Ensuite, on peut se demander si l'exemple de Gide, type de l'artiste introverti, est extensible à l'entière race des écrivains. Une œuvre est-elle toujours une construction postérieure élevée pour servir de refuge à un drame de l'enfance incomplètement surmonté ? N'y a-t-il pas des créateurs qui échappent à ce déterminisme psychologique ? Rousseau et Flaubert, Novalis et Nietzsche, Baudelaire et Proust, Dostoïevsky et Tolstoï sont de la même famille, je n'en doute pas, qu'un Gide. Mais les autres, un Dante, un Shakespeare, un Platon, un Pascal ? On croyait pouvoir les comprendre en dehors de toute référence aux accidents psychiques de leur vie. Mais est-il sûr qu'on ne se méprenait pas sur eux, et que la méthode de Jean Delay ne les puisse éclairer d'un jour entièrement neuf ? Ont-ils vraiment été *libres* d'écrire ce qu'ils ont écrit ? Est-il une seule philosophie, une seule poétique, qui ait une valeur en soi ? De quelque façon qu'on réponde, la troublante question est posée. Et s'il est vrai que les idées qui s'expriment à travers une œuvre d'art ne sont que les projections intellectuelles des angoisses secrètes de son auteur, toute la culture, c'est-à-dire la somme de pensées accumulée depuis des siècles, telle qu'elle est enseignée et transmise de génération en génération, risque d'apparaître comme un énorme malentendu. Non seulement Gide, mais les autres « maîtres » vacilleront.

Un traité du caractère

D'ailleurs, est-ce bien Gide l'objet de ce livre ?

J'y vois d'abord une entreprise admirable de compréhension de l'être humain. Je vois Gide perdu dans une vaste famille d'enfants rendus malheureux pour la vie à cause d'une éducation mal adaptée aux besoins profonds de leur nature. La mère de Gide était cette puritaine, armée d'un sens inflexible du devoir et des obligations morales, faisant ployer son enfant sous le filet des interdits. Occupée sans cesse à humilier son fils, dont elle rabrouait les plus anodines velléités d'amour-propre, elle l'habitua à douter de la légitimité de ses moindres désirs, et le découragea peu à peu de lui-même, au point de faire de lui, déjà faible et d'une complexion nerveuse délicate, l'homme ondoyant et ambigu qu'on lui a tant reproché d'être. Mme Gide est l'exemplaire illustration de cette pédagogie funeste, qui consiste à exiger d'un enfant qu'il renonce à un plaisir défendu s'il veut obtenir l'amour promis.

Que pouvait devenir Gide, sans cesse partagé entre deux besoins contraires ? « Affirmer sa sexualité ou son indépendance, c'était perdre l'amour et la protection maternels, et, d'autre part, renoncer à sa sexualité ou à son indépendance, c'était sacrifier le plaisir et la liberté aux exigences de la morale que sa mère incarnait. Il ne pouvait que la satisfaire ou se satisfaire, il ne pouvait que la haïr ou se haïr ». **Ainsi, il suffit que l'objet spontané de l'amour de l'enfant ne se laisse aimer que sous certaines conditions pour que l'idée de l'amour soit empoisonnée à jamais dans le cœur de l'homme. Jamais plus Gide, dont sa mère ne voulait prendre en grâce qu'une fraction de l'être qu'il était, ne put découvrir l'amour, à travers les autres personnes qu'il aima, dans sa totalité physique et spirituelle. Il se créa de la femme une image sublimée, sorte de double idéal de lui-même, figure à la fois inspirée de sa mère et de sa cousine (Madeleine Rondeaux, plus tard sa femme, qu'il a peinte sous les traits d'Alissa, de Marceline ou d'Emmanuèle), objet de pure adoration, « auquel le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure », et désormais, de l'amour, il exclut la sexualité.**

Les exigences du corps

Voilà le vrai, voilà le seul drame de Gide : être obligé de choisir, pour l'aimer, une personne qu'il savait ne pouvoir être l'objet de son désir. Substituer, à la partenaire vivante et sensible, une intouchable idole. Vénérer cette idole en se haïssant soi-même de n'être point tout pur. Cette mystique irréaliste, héritée de son éducation puritaine et renforcée par les étranges réticences de Madeleine (mais, différente, il ne l'eût pas aimée), a opposé en Gide comme deux adversaires irréconciliables l'âme, principe du bien, et la chair, principe du mal, une nature angélique et une nature démoniaque. Plus généralement, et pour n'importe quel homme, cette mystique, plus répandue qu'on ne le croit, « entraîne, écrit Delay, une dépréciation maligne des exigences du corps et *les tenant pour viles, les avilit* ».

Je pense que la méditation de ces dernières lignes (les mots sont soulignés par Delay) peut changer le cours du destin de plus d'un être. Seul le mépris envers le corps (il se venge, on l'a bien vu dans le cas de Gide) crée le corps méprisable. Les chapitres concernant « l'enfant coupable », « l'enfant divisé », « l'angélisme », « l'erreur de Narcisse », « la création du double », sont extraordinaires et décisifs, et nul éducateur ne les pourra plus ignorer. La pédérastie de Gide, il faut y insister puisque tout le monde s'y trompe encore grossièrement, n'a été qu'un effet secondaire de cette division secrète de l'être : à l'Une, qu'il consacrât son âme, aux autres, qu'il abandonnât son corps... Ce qu'il y a d'effrayant dans le cas de Gide, ce n'est point tellement son vice, mais bien qu'il n'ait jamais pu se soumettre à un rapport humain complet et harmonieux, jamais pu aimer totalement, dans sa plénitude physique et spirituelle, aucune créature de ce monde, qu'elle fût homme

(Agip.)

JEAN DELAY.
Un écrivain n'a pas d'idées.

(1) Jean Delay, « La Jeunesse d'André Gide », deux volumes. Gallimard. 2 vol. 608 et 684 pages, 20 et 18 NF.

DANIEL GUERIN

SHAKESPEARE ET GIDE EN CORRECTIONNELLE ?

Un livre courageux...

4,40 NF

LES EDITIONS DU SCORPION
1, rue Lobineau - PARIS (6e)

ou femme — ni jamais connaître pour lui-même aucune effusion parfaite où, à la tendresse charnelle, se mêlât la communion amoureuse.

Un humanisme moderne

Gide est l'archétype de l'homme mutilé issu d'une certaine éducation chrétienne occidentale, et l'ouvrage de Jean Delay se lit comme un traité d'intelligente libération. Combien d'êtres, jetés par le malheur de leur enfance dans d'insurmontables tourments, feront de cet ouvrage leur ami... En revanche, beaucoup d'hommes adultes, pour qui les jeux sont faits, opposent à ce livre une résistance qui n'est pas intellectuelle — tous disent leur admiration — mais psychologique : ils ne veulent admirer qu'un travail de critique littéraire, et rien de plus. Ils refusent de ce livre sa part la meilleure et la plus importante : j'entends la remise en question des rapports entre l'individu et la société, à travers l'analyse d'une enfance difficile. Mutilés eux-mêmes dans leur être, ils ne peuvent se résoudre à croire que cette mutilation n'était point fatale.

Delay, justement, nous suggère, pour la première fois peut-être dans l'histoire, la notion d'une liberté psychologique complète, en nous montrant comment cette liberté s'est aliénée chez un être sous la maladroite pression d'une famille, d'un milieu, d'une culture. Rien de plus relatif que de pareilles contraintes ; rien de moins nécessaire, rien de moins absolu que le malheur qui en résulte. Il ne faut pas imputer à la condition humaine ce qui relève des habitudes d'une civilisation et de l'intelligence des éducateurs : telle est la grande idée progressiste qui commande ce grand livre. Dénonçant les chaînes où les esprits réputés les plus libres se trouvent entravés, et tout à la fois indiquant les moyens de supprimer ces chaînes pour les hommes de l'avenir, puisse-t-il contribuer à l'avènement d'un nouvel humanisme, qui permettre à chacun, enfin réconcilié avec soi-même, de réaliser pleinement sa nature.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

HISTOIRE

« L'héroïque défense de Paris » par Henri Guillemin

● *Le drapeau rouge de la révolte au « temps des cerises ».*

DEPUIS quelques années, Henri Guillemin a entrepris de raconter l'histoire de la guerre de 1870 : peu d'époques de notre passé récent sont aussi mystérieuses, peu d'événements ont été aussi délibérément falsifiés. Guillemin voudrait écrire « un livre où l'auteur regarde et montre ce que ne veulent pas voir et cachent les historiens de bonne compagnie ».

Le trou d'ombre

« L'héroïque défense de Paris » (1) fait suite à « Cette curieuse guerre de 70 » publiée en 1956. Dans ce premier livre, Guillemin s'explique sur son projet.

« *Il paraît surprenant*, dit-il, *que personne ne se soit jamais soucié de vérifier si la version officielle que la III^e République a donnée de la période qui se déroule entre la capitulation de Sedan et la révolte de la Commune correspond ou non à la vérité. Il est étonnant que les historiens n'aient jamais tenté de répondre à une question brûlante : comment expliquer que les « Rouges », battus au référendum de novembre 70, sortent grands vainqueurs des élections de mars 71 ? Paris s'est-il en un jour converti à la révolution sociale ?* »

Pour répondre, il faut examiner les faits, confronter les témoignages et les « souvenirs » de tous ceux que la révolte consécutive à la défaite de Sedan avait mis au gouvernement de la Défense nationale.

(1) Ed. Gallimard. 421 pages, 13,50 N.F.

— *Je me suis permis d'apporter mon propre fauteuil.*

Or, sans parler des journaux et des témoignages écrits par des Allemands, alors présents en France et mêlés de près aux intrigues politiques, on dispose d'un magnifique document : les dépositions des témoins convoqués par deux commissions parlementaires d'enquête en 1871 et 1872. Ici, les acteurs du drame (les acteurs de « bonne compagnie » s'entend, puisque les autres sont déjà fusillés ou internés) s'expriment librement et sans cacher leurs intentions véritables.

La conjuration des habiles

Ce que révèle cette confrontation des faits, des hommes et des actes, c'est la stupéfiante conspiration des hommes politiques « républicains » que le peuple parisien a portés au pouvoir pour organiser la défense nationale et dont le seul souci est de traiter avec Bismarck.

Si le rideau, au dernier acte de cette mauvaise pièce, ne se levait pas sur les *quatre-vingt mille* Internationaux, comme on disait alors, massacrés par les « soldats de l'ordre », ce serait une comédie grotesque.

Mais ce n'est pas une comédie grotesque : c'est le drame qui révèle au prolétariat que le nationalisme verbal des classes dirigeantes est un mensonge. Sous la houlette de Trochu, marionnette vêtue en général, la « République des Jules » — Ferry, Favre, Simon — aidée par « Monsieur » Thiers, feint d'animer « l'héroïque défense de Paris » au moment où elle traite avec l'ennemi.

La guerre pouvait être gagnée après Sedan. Les Prussiens ne redoutaient rien tant qu'une « levée en masse » ou un véritable gouvernement de « défense nationale » que Gambetta était le seul à prendre au sérieux. Mais Trochu et les siens acceptaient de gaieté de cœur ce que Napoléon III, prisonnier, refusait : payer le droit d'exercer le pouvoir contre une paix honteuse obtenue sans défaite !

Grotesques convulsions de ces « habiles » qui se glissent à travers les lignes, pactisent en secret avec Bismarck goguenard, reviennent à Paris pour retrouver un peuple de plus en plus acharné à la guerre et auquel il faut cacher le secret de la trahison.

M. Prudhomme

Avec verve, Henri Guillemin met en scène les maréchaux timorés plus soucieux d'ordre social que de victoire militaire, les généraux qui « se sont fait la main » en Afrique au cours de la guerre permanente que l'Empire soutint en Algérie, les politiciens qui, enfermés dans Paris, veulent se rendre et n'y arrivent jamais !

L'historien nous plonge dans le tissu même de la vie qu'il reconstruit avec des journaux, des croyances, des déclarations sincères et non sincères; nous suivons la marche des événements, moins comme on découvre un destin déjà réalisé, mais souvent comme un discours dont on ne connaît pas d'avance la fin. Guillemin rétablit dans le passé le frémissement de l'imprévisible.

La plupart du temps, le commentaire enveloppe les faits et les prolonge. Commentaire que Guillemin semble prêter à un « homme d'ordre », paraphrase souvent vulgaire que l'on dirait sortie de la bouche de M. Prudhomme. C'est la meilleure trouvaille de l'historien que cet humour à l'envers !

Michelet faisait parler ce personnage fictif qu'il nommait le « Peuple ». Reprenant ce procédé, mais se plaçant au niveau du trottoir des beaux quartiers, Guillemin laisse la parole à l'homme de droite qu'il veut mettre en jugement. Sa « mauvaise foi » seule doit suffire à le condamner !

Aux frontières de l'Histoire

Quand il s'agit de personnages politiques médiocres ou hypocrites dont l'existence se déroule au niveau le plus extérieur de la vie, la méthode de Guillemin sert toujours bien son projet.

On doit se demander toutefois si cette méthode peut s'appliquer aux hommes dont l'existence déborde les cadres superficiels de la « mauvaise foi » et ne se réduit pas à la politique officielle.

Il est frappant que, dans « L'héroïque défense de Paris », n'apparaissent jamais les personnages dont le centre de gravité se trouve à l'extérieur du domaine politique où triomphe l'hypocrisie que veut dénoncer l'auteur. On dirait que Guillemin n'a pas de langage à prêter à Gambetta, à Blanqui, aux futurs Communards, au peuple...

Ne pourrait-on formuler la même interrogation à propos des livres *historiques* que Guillemin a consacrés à la littérature ? Il révèle l'hypocrisie politique ou financière de Vigny et de Benjamin Constant ; mais le centre de gravité de l'existence de ces écrivains — comme de tout écrivain — ne réside point sur ce terrain superficiel.

On dirait que deux domaines de l'expérience échappent à la méthode que pratique Guillemin — celui des structures complexes et *cachées* des classes ou des groupes sociaux, celui des formes d'expression littéraire.

Car, de même que les agissements de Favre ou de Thiers ne suffisent pas toujours à expliquer les mouvements qui se préparent dans les profondeurs de la vie sociale, de même la révélation de l'hypocrisie financière ou politique de Benjamin Constant n'explique pas ses intentions littéraires.

Ce sont là sans doute les limites mêmes de l'Histoire...

Le « sinistre nabot »

Lorsque Guillemin s'attache à l'un de ces personnages dont la vie se déroule entièrement dans la sphère politique officielle, sa verve et son intelligence s'exercent à plein. Les aventures de « Monsieur Thiers » emplissent « L'héroïque défense de Paris » et font pâlir les lauriers de son émule Jules Favre.

Ce « Monsieur Thiers » que Marx appelait le « sinistre nabot » et dont on trouve même un portrait dans « La Nausée », de Sartre, est sans doute l'imposteur le plus remarquable de notre histoire récente.

Guillemin le montre à l'œuvre, ce « défenseur du droit et de la morale », cet ami du bien public, sournois, vindicatif — l'homme du ressentiment !

Il le suit au long de sa tournée en Europe quand il cherche à se faire accréditer comme le seul successeur de Napoléon III, le suit à Tours quand, avec une joie mauvaise, il stoppe l'offensive organisée par Gambetta et redoutée par les Prussiens ; il l'accompagne à travers les lignes allemandes auprès de Bismarck qu'il séduit et jusque dans le bois de Boulogne où il arrive en secret, frileux, pusillanime, haineux, pour donner ses ordres à ses complices du gouvernement.

Guillemin, espérons-le, dans un dernier volume des « Origines de la Commune », achèvera le portrait du « *libérateur du territoire* » en faisant l'histoire de Versailles et de l'Assemblée des ruraux dominée par Thiers. Alors, le « libéral » qui a sur les mains le sang de 80.000 Parisiens coupables de n'avoir pas eu la même idée que lui de la patrie et de la société, cessera peut-être d'être un héros pour les manuels de collège...

Le temps des cerises

Car la Commune de Paris reste la grande inconnue : une malédiction pèse sur elle.

Les historiens, il est vrai, ne nous

→

ont pas gâtés ! A peine conservons-nous les témoignages de Lissaragay et de Jules Vallès ; ajoutons-y le roman de Jean Cassou, « Les Massacres de Paris », écrit au moment du Front populaire, et une pièce de Brecht. La Commune n'a pas eu la chance, comme la révolte russe de 1905, d'avoir son Eisenstein.

Il est vrai que nous entrons dans un dédale d'idéologies contraires dont aucune n'embrasse la réalité vivante de cette époque « maudite ». Guillemin nous dit que la droite française, en devenant nationaliste au moment de l'affaire Dreyfus, a effectué *« un beau redressement »* : elle avait assez montré, en 70-71, qu'elle préférait les aristocrates prussiens aux ouvriers parisiens. Mais le nationalisme est une idée confuse et n'explique point la Commune !

D'autres nous disent que si la Commune avait eu une direction politique semblable à celle de la Commune de Léningrad en 17, elle aurait remporté la victoire. C'est faire preuve de mauvaise foi et inventer le passé avec le présent : les ouvriers parisiens qui se révoltent en 71 sont des blanquistes, des proudhoniens. Ils ne pouvaient entreprendre que ce qu'ils ont pu réellement accomplir.

A vrai dire, pour parler de la Commune et de ce qu'on a appelé plus tard le « temps des cerises » (dont la rougeur symbolisait le vieux drapeau de la révolte), il faudrait se délivrer des idéologies de notre époque. La Commune ne se réduit ni au nationalisme des uns ni au caporalisme des autres. Elle est ce qu'elle est — une insulte permanente aux intelligences de « bonne compagnie » !

Et quand, par une belle nuit de juin, les soldats de l'ordre, enivrés d'alcool et de fanatisme imbécile, pénètrent à pas de loup dans un Paris qui danse aux carrefours et dans les guinguettes, ce n'est pas seulement la répression qui commence, c'est le prolétariat du XIXe siècle qui, sans marchander son courage, meurt dans les plis d'un drapeau rouge que nul depuis n'a vraiment relevé...

JEAN DUVIGNAUD.

« Ivan le Terrible » par Henri Vallotton et « Les Epîtres d'Ivan le Terrible ».

● *Un tyran admiré par Marx.*

LA légende ne s'est pas emparée d'Ivan IV, dit le Terrible : il a suffi que l'Histoire aït retenu certains traits de son caractère et certains actes de sa vie pour que soit mis en échec le pouvoir des fables. Quels défauts lui attribuer d'ailleurs, quels travers, quels appétits, quels vices ? Une fée, généreuse dans sa malfaisance, lui a tout donné, dès le berceau. De quels méfaits le déclarer coupable, de quels forfaits, de quels crimes ? Il les a tous commis, les plus modestes comme les plus grands, et il en a inventé qui passent l'imagination.

Du tsar qui régna sur la Russie (la Moscovie) au XVIe siècle, on ne peut rien écrire qu'on n'ait recours, aussitôt, à des formules paroxystiques : cet autocrate est *le plus* mystérieux, *le plus* complexe, *le plus* déroutant souverain que l'Histoire ait connu. Il est bien davantage encore : par exemple, un politique lucide que Pierre le Grand admirera, que Marx approuvera. Par exemple, un des plus grands écrivains russes, un des esprits les plus cultivés de son temps et qui s'est nourri tant de théologie que de littérature profane. Auteur d'une passionnante biographie, Henri Vallotton trace du Terrible un portrait aussi fascinant que fidèle (1) tandis que Daria Olivier, qui a traduit sa correspondance (pour la première fois en France), nous présente un livre qu'il faut saluer comme un événement (2).

(1) Ed. A. Fayard, 330 pages, 12 NF.

Les esclaves commandent

L'intérêt de cette correspondance est multiple : voici, sous nos yeux, un autocrate soucieux de définir une théorie du pouvoir et qui exprime en même temps les tendances contradictoires de sa nature, sans jamais tenter de les dérober. Orphelin de père à quatre ans, de sa mère à huit, Ivan a vécu dans la terreur jusqu'à son couronnement, c'est-à-dire jusqu'à sa dix-septième année. Pendant toute son enfance et son adolescence, il a vu les boyards, qui forment la caste des grands seigneurs héréditaires, piller le trésor de ses parents et s'entretuer, tandis que la Russie, par leur faute, roulait au chaos. Il conçoit à leur égard une haine telle qu'il les exterminera.

Dans ses deux épîtres au prince Kourbski, Ivan, avec beaucoup d'émotion, évoque la terrible enfance qui fut son lot et qui a fait de lui un déséquilibré, un psychopathe. Kourbski, général russe vaincu, un boyard, a préféré se ranger sous la bannière d'un autre souverain plutôt que regagner Moscou : il craignait, non sans raison, la colère du tsar. Pour expliquer sa trahison, la justifier, il envoie une lettre à Ivan et, quand ce dernier lui a répondu, d'autres encore. Ivan lui écrit par deux fois et ses épîtres, fort longues, constituent d'incomparables documents. Kourbski reprochait au Terrible d'avoir massacré les boyards pour gouverner seul. Dominé par les impulsions violentes de sa nature, Ivan répond toujours à côté des questions posées par Kourbski, comme s'il faisait *exprès* de l'entendre mal : de là que les épîtres d'Ivan forment la moitié d'un extraordinaire dialogue de sourds. Kourbski lui fait-il grief de gouverner en souverain absolu ? Alors Ivan : « Comment pouvez-vous louer *« un ordre de choses où les esclaves commanderaient à la place des maîtres »* ? J'ai ordonné des massacres, j'ai moi-même prêté la main aux pires exactions. Certes, mais qu'est-ce que le mal ? Les *crimes* des souverains ne sont pas crimes au regard de Dieu, *par conséquent* ils ne doivent l'être au regard de *personne*, alors que les crimes des *sujets* le sont au regard de *tous*. Ordonnés par un souverain, les morts d'hommes, les pillages, les dévastations, les sacs de villes, les incendies, les génocides sont de *justes punitions*. Alors que ces mêmes méfaits, s'ils sont *l'œuvre des hommes* (des hommes, non du souverain), constituent *d'impardonnables crimes.* »

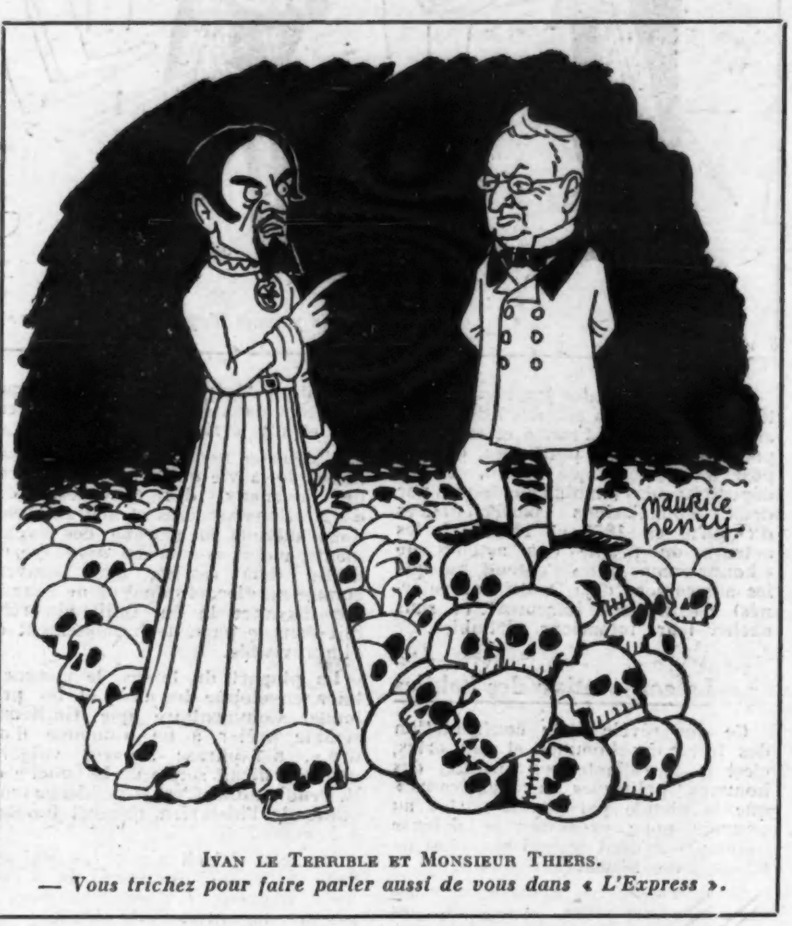
(2) Ed. P. Seghers, 306 pages, 12 NF.

Telle est la théorie qu'Ivan expose longuement dans ses épîtres qui sont autant de diatribes parsemées de citations empruntées aux Ecritures et d'exemples tirés de l'Histoire, exemples qu'il n'a aucun scrupule à *solliciter* dans la direction qu'il lui semble bon de prendre.

Ivan est, de plus, un esprit foncièrement superstitieux et un impudent menteur. Il eut, pendant longtemps, l'étrange désir d'épouser (lui qui eut plus de femmes que Barbe-Bleue, huit au moins) la femme du futur roi de Suède, Jean III. Qu'Ivan fût marié n'empêchait rien ; il répudiait ses épouses et les envoyait dans des couvents. Pour mener son projet à terme, il s'adressa au propre frère de Jean, Eric, qui était alors sur le trône suédois. Tous deux conclurent le marché : Eric devait s'emparer de sa belle-sœur et la céder au Terrible. Mais Eric devint fou et Jean lui succéda. Dans sa correspondance avec ce dernier, Ivan nie les faits avec une incroyable impudence. Il y a pourtant des preuves ; alors : *« Que viens-tu me rappeler cette lettre ? Si je l'ai écrite, c'est du passé. »* On ne saurait trouver attitude qui confonde davantage.

Toutes les épîtres d'Ivan sont de cette veine. Mythomane magnifique, Ivan IV apparaît dans sa vie et dans sa correspondance comme une énigme impossible à percer et qui, trois siècles après sa mort, défie toutes les sciences de la connaissance des hommes.

YVES BERGER.



IVAN LE TERRIBLE ET MONSIEUR THIERS.
— Vous trichez pour faire parler aussi de vous dans « L'Express ».

POLITIQUE

« Risques et chances de la Ve République » par P. Viansson-Ponté

● *En l'écoutant vagir...*

PIERRE VIANSSON-PONTE était prédestiné à devenir le premier chroniqueur de la Ve République. Un hasard malicieux a voulu en effet que ce soit exactement à la veille du 13 mai 1958 qu'il prenne ses fonctions de chef du service politique du « Monde », abordant ainsi dans des conditions particulièrement périlleuses une nouvelle étape de sa carrière de journaliste politique. Dix-huit mois plus tard, il cherche à replacer ses analyses au jour le jour dans une perspective plus cohérente, en échappant, dans un petit livre de la collection « Tribune Libre » (1), à la gymnastique difficile du « papier » quotidien.

Voici donc pour la première fois tentée l'ambitieuse épreuve qui consiste à juger le nouveau régime sur ses premiers vagissements. Que cette épreuve se soit imposée, l'auteur l'affirme, puisque :

> *« ... Partisans et... adversaires également forcenés ne se ressemblent pas seulement par la passion qui les anime. Pour la plupart d'entre eux, que trahit leur hâte à encenser ou à maudire, l'aveuglement est la règle commune. »*

A la différence des uns et des autres, Pierre Viansson-Ponté réussira-t-il à garder les yeux ouverts ? Oui, si l'on en juge par le portrait fort bien venu qu'il trace du général de Gaulle au pouvoir :

> *« Malgré une grande courtoisie naturelle, le Président de la République laisse parfois entrevoir de quelle hauteur il considère les hommes et les rites, tandis qu'il promène sur la France, sur l'Europe et sur le monde ce regard que ses partisans disent simplificateur et ses adversaires simpliste. »*

Portrait qui, parfois — le livre a été terminé en novembre 1959 — devient involontairement prémonitoire :

> *« Le général de Gaulle s'est réservé l'Algérie et la Communauté, la défense et la diplomatie, enfin, plus récemment, l'Intérieur (...). Parmi les autres départements ministériels, une bastille imprenable : les Finances, qui n'ont jamais été aussi autonomes. »*

Après le roi, la Cour composée de ceux que, sans tous les nommer, l'auteur appelle « les petits barons ».

> *« Si le pouvoir devenait vacant — ou quand il le deviendra — ils pourraient bien apparaître alors comme de nouveaux princes. »*

Le chapitre consacré à l'Assemblée anticipe à nouveau sur un avenir proche :

> *« Une seule donnée politique un peu nouvelle : la sourde hostilité... qui oppose les modérés au gouvernement et surtout à l'Union pour la Nouvelle République. Ce sera le premier souvenir d'enfance traumatisant de ce Parlement et peut-être du régime. »*

La machine tourne à vide

Mais l'intérêt de l'essai de Pierre Viansson-Ponté ne réside pas toujours dans l'analyse des contradictions qui déchirent le nouveau régime et qu'il n'est pas le seul à avoir constatées. Certains aveux concernant ses propres difficultés sont plus éclairants :

> *« Quand le journaliste entrevoit par chance quelques rouages de la machine, il constate souvent qu'ils tournent à vide. Il en vient alors à se demander si l'on réussit vraiment à presque tout lui cacher — ou si, simplement, il n'y a rien à cacher, parce qu'il ne se passe à peu près rien. »*

Ou encore :

> *« L'analyste... voudrait percer à travers les événements d'aujourd'hui les secrets de l'évolution de demain. Or, s'il a le sentiment d'un glissement, il lui est presque impossible d'en déterminer les formes, d'en percevoir les indices, d'en dégager le sens. »*

C'est bien finalement cette impossibilité qui instruira le mieux le lecteur sur la nature du régime. Quelque soin qu'ait pris l'auteur pour équilibrer ses démonstrations en balançant le pour et le contre, quelle qu'ait été la qualité certaine de ses sources d'information, quelque recul qu'il se soit donné, il était sans nul doute impos-

(1) Ed. Plon, 76 pages, 3,70 N.F.

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
DICTIONNAIRE DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE
350 articles • 315 illustrations
39 NF

JORGE AMADO
SEGHERS
Gabriela fille du Brésil
best-seller du ROMAN sud-américain

sible de rendre compte de dix-huit mois de pouvoir gaulliste en oubliant que les impuissances de celui qui le détient viennent avant tout des conditions dans lesquelles il a jugé bon de l'accepter des mains de ceux qui, aujourd'hui, le lui contestent. C'est le grand mérite de Pierre Viansson-Ponté d'avoir fait cette démonstration.

P. G.

TÉMOIGNAGE

« Véronique dans l'appareil » par Brigitte Gros

● *Une jeune femme idéaliste découvre l'amour... de la politique.*

UN roman ? Soit, puisque l'auteur l'affirme. Et sans doute y a-t-il en effet une part d'affabulation dans le récit que Brigitte Gros consacre à cette dure expérience : celle de militante au sein d'un grand parti politique (1).

Que les uns ou les autres s'y reconnaissent ou refusent, au contraire, de s'y reconnaître, peu importe. Si ce ne sont eux, ce sont leurs frères.

Peut-être fallait-il l'œil d'une femme, d'une jeune femme, pénétrant dans l'appareil d'un parti avec l'ardeur des néophytes, pour saisir ainsi sur le vif, dans ses manifestations concrètes, le mélange de bassesse et de dévouement, d'ambition vulgaire et d'authentique idéalisme qui sous-tend toute entreprise politique.

L'héroïne du roman, Véronique, est mariée. Elle a des enfants, elle est heureuse... mais elle veut refaire la France. Et comme elle ne se prend pas pour Jeanne d'Arc, seulement pour une Française éclairée, mais modeste, c'est au service du « parti » qu'elle cherche à mettre son énergie et sa volonté d'action.

Qu'est-ce qu'un parti ? Véronique va le découvrir et le lecteur avec elle. Une sorte de société autonome où se combattent cruellement les appétits et les ambitions de chacun, servis ou desservis tour à tour par l'inertie, le scepticisme ou la sclérose de la piétaille, de ceux qui furent sans doute, eux aussi, de jeunes et ardents militants, mais que le temps et les temps ont transformés en gardiens de musée.

Un reportage coloré

A travers les mésaventures, vivement contées, de l'opiniâtre Véronique, c'est la vie stérile de cette petite société qui se révèle, dominée par la personnalité de M. le secrétaire général. A celui-ci, à sa hauteur de vues, à son caractère, l'auteur rend un vibrant hommage. Mais n'est-ce pas précisément à ces vertus que le secrétaire général doit, à la fin, d'échouer face aux habiles du parti ?

Le récit de Brigitte Gros est de nature à faire réfléchir beaucoup de ceux qui veulent « faire quelque chose » et qui souhaitent exercer une action politique individuelle au sein d'une action collective.

Ils y découvriront, certes, que la politique étant métier d'hommes, ceux qui l'exercent ne sont pas plus exempts de faiblesses et de vilenies que dans toute autre activité.

Mais ce qui ressort le plus clairement de cette exploration passionnée au cœur d'un parti, c'est qu'à toute action collective, il faut un but et une doctrine. Faute de quoi, un parti n'est plus qu'un aggloméral d'individus qui se disputent des prébendes, présentes ou futures. Il ne reste plus que les faiblesses et les vilenies, au lieu qu'elles soient consumées par le feu d'une foi agissante.

Mais l'auteur, qui se garde des idées générales et qui ne prétend à rien d'autre qu'à une sorte de « reportage » vivant et coloré, laisse au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions.

Ce livre, l'un des premiers qu'une jeune femme consacre à ses relations avec la politique, a en outre le mérite de trancher singulièrement sur la production littéraire féminine de ces dernières années.

Il y est bien question d'amour, mais de cette sorte d'amour qui avait, jusqu'à présent, épargné les femmes et qui se nomme l'amour du pouvoir.

F. G.

(1) Ed. Julliard, 224 p., 9 NF.

ROMANS

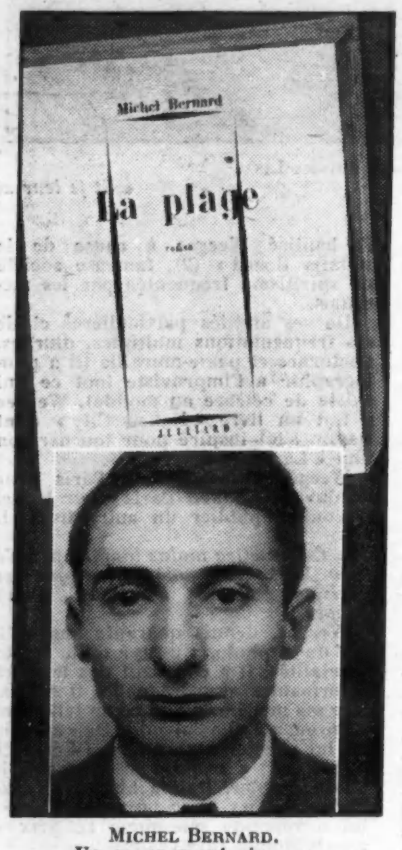
« La Plage » de Michel Bernard

● *Un début éclatant.*

J'AVOUE que Michel Bernard a trouvé l'hameçon le plus propre à m'accrocher par les ouïes ; une longue citation de Michel Leiris, sur laquelle s'ouvre le livre, et qui précise que la littérature, semblable à la tauromachie, doit comporter des risques — pas de littérature sans dangers. Peut-être n'était-il pas nécessaire que l'éditeur soulignât cette citation d'un trait gras? Il est vrai que les lecteurs sont si paresseux, ou si rapides...

Manifestement, Michel Bernard (1) n'a pas lu que Leiris, mais Claude Simon, et William Faulkner, c'est-à-dire deux fois William Faulkner. Excellentes lectures, qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes auteurs. L'important est que, pour Michel Bernard, comme pour Claude Simon, l'imitation — selon la formule chère à l'art classique — ne soit pas un esclavage. Cela

BRIGITTE GROS.
Une exploration passionnée.



MICHEL BERNARD.
Un mouvement sinueux.

est vrai pour Simon. Cela est déjà vrai, me semble-t-il, pour Bernard.

Une phrase longue, sinueuse, liant dans le même mouvement souple le paysage, l'homme, les objets, les différentes « relances du temps », les différents plans du récit (dialogues, monologue intérieur, description objective) : voilà l'outil avec lequel Bernard, habilement, « appréhende » le monde. Le mouvement de la phrase ressemble à celui-là même de la mer, léchant, couvrant le sable à force d'avancées molles, souples, sinueuses, faites de détours et de repentirs, d'hésitations, de rectifications, de reculs, de renoncements qui précèdent un nouveau flux souple, mou, sinueux, ample, irrégulier — irrésistible. Ainsi progresse le récit. Et la réalité qu'il recouvre est bien cette plage immémorialement couverte, découverte, recouverte par ces faits divers qui se répètent au long des siècles, avec des variantes infinies que l'on peut considérer comme négligeables, de simples détails géographiques ou psychologiques qui ne sont rien en regard des déformations que nous leur imprimons... Plage, théâtre géographique nécessaire de ces marées, de cette histoire qui semble de plus en plus circulaire, cyclique, quoique de manière apparemment indéfinie. Plage, lieu essentiellement ambigu — est-ce déjà la terre, est-ce encore la mer ? Et le style même de Bernard multipliant rectifications et alternatives, raffinant sur la nuance par chapelet d'adjectifs, aboutit grâce à cette quête minutieuse, têtue, de la précision (la patience des vagues grignotant un rivage) à une espèce de flou comparable à celui de certains dessins au trait sans cesse repris.

Il s'agit apparemment d'un fait divers. Assez sordide. Assez banal. Une « histoire de fesses » dans le milieu fruste, mi-paysan, mi-pêcheur, d'une province fruste, la Vendée, qui est à Bernard ce que les vallées du Mississippi sont à Faulkner. Mathieu, solitaire primitif des bois et des flots, vieux mâle traqué par ses hantises, toujours au bord de la précipitation, du meurtre ou de l'anathème, est le « nègre » de l'histoire. Et semblable climat faulknérien : mélange de violence et de sexualité, et de péché — on parle de bible, de faute, de déjection de l'enfer, de diable, de sainte couronne de flammes. On cerne littéralement l'intrigue, et c'est tant mieux, ce n'est pas elle qui compte — d'autant plus difficilement que les différentes marées du récit sont parfois coupées par le récitatif collectif du village — le « chœur » — tout dont les commentaires, ragots, cancans, explications contradictoires, oublis, confusions, emmaillotent les faits de légendes, les transforment en fable.

Ce livre retient. Je crois (quel plus bel éloge ?) qu'il répond au propos de son auteur : sa lecture *compromet.*

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. Julliard, 208 p., 7 NF 80.

« Les ardeurs de Paolo » par V. Brancati

● *Sicile passionnée, Sicile misérable.*

« DON JUAN EN SICILE » : ce titre d'un roman qui n'a pas encore été traduit pourrait bien, s'il faut en croire Moravia, caractériser toute l'œuvre de Brancati : satire heureuse et limitée d'un personnage — le bellâtre italien assoiffé de conquêtes — et d'un milieu — la Sicile patriarcale, ensoleillée et misérable. Il arrive que l'obsession de Don Juan dissimule un doute sur sa virilité même : « Le Bel Antonio » était l'histoire d'un impuissant. Il arrive aussi que, derrière le décor baroque de Catane ou de Palerme, surgissent ces hommes sauvages à l'émancipation desquels s'est voué Danilo Dolci. Le dernier roman (1), inachevé, de Brancati — qui mourut le 25 septembre 1954, à l'âge de 47 ans — lève le voile sur l'univers mythologique que l'écrivain s'était peut-être trop complaisamment amusé, jusque-là, à décrire. Œuvre de transition, dont il est significatif qu'elle marque à la fois un renouvellement de l'art de son auteur et le souci d'une plus grande vérité.

Paolo, comme ses prédécesseurs (et comme le titre l'indique) est un homme « ardent ». C'est aussi un Sicilien, descendant d'une grande famille d'aristocrates, femmes à la chair généreuse qu'une religion étroite défend à grand peine contre le démon de la luxure, hommes au tempérament volcanique, qui ne connaissent que la loi du plaisir. Un seul des membres de la famille, Michel, le père de Paolo, fait exception. Avant que Paolo ait atteint l'âge d'homme — mais non pas avant qu'il ait connu ses premières expériences — Michel se suicide, au milieu de l'incompréhension générale. La graine que son exemple a semée dans l'esprit de son fils ne germera que beaucoup plus tard, quand Paolo, après avoir mené à Rome une existence dissolue et angoissée, retrouvera une Sicile privée de ses charmes, où la vision de son propre malheur, à travers celui des autres, le frappera brusquement. Il décide alors de mener une vie pure et se marie. De retour à Rome avec sa jeune femme, il ne peut éviter, pourtant, de succomber à la tentation. Caterina le quitte, provisoirement — du moins l'espère-t-il — et le roman s'arrête là. Une note de Brancati nous apprend que deux chapitres manquent encore, où l'on aurait vu Paolo, saisi par une jalousie maladive, se « nouer » de plus en plus, « jusqu'au moment où il sentirait l'aile de l'imbécillité lui effleurer le cerveau ».

Proust et Stendhal

Le châtiment imaginé par l'auteur éclaire ses intentions. Plus encore que le conflit du Bien et du Mal, le combat que décrit Brancati est celui d'une force et d'une faiblesse, d'une force qui se présente pauvre et désarmée, d'une faiblesse qui se pare de tous les charmes de la puissance. L'innocent plaisir que Paolo goûte, au début du livre, avec la petite servante Giovanna, se mue, par une métamorphose progressive, en une recherche harassante et honteuse. L'appétit — cette force sombre, irrésistible que magnifiait D. H. Lawrence — mène ici à la folie l'être qui a accepté de le servir. Et parallèlement — ainsi que le montrent les deux épisodes siciliens — l'univers innocent où régnait la loi du plaisir se dévoile peu à peu comme un univers coupable : de misère, d'exploitation, de mensonge. Ce parallélisme n'a rien de fortuit. Si « Les Ardeurs de Paolo » sont, avant tout, le récit de la lente détérioration d'un individu, leur signification historique apparaît claire. La déchéance de Paolo a valeur de symbole : comme Vailland dans « La Loi », Brancati a voulu nous rendre sensibles au délire (plus encore qu'à l'injustice) d'une société fondée sur la conquête, où le plaisir des uns suppose le bon plaisir des autres.

Dans la préface longue et un peu embarrassée qu'il a placée en tête du livre de son ami, Moravia signale que Brancati avait passé les dernières années de sa vie à lire Stendhal et Proust. L'influence du premier de ces auteurs sur « Les Ardeurs de Paolo » me semble mince ; celle du second, en revanche, est évidente.

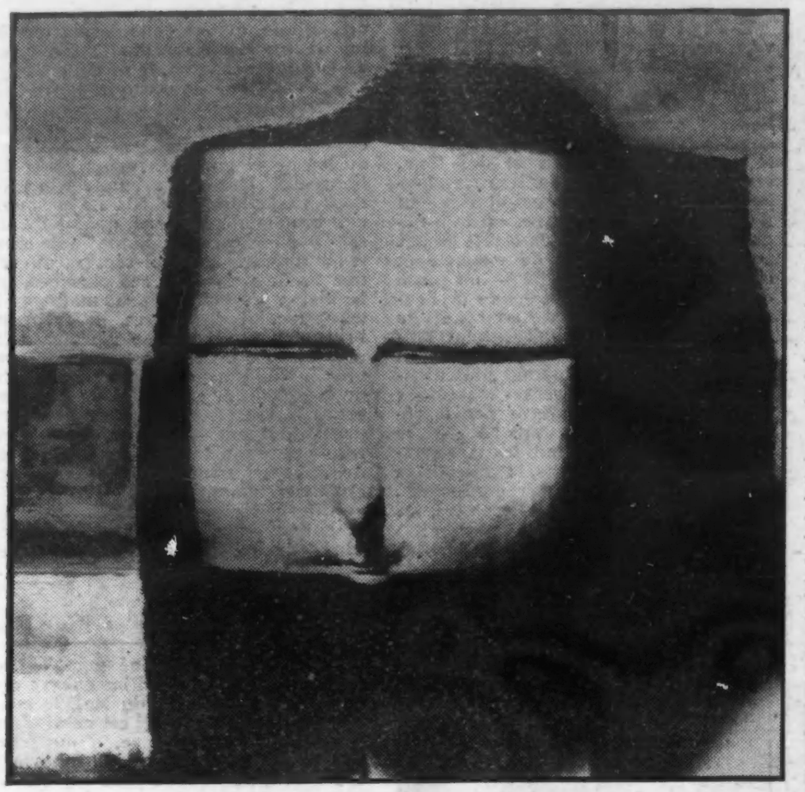
Le roman souffre d'une certaine nonchalance : c'est une succession de scènes brillantes plutôt qu'une œuvre concertée. Le talent satirique de Brancati l'entraîne plus souvent qu'il ne voudrait à se faire le chroniqueur de la société frelatée où évolue Paolo, au lieu d'en être l'entomologiste. Ainsi, la grande réception chez les Ippolito ressemble davantage à la scène des portraits du « Misanthrope » qu'à la soirée chez les Guermantes.

Ces réserves faites, il faut dire que dans de nombreux passages, et notamment dans les scènes qui suivent le retour à Rome de Paolo avec sa jeune femme, éclatent une force, une intelligence, un sens des images et un humour (cet humour supérieur qui est la poésie du romancier et qui éclaire, précisément, les créations d'un Proust ou d'un James) exceptionnel. On peut penser que, dépouillant son ancien personnage de satiriste, Brancati n'aurait pas manqué d'affirmer, dans la suite de son œuvre, cette puissance ample et cruelle, ce charme qui ne doit plus rien aux séductions d'une ironie à fleur de peau. Sa mort prématurée a certainement privé l'Italie d'un grand écrivain.

BERNARD PINGAUD.

(1) Ed. Robert Laffont, 385 p., 14 NF 50.

JORGE AMADO
PS. SECHERS
Gabriela
fille du Brésil
best-seller du ROMAN sud-américain



VUS PAR WEEGEE : MONNA LISA.

WILLIAM SHAKESPEARE.

« Et je leur ai fait des photos... »

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● Un photographe médium : Weegee. — Un film éducatif interdit aux moins de dix-huit ans. — Des alliances inattendues pour la T.V.

CETTE semaine, dans les rues de Paris, il faut signaler la présence d'un individu à mine assez patibulaire, qui se promène avec un gros cigare au coin d'une bouche édentée, avec des yeux ronds, et un rolleiflex sur le ventre. Il a l'air de sortir d'un dessin animé, mais c'est un des meilleurs photographes des U.S.A. et un des personnages les plus insolites que cette profession ait jamais comptés. Il a cinquante-neuf ans et se nomme Arthur Fellig, plus connu sous le nom de Weegee. L'histoire de ce nom révèle une partie de sa propre vie.

Pendant douze ans, Weegee a été le photographe « officiel » de « Murder incorporated » (1).

Il habitait à Manhattan, à côté du plus important repaire de gangsters de New York, et devint leur ami en photographiant leurs mariages, leurs enfants, leurs petits-enfants, etc.

« *Mais, comme en Amérique,* dit Weegee, *personne n'est insensible à la publicité, même les gangsters, ils ont eu bientôt envie que je photographie aussi leurs meurtres. Ils prirent l'habitude de me prévenir pour me fixer des rendez-vous. J'arrivais ainsi généralement deux ou trois minutes après l'incident, sur les lieux du crime et je suis parvenu à être un spécialiste de la photo de cadavre. Il y a toute une technique pour que cela plaise aux journaux. Le cadavre le plus demandé est le cadavre humoristique, par exemple sous un écriteau indiquant « no parking » ou « impasse » ou quelque chose de ce genre. Le cadavre jovial, avec le sourire, plaît bien aussi. De toute façon, il faut éviter le sang. A « Life », on avait établi un barème pour me payer : tant pour un coup de couteau, tant pour une balle de revolver ; cinq balles dans le ventre, cela faisait un bon prix.* »

Ainsi Weegee arrivait toujours le premier avec ses photos et le premier il prévenait la police. Il est le seul citoyen privé qui ait dans sa voiture une radio branchée avec la police, qui l'a baptisé Weegee à cause de la « Ouija Board » (2), fameuse société de spiritisme fréquentée par les médiums.

De ses amitiés particulières et de ses fréquentations multiples, diurnes, nocturnes et passe-muraille (il a photographié à l'improviste tout ce qui existe de célèbre au monde), Weegee a fait un livre « Naked City » dont Dassin s'est inspiré pour tourner son film « La Cité sans voile ».

Weegee a débarqué à Paris pour découvrir « Naked Paris » sur lequel il compte publier un autre livre. Il dit :

« *Cela mettra moins longtemps qu'à New York (dix ans) parce que les Parisiens vivent beaucoup plus dehors.* »

Weegee, depuis quarante ans qu'il fait de la photo, a essayé mille autres spécialités. Il a construit des lentilles déformantes avec lesquelles il caricature ses modèles d'une façon tellement surprenante que Salvador Dali a voulu les lui acheter à prix d'or. (Weegee a refusé mais a proposé au peintre de le photographier. Dali a alors demandé 25.000 dollars pour poser et Weegee lui a répondu que pour ce prix il aurait Monna Lisa.)

L'idée de ces lentilles déformantes lui est venue à Hollywood. « *Je voyais tant de jeunes beautés arriver là dans l'espoir de se faire engager, et qui n'obtenaient même pas la moindre convocation. J'ai voulu les aider. Je me suis dit : il faudrait qu'elles aient quelque chose de particulier. Deux têtes par exemple. Alors on les convoquerait. Et je leur ai fait des photos pour les rendre un peu intéressantes.*

— Et cela a marché ?

— *Oui, j'ai gagné de l'argent. Et la M.G.M. a loué mes lentilles pour faire un film. Cela m'a rapporté ce qu'elles m'avaient coûté* ».

Le Musée d'Art Moderne de New York vient d'organiser une exposition de ses photos.

Pendant deux ans, il a travaillé aussi à « Vogue ». Le directeur lui a dit : « *Weegee, ici, nous travaillons dans le luxe. Prenez le grand escalier* (il a la manie de passer surtout par les sorties de secours, par les entrées de service, par les échelles d'urgence). *Allez dans le monde. Photographiez qui vous voulez. Ne vous occupez de rien. Si ce sont des gens importants, nous les reconnaîtrons* ».

Quand on lui a demandé une photo de mode, il a emmené les mannequins dans une charcuterie manger du salami. « *Ces filles hautaines qui ouvrent la bouche devant des colonnes grecques, cela ne me disait rien. J'ai été payé : prise de vues : 2 dollars. Taxe : 6 cents. Imagination : 200 dollars. Mais je n'ai pas recommencé.* »

Weegee est intarissable. Heureusement il se libère en racontant ses souvenirs à un magnétophone. Sans doute, bientôt, un des livres les plus truculents qui se puisse lire.

(1) Nom d'un gang spécialisé dans l'assassinat sur commande. L'histoire de ce gang a été racontée dans un livre traduit en français sous le titre « Société anonyme pour assassinat » (Gallimard).

(2) Ouija et Weegee ont en anglais la même prononciation.

LES statistiques prouvent que le nombre des spectateurs de cinéma a fortement baissé (371 millions en 1950, 250 millions pour les trois premiers trimestres de 1959).

« *Et encore,* disent les producteurs, *ce nombre de spectateurs ne signifie rien, parce que nous sommes obligés, pour l'obtenir, de fournir un nombre supérieur de films. Le rendement par film « moyen » devient catastrophique.* »

LA TOUR EIFFEL.
Prise de vue : 2 dollars.

Pourtant, les succès des films français à l'étranger, les budgets considérablement diminués des films dits « pas chers » ont incité les producteurs à ne pas tenir compte de ces avertissements. Jamais on n'a tourné autant de films que cette année. Cette semaine, vingt-trois films sont en cours de réalisation. L'année dernière, au cours de cette même semaine, on en tournait quatorze. En 1958, également quatorze. En 1957, seulement treize.

★

SI les producteurs et les réalisateurs français n'ont jamais été plus entreprenants, la politique du gouvernement fait ce qu'il faut pour détruire cet esprit. Chaque semaine, de nouveaux films sont interdits sous les prétextes les plus inattendus, et les plus dérisoires. Après « Morambong » de J.-C. Bonnardot (une histoire d'amour pendant la guerre de Corée, absolument apolitique), totalement interdit sur proposition du représentant du Quai d'Orsay (3), voici « Les Loups dans la bergerie » de Hervé Bromberger. (Il est l'un des quatre frères Bromberger. Serge et Hubert sont journalistes au « Figaro ». Merry, l'aîné, est journaliste un peu partout.) « Les Loups dans la bergerie », cote 4 de l'Office Catholique, détaxé à titre de film éducatif en Hollande par la censure de ce pays, vient d'être interdit aux moins de dix-huit ans sur proposition du représentant du ministère de la Justice (4).

Le chef du centre psychothérapique, le pasteur aumônier des étudiants de Paris, et le prêtre aumônier des jeunes délinquants à Fresnes l'ont jugé exemplaire pour la jeunesse.

Quand raison a été demandée de cette interdiction au ministère de l'Information, M. Parsi, chargé du cinéma (actuellement préfet à la Martinique), a répondu : « *Moi, je n'ai pas le temps de voir les films* ». Son successeur, M. Touzery, a eu une autre réponse : « *Hors la commission, ce ne sont qu'avis d'amateurs* ».

★

DE la T.V., on s'occupe en haut lieu activement. La seconde chaîne fonctionnera d'ici un an et demi, deux ans au plus tard. Les choses paraissent si avancées que M. Prouvost (« Paris-Match », « Marie-Claire ») a décidé de reprendre le projet abandonné d'un magazine de télévision. (J.-F. Devay avait dirigé les premiers essais.)

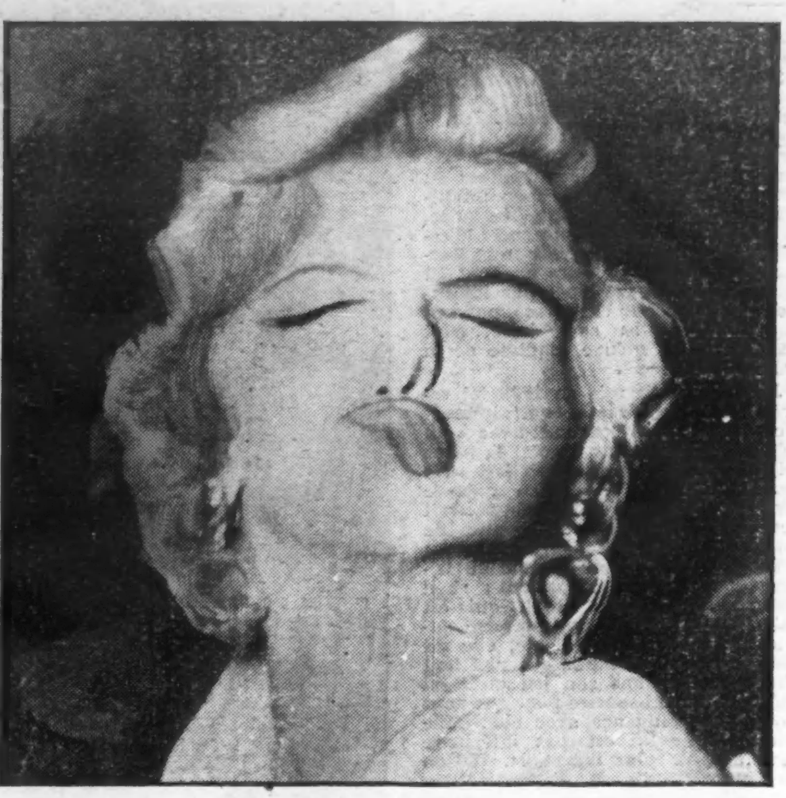
Des accords sont en cours avec le groupe Franpar (« France-soir », « Elle », « France-Dimanche »). Ce serait la première fois que les deux plus grosses entreprises de presse uniraient leurs forces au lieu de se concurrencer. Un nouveau rédacteur en chef a été nommé : Jean Diwo, et « Télé Pour vous » (qui deviendra peut-être « Sept Jours », du nom du magazine que Jean Prouvost possédait avant la guerre) s'apprête à démarrer le 1er mars. Ce journal, de petit format (couverture en quadrichromie, intérieur en typo) est, dit-on, destiné à prendre position sur le marché. On n'y consacrera vraiment des efforts que plus tard avec la naissance réelle de la seconde chaîne.

Seul contre ces immenses entrepri-

(3) La commission de censure compte un représentant de chaque ministère. La demande d'interdiction émanant d'un seul de ces personnages tous solidaires entraîne immédiatement la décision générale.

(4) La population française entre 16 et 18 ans représente environ 1.110.000 personnes.

Clark Gable.



Marilyn Monroe.

...pour les rendre un peu intéressants ».

...es de presse, un jeune homme risque la même aventure. Michel Gall, vingt-sept ans, est un ancien journaliste. Tous les journaux où il a travaillé se sont éteints les uns après les autres. Il a touché des indemnités. (Notamment celles que M. Del Duca lui a données en abandonnant l'hebdomadaire de T.V. qu'il dirigeait.) Avec cet argent, Gall a décidé de monter lui-même son journal : « Le Télé-Spectateur ». Maurice Girodias, l'éditeur de « Lolita », s'est associé avec lui. Ils ont des idées, une nouvelle formule pour la publicité, basée sur l'idée de la seconde chaîne. Exemple : « *Voilà ce que le savon X vous proposerait aujourd'hui si la seconde chaîne fonctionnait* ». Suivent le texte ou les images d'une émission merveilleuse !

Gall prétend: « *Si la seconde chaîne fonctionne, notre journal sera une arme terrifiante. Nous serons les seuls à dire tout ce que nous voulons* ».

MICHELE MANCEAUX.

Danièle Heymann vous raconte :

● *Pour sa rentrée, Brassens interrogera Pénélope.*

« J'*AI failli m'appeler Pépin Cadavre. C'était en 1950, Jacques Canetti, directeur de la maison Philips et des « Trois Baudets » où je venais d'être engagé, m'assurait que Georges Brassens était un nom impossible à retenir, il me fallait un pseudonyme. J'ai dit : « D'accord : Pépin Cadavre ». Vous imaginez Pépin Cadavre chantant « Hécatombe » ou « Le Fossoyeur » ? Ça a été : Georges Brassens.*

Ce sera donc Georges Brassens qui, le 21 janvier, fera pour la dixième fois, en dix ans, sa rentrée à l'Olympia.

Le « Gorille » est prêt. Comme tous les ans, il a écrit sept nouveaux poèmes, sept nouvelles mélodies ; il va enregistrer son septième microsillon. Cet anarchiste discret, ce poète chevelu et fécond est l'auteur de soixante chansons.

Depuis dix ans, il a vendu 600.000 33 tours (1), il est un des seuls, avec Edith Piaf, Yves Montand, Gilbert Bécaud, à remplir une salle comme l'Olympia pendant trois semaines et plus.

Il n'insulte plus le public, il a une ID 19, une maison à la campagne, un secrétaire nommé Gibraltar (parce qu'il est aussi incorruptible et inébranlable qu'un roc), mais il a peu changé depuis ses débuts obscurs et orageux chez Patachou.

L'épreuve de l'Olympia lui permet simplement de vivre comme il lui plait le reste du temps : de rêver seul sur un bateau, l'été, de charrier des cailloux dans son jardin, d'écrire des chansons...

« *Quand je chante sur une scène,* dit-il, *je ne suis que le représentant de mes chansons. Je ressemble au marchand de machines à laver qui vient faire la lessive devant vous pour vous prouver que sa machine marche. Après, j'enregistre un disque, il se vend, bien. Je ne chante pas pour être entendu, mais réentendu. Mes disques ne sont pas vraiment des disques. Ce sont plutôt des livres de chevet dont on relit une page de temps en temps...* »

De quoi sera fait le nouveau tour de chant de Georges Brassens, l'homme à la fleur bleue entre les dents ?

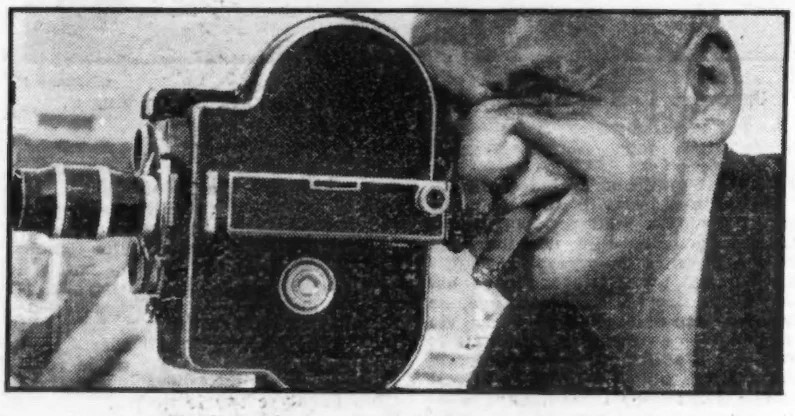
● On réentendra une de ses premières chansons : « Corne d'Auroch » « *qui, sur les femmes nues des musées, faisait le brouillon de ses baisers* ».

● On réentendra : «Le Vieux Léon» et ses amis « *qui tous sont restés du parti des myosotis* ».

● On réentendra cette prière : « *Mais veuille le grand manitou pour qui le mot n'est rien du tout, admettre en sa Jérusalem, à l'heure blême, le pornographe du phonographe, le polisson de la chanson* ».

On réentendra donc, puisque Georges Brassens aime à être réentendu, mais on entendra aussi pour la première fois : « Le Mécréant » : « *J'voudrais avoir la foi, la foi d'mon charbonnier, qui est heureux comme un pape et c... comme un panier* », « Les Funérailles d'Antan », « Le Père Noël et la petite fille », etc. Et « Pénélope », que voici :

Toi, l'épouse modèle, le grillon du [foyer
Toi qui n'as point d'accroc dans ta [rob' de mariée
Toi, l'intraitable Pénélope
En suivant ton petit bonhomme de [bonheur
Ne berces-tu jamais, en tout bien tout [honneur,
De jolies pensées interlopes.
Derrière tes rideaux dans ton juste [milieu
En attendant l'retour d'un Ulyss' de [banlieue
Penchée sur tes travaux de toile
Les soirs de vague à l'âme et de mé-[lancolie
N'as-tu jamais, en rêve, au ciel d'un [autre lit,
Compté de nouvelles étoiles...
N'aie crainte que le ciel ne t'en tienne [rigueur
Il n'y a vraiment pas là de quoi fouet-[ter un cœur
Qui bat la campagne et galope
C'est la faute commune et le péché [véniel
C'est la face cachée de la lune de miel
Et la rançon de Pénélope.



Arthur Fellig dit Weegee.
Imagination : 200 dollars.

★

DEPUIS le 1er janvier et jusqu'à... nouvel ordre, aucun disque n'est plus enregistré dans l'Europe entière.

L'année dernière, l'industrie du disque avait été paralysée par une grève des musiciens ; cette année, autre litige : il y a rupture ou plus exactement non-reconduction de contrat entre le B.I.M. (Bureau International des Editions Mécaniques) et l'I.F.P.I. (Syndicat des Fabricants de Disques).

Le contrat entre B.I.M. et I.F.P.I. qui avait été signé le 1er janvier 1956 expirait le 31 décembre et n'a pas été reconduit. Il spécifiait que : les fabricants devaient verser au B.I.M. une redevance forfaitaire de 4 % sur le prix de vente au détail de chaque face de disque.

Aujourd'hui, le B.I.M. réclame davantage et les fabricants veulent réduire leur redevance.

En attendant les réunions, les discussions, les décisions à l'échelle européenne, les maisons de disques font des prodiges d'ingéniosité clandestine pour sortir des disques nouveaux. Elles ont mis « en conserve » le plus grand nombre possible « d'accompagnements » avant le 31 décembre et, dans les studios fermés à clé, derrière les grilles fermées « pour cause de rupture de contrat », chanteurs et chanteuses enregistrent actuellement en « re-recording », c'est-à-dire en superposant leurs voix à la musique déjà gravée sur bandes magnétiques.

Les disquaires ne s'en plaignent pas pour l'instant... du moins en France. Une crise par an permet d'écouler les stocks...

DANIELE HEYMANN.

(1) C'est énorme : lorsqu'on parle de « millionnaire du disque », on calcule les ventes des 45 tours simples, c'est-à-dire : 2 titres ; chaque disque de Brassens compte en moyenne 8 titres. 600.000 × 4 = 2.400.000 disques !

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *Six fois sur sept : intéressant. La septième : au Français !*

UNE dizaine de nouveaux spectacles cette semaine : créations, reprises, classiques remis à neuf, le théâtre parisien lutte pour sa vie en jouant sur tous les tableaux. On me pardonnera, la semaine n'étant pas bissextile, de n'en avoir vu que sept. Par chance six fois sur sept, la soirée méritait notre attention et notre sympathie. Le septième soir, c'était celui de la Comédie-Française où l'on jouait « Le Roi ».

L'Heureux Stratagème

Heureux Marivaux d'abord ! Bien joué, même au Français, il l'est aussi chez Barrault, chez Planchon, chez Vilar : c'est le classique de l'heure. Et heureux spectacle que cet « Heureux Stratagème » (1) plein de gaieté, de mouvement, de cette allégresse du cœur qui est la jeunesse même. Dorante aime la Comtesse qui le dédaigne en apparence pour un chevalier à l'accent gascon. Il feindra d'aimer la Marquise, qui a elle-même à se plaindre de ce chevalier. En effet, la Comtesse s'étonne, s'émeut, prend de l'humeur, puis de la jalousie ; une ou deux fois, notre cœur bat, elle est sur le point d'éventer la mèche, de découvrir le stratagème. Mais non, à la fin l'amour est plus fort que le dépit et la coquetterie, elle sera heureuse avec Dorante, et Arlequin, le bon garçon qui n'a jamais trop apprécié les fi- →

(1) T.N.P.

→

nesses des maîtres, retrouvera sa chère Lisette.

Si les œuvres de Marivaux ont un sexe, comme le dit un brillant spécialiste, M. Deloffre, « L'Heureux Stratagème » est féminin : les deux caractères d'hommes comptent moins que les deux valets, les deux femmes au contraire sont dessinées avec intelligence et avec amour. La Marquise, qui mène le jeu, est une sorte d'esquisse en blanc du portrait de la Merteuil que Laclos poussera en noir. Et la Comtesse qui est jouée par les autres et surtout par elle-même, par son orgueil et par sa coquetterie, c'est beaucoup plus qu'une esquisse de la Camille de Musset.

Jouée dix-huit fois en 1733 (et reprise l'année suivante contrairement à ce que dit le programme, avec « La Méprise », mais sans succès) la pièce est un chef-d'œuvre qui méritait cette résurrection. On voit bien qu'avec quelques lits sur la scène, cela pouvait devenir une version ancienne de « L'Hôtel du Libre Echange ». M. Jean Vilar préfère le jouer comme on devrait jouer Marivaux partout ; et il dispose d'un grand atout, qui est Mlle Geneviève Page, proprement admirable : elle parle le texte, elle dit juste même les silences, elle met tant d'intelligence dans son jeu qu'il lui suffit d'un demi-sourire pour que nous soyons d'intelligence avec elle. Mlle Minazzoli ne lui est pas inférieure dans un rôle plus ingrat, M. Wilson jargonne à ravir, M. Roger Mollien gasconne moins bien mais avec autant d'esprit, M. Negroni est un Frontin sec, leste, déluré, M. Claude Nicot un Arlequin sympathique et joufflu, et tandis que la palette du costumier, M. Singier, grince subtilement, la musique de Vivaldi est si jeune qu'elle prend de faux airs de Maurice Jarre.

(Bernand.)

GENEVIÈVE PAGE ET ROGER MOLLIEN DANS « L'HEUREUX STRATAGÈME ».
L'allégresse du cœur.

Barrage contre le Pacifique

L'adaptation de « Barrage contre le Pacifique » de Mme Marguerite Duras par Mme Geneviève Serreau est à la fois forte et fidèle (2). Vers 1925, en Indochine, dans une concession, la mère et ses deux grands enfants, Joseph et Suzanne, luttent désespérément contre les éléments (le Pacifique noie concession et cultures chaque année aux grandes marées) et contre l'administration du cadastre qui représente ici le vampirisme colonialiste et le fonctionnariat concussionnaire. Lutte désespérée en effet pour la vieille femme hébétée et pour les deux enfants qui rongent impatiemment leur frein et leur jeunesse. Tandis que la mère agonise, ils s'en sortiront, non parce que Suzanne plait aux vieillards, mais parce que Joseph ne repousse pas les avances d'une Putiphar citadine.

Pièce forte, par sa sobriété, sa dureté, qui tient à la fois au texte de Mmes Duras et Serreau et à la mise en scène de M. Jean-Marie Serreau. On écoute avec une attention soutenue, on assiste au déroulement des événements avec un mélange de curiosité, d'amertume et d'humour. Et, cependant, on n'y croit pas beaucoup. Le roman date de dix ans déjà : Mme Marguerite Duras avait déjà du talent, mais n'avait pas encore trouvé sa manière personnelle, elle restait captive des Américains (Faulkner, Caldwell).

Le déroulement de la pièce est un peu heurté, comme il arrive toujours, parce que le temps du théâtre et le temps du roman ne se déroulent pas de la même manière dans la conscience du lecteur-spectateur. Enfin, et surtout, on a quelque peine à admettre cette transposition dans la rizière des pauvres blancs de la route au tabac. A quoi bon tant de sobriété et de feinte objectivité pour en arriver au discours final de Joseph qui prépare Dien-Bien-Phu un quart de siècle à l'avance en armant les indigènes contre les employés du cadastre ? Chez Brecht, Mère Courage, ce n'est pas une idiote qui passe sa vie à construire de petits barrages en bois contre le Pacifique. Cette ancienne institutrice, nous dit-on, à demi gâteuse, mais dont l'intelligence semble bien avoir toujours été très inférieure à la moyenne, dans une œuvre cléricale on n'y croirait pas, et on la dénoncerait comme une injure à l'enseignement laïque... Mme Annie Cariel a beaucoup de mérite à faire passer ce personnage. Ses enfants, M. Bernard Fresson et surtout, surtout, Mlle Sylvie Favre sont étonnants, criants de vérité.

(2) Studio des Champs-Elysées.

Le Prince de l'Escurial

M. Roger Coggio a monté une pièce d'un auteur allemand encore inconnu en France, M. Kurt Becsi, qui reprend après Schiller l'histoire du conflit entre Philippe II et don Carlos (3). Conflit politique entre l'autocrate et le champion de la liberté ; conflit amoureux autour de la jeune femme promise d'abord au prince, épousée ensuite par le roi ; conflit psychanalytique entre le fils laid, bossu, difforme et le père-souverain. La pièce est intéressante, intelligente, trop peut-être, dans la mesure où le commentaire l'emporte parfois sur l'action, l'analyse sur le drame.

Elle est montée avec beaucoup de soin pour créer l'atmosphère (décors de M. Le Marquet, décor sonore de M. Kiriloff), mise en scène avec force par M. Coggio, fort honorablement jouée par M. François Darbon, M. Mario Pilar et M. Roger Coggio lui-même : cet excellent jeune comédien inquiet de son physique (non point ingrat, mais parfois inquiétant) a sans doute été séduit par la bosse, la difformité du personnage. Mais pour un peu, il en ferait trop et d'une manière un peu monotone.

(3) Alliance Française. Traduction Rouveyre et Charras.

Guillaume Te[ll]

M. Karl Heinz Stroux, qui a été l[e] premier dans le monde à mettre e[n] scène « Le Rhinocéros » de M. Io[]nesco, est venu avec la troupe du Dus[]seldorfer Schauspielhaus jouer, no[n] point le « Don Carlos », mais l[e] « Wilhelm Tell » de Schiller (4). L[a] pièce, on le sait, est un éloge de la li[]berté et une dénonciation de toute po[]litique de collaboration. La représen[]tation m'a paru avoir du rythme et d[e] la force, mais manquer un peu d[u] « sturm und drang » schillérien.

La Quadrature du Cercl[e]

On vient de reprendre en spectacl[e] régulier « La Quadrature du Cercle », le vaudeville soviétique de Kateev, que nous avions vu il y a quelques semaines au théâtre de la Cité Uni[]versitaire (5). La crise du logemen[t] rapprochant par surprise deux jeune[s] ménages dans une seule chambre, l[a] solution théâtrale bourgeoise serai[t] sans doute la « triangulation ». L[a] solution soviétique, plus facile, plu[s] gentille, c'est la permutation de[s] femmes (ou des hommes, comme o[n] voudra). Ce quadrille sans prétentio[n] est dansé avec beaucoup de verve pa[r] la compagnie de M. Stéphane Ariel. On est heureux de voir une jeun[e] compagnie dont le spectacle est a[u] point affronter le grand public.

Le Promenoir des Poète[s]

M. Claude Roland-Manuel présent[e] sous le titre « Le Promenoir de[s] Poètes » (6) un récital poétique à deu[x] voix où Max Jacob, Louise Labé, Ro[]bert Desnos, Léon-Paul Fargue, Bau[]delaire, et vingt autres se rencontren[t] au gré des affinités et des thème[s] communs. Les textes sont choisis avec un souci intelligent de la qualité, e[t] ils sont dits par Mme Lucienne Leton[]dal et M. Henri Rollan d'une manièr[e] simple et efficace, comme si les co[]médiens se mettaient entièrement a[u] service des poètes. Cela fait une heu[]reuse halte de poésie dans la grisaille et le froid des fins d'après-midi.

Le Roi

On manque de place — et de cou[]rage — enfin pour parler de la re[]prise du « Roi » de Flers, Caillavet e[t] Arène (7). Un député socialiste enri[]chi dans l'industrie des conserve[s] pourra donner une grande chasse e[n] l'honneur d'un roi balkanique de pas[]sage à Paris parce que le roi lui a « emprunté » sa maîtresse et il devien[]dra ministre au cours de la chasse parce que le roi lui « emprunte » s[a] femme. C'est un vaudeville longuet, d'un goût douteux, avec de malheu[]reuses prétentions à la satire des so[]cialistes nantis, repus, etc. Aujour[]d'hui, une partie des effets semblent éculés, d'autres sont devenus incom[]préhensibles ou sans objet — pour ne rien dire de l'espèce de bassesse cour[]tisane qu'il y a à monter maintenant une aussi pauvre satire du régime par[]lementaire. C'est monté platement, joué sans grande conviction. Dans se[s] cauchemars, l'administrateur enten[]dra souvent la voix plaintive et ven[]geresse de Malraux criant : « *Boisan[]ger, Boisanger, qu'as-tu fait de me[s] Dindons ?* »

ROBERT KANTERS.

(4) Théâtre des Champs-Elysées.

(5) Théâtre des Arts.

(6) Poche-Montparnasse, le sa[]medi à 17 h. 45.

(7) Comédie-Française.

3e CONCERT
TNP - RTF
Présence de la Musique Contemporaine
CASTIGLIONI BONDON
BOUCOURECHLIEV
SCHAEFFER MARTINET
HENZE
Orchestre Radio-Symphonique de Paris
Direction : CHARLES BRUCK
Lundi 25 janvier à 20 h. 15
CHAILLOT
2, 3 et 4 NF

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Un film actuel
COME BACK AFRICA
(REVIENS AFRIQUE)
de LIONEL ROGOSIN
« Je veux montrer ce que l'on évite de voir... »

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

ODEON THEATRE DE FRANCE
Mardi 26 janvier 21 heures
—
Kiesgen
Domaine Musical
Stockhausen - Varèse
Kagel - Barraqué
H. ROSTAING
Jazz Group de Paris

STUDIO BERTRAND
Ivan le Terrible
d'EISENSTEIN (*version intégrale*)

CINEMA QUARTIER LATIN
de JACK CONWAY
VIVA VILLA
- v. o. 1934 -
avec WALLACE BEERY
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Le Bossu » : à interdire aux plus de seize ans.*

PETITS bourgeois, grands bourgeois, bourgeois de tous les quartiers, chacun se souvient de sa douce enfance, d'un salon de famille où brûlait un feu de bois, d'une bibliothèque trop petite ou trop grande d'où Paul Féval, un soir de vacances, surgit à côté d'Alexandre Dumas... Le Château de Velours, le Bossu. Alors naquit dans nos cœurs de douze ans, à travers duels, enlèvements nocturnes, fêtes et complots que parfumait le moisi des reliures, un coupable appétit d'amour et de douleur, de plaisir et de sacrifice. Dans la nuit de notre puberté, Lagardère après d'Artagnan succédait à « l'excellent petit Paul » de la Comtesse de Ségur. Et au milieu de notre trouble, la pure Aurore de Nevers se confondait avec l'impure Milady.

Ainsi pénétraient, sous l'œil indifférent des « parents », et dans notre corps intact, les premiers coups d'épée de la passion qu'attisaient les obstacles sanglants dressés par l'auteur devant un bonheur innocent.

(Pic.)

SYLVIE FAVRE ET GILLES LÉGER DANS « BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE ».
La tentation du désespoir.

Des épées de plomb

Il faut l'avouer : le roman de « cape et d'épée » ouvrait toutes grandes les portes de la littérature érotique pour enfants.

Mais le petit garçon que fut l'auteur de ce « Bossu » (1) fréquenta sans doute davantage le Châtelet que la bibliothèque de famille... Sinon, il nous eût peut-être épargné ce décor de Folies-Bergère et ces mornes visages de poupées. Lagardère, en effet, ne nous plaît que bossu, Passepoil n'a plus rien de Sganarelle, Aurore de Nevers porte comme des lunettes des yeux de porcelaine et Gonzague s'ennuie autant que nous. Bref, tout ce monde s'agite, s'étreint et se bat en bâillant, avec des épées de plomb. De beaux paysages, il est vrai, et quelques grands châteaux, un peu vides, loués à l'occasion pour la demi-journée.

Qu'importerait le ridicule si le mouvement nous embarquait dans l'aventure. Une étincelle suffit parfois pour que l'invraisemblance devienne vraisemblance. « Le Bossu », après tout, est un sujet de western pour gens de chez nous. Le genre n'est pas si démodé. Pourquoi le tuer ? L'auteur a-t-il compté sur notre appétit de music-hall et de vulgarité ?

Le mauvais goût, il est vrai, comme la « mauvaise musique », flatte, paraît-il, en nous un bêta, sentimental et gentil, qui aime à la fois rire et pleurnicher. Ce bêta-là, pour une fois, ne s'est pas éveillé. Il dormait même à poings fermés. Un film pour enfants, dira-t-on ? Les grandes personnes aiment bien mettre en cause la jeune génération pour régler, sans grands frais, certaines questions. Mais à l'examen (car au cinéma, il faut parfois, pendant le spectacle, se retourner) la tête du public était une bonne tête d'adulte, stupide, il est vrai, la bouche grande ouverte comme nous faisons quelquefois dans le train, avec tant d'esprit, en dormant. Oui, nous étions tous là, de braves gens qui avaient lu Paul Féval au temps des tramways, cherchant bien vainement, à travers Jean Marais, dont le visage n'a plus vingt ans, le Lagardère de nos soirées de jadis.

Mais il nous faut être sincère et ne pas terminer sans citer ce monsieur qui, près de nous, chuchotait à sa voisine, comme s'il rendait l'âme : « La botte de Nevers... Le Bossu, c'est Lagardère ».

Réflexion faite, pourquoi n'interdirait-on pas certains films aux plus de seize ans ?

BRUNO GAY-LUSSAC.

(Bernand.)

MM. CLAUDE DE BOISANGER ET ANDRÉ MALRAUX.
« Boisanger, Boisanger, qu'as-tu fait de mes Dindons ? »

(1) Film d'André Hunebelle avec Jean Marais et Bourvil. Ambassade, Richelieu.

La critique de René Guyonnet

● *« Come back, Africa » : une vérité impitoyable.*

« JE veux montrer ce que l'on évite de voir », répond Lionel Rogosin lorsqu'on lui demande pourquoi il fait des films (1). Dans « On the Bowery », qui fut récemment classé par le conservateur du musée d'Art Moderne de New York comme l'un des meilleurs films de ces dix dernières années, Rogosin montrait des clochards ivrognes, dont l'alcool était la seule raison de vivre et à qui il tenait même lieu de lien social. Les ivrognes jouaient leur propre rôle et leur propre drame dans leur société d'ivrognes.

Ni réaliste ni documentaire à proprement parler, l'art de Rogosin est en référence constante à la réalité. Il y a une intrigue, un récit, mais il est impossible d'oublier que ce que nous voyons est *vraiment* ainsi.

C'est cette même *authenticité* qui fait la valeur de son deuxième film, « Come back, Africa » (« Reviens, Afrique ») (2). Nous sommes d'emblée au-delà des maladresses, par exemple des plans qui ne raccordent pas ou des « longueurs ». Ce sont sous nos yeux les noirs d'Afrique du Sud qui *vivent* leurs problèmes quotidiens. Ils ne sont pas « vus de l'intérieur », nous ne nous « identifions » pas à eux, et même, nous éprouvons un certain soulagement d'être blancs, citoyens à part entière avec la loi pour nous. Mais le fait de leur existence est là qui se développe pour nous de manière irrécusable, contraignante, le réel venant à chaque instant authentifier l'imaginaire : il y a, en Afrique du Sud, le scandale de ces hommes condamnés à mener cette vie-là.

L' « apartheid »

Il n'est pas une image, pas un son qui, dans « Come back, Africa », n'ait été enregistré sur place : à Sophiatown, la ville noire de Johannesburg. Tout a été tourné, après un an de préparation, en décors réels, avec des non-professionnels, à l'insu des autorités sud-africaines — qui n'avaient autorisé, croyaient-elles, que le tournage d'un inoffensif documentaire. Les seules entorses à la réalité sont que les rôles des racistes blancs ont été tenus — et pour cause ! — par des libéraux.

Or, qu'est-ce que la vie d'un noir en Afrique du Sud sous le signe de l' « apartheid » ? C'est le refoulement vers les terres désertiques, qui détruit le mode de vie traditionnel ; le départ pour les mines d'or, où les salaires sont si misérables que les ouvriers vivent en baraquements, sans pouvoir faire venir leurs familles.

Que la femme décide de travailler à son tour, elle devra dormir dans une grande niche au fond du jardin et il sera interdit à son mari, sous peine d'emprisonnement ou même de travaux forcés, de venir la retrouver...

Dans la désolation d'une telle existence, s'organise malgré tout une vie sociale.

Ou alors, les noirs se coupent du groupe et se réfugient dans la violence. Ils se retournent contre ceux de leur race, contribuant indirectement à rendre l'explosion de plus en plus inévitable.

Rogosin, bien sûr, s'inscrit dans la lignée de Flaherty et sa parenté avec Jean Rouch est évidente. Mais il est à la fois plus engagé (politiquement) et plus détaché (dans sa manière de présenter les choses) : il enregistre, si l'on peut dire, avec une passion impitoyable.

Le résultat est bouleversant, le plus admirable dans « Come back, Africa » étant peut-être la bande sonore, avec le leitmotiv des tambours qui rythment les passages des foules, les morceaux joués par les orchestres d'enfants, tous ces bruits de Sophiatown — et les deux chansons de Miriam Makeba.

RENE GUYONNET.

(1) Voir « L'Express » du 15 octobre 1959.
(2) La Pagode.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 25 ..		RELACHE	*Mercr. 27..*	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Mercr. 27..	20 h. 30	Défilé du corps de ballets : LE CYGNE - PRINTEMPS A VIENNE - LES SYLPHIDES - LES NOCES FANTASTIQUES	*Jeudi 28 ..*	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY (en italien)
			Vendr. 29..	21 h.	LA TOSCA
Vendr. 29..	20 h. 45	LA TRAVIATA	*Samedi 30.*	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY (en italien)
Samedi 30.	20 h.	CARMEN	*Dim. 31....*	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 31....	20 h.	CARMEN	*Dim. 31....*	21 h.	LA BOHEME

LUNE ROUSSE
Changement de spectacle
Nouvelle Farce
avec
JEAN RIGAUX
JEAN MARSAC
CHARLES BERNARD
ANDRE ROCHEL
PIERRE CADOT
RAYMOND BAILLET
CLAUDETTE FALCO
JEAN CAZENAVE
et
EDMOND MEUNIER

UNE VIE

Billie Holiday

C'est quand j'ai voulu me désintoxiquer qu'on a commencé à m'embêter.

Billie Holiday, la créatrice de « Night and Day » et de « The man I love », était la Piaf du jazz.

Enfance effarante, terrible apprentissage de la misère et de la cruauté du monde, don irrésistible de communication avec le public, monceaux d'or gagnés et aussitôt dilapidés. Et puis aussi, avec les années, angoisse et difficulté d'être.

Sans doute faut-il tout cela pour faire l'un de ces grands et pathétiques animaux de la chanson.

Billie Holiday, « Lady Day » pour ses admirateurs du monde entier, devient cocaïnomane. Elle fut arrêtée. En prison, elle écrivit, au cours de 1956, *ses mémoires.*

De cet extraordinaire document dont « L'Express » s'est assuré l'exclusivité (1) *nous avons déjà publié l'enfance de la chanteuse (voir « L'Express » n° 447) et, la semaine dernière, ses tournées dans le sud des Etats-Unis, dans « ces collines hantées de Blancs, vous savez, de ceux qui bouffent du nègre ».*

Voici, cette semaine, la plus dure bataille qu'eut à livrer Billie Holiday et dont elle sortit finalement vaincue: sa lutte contre la drogue.

APRES ça, il y eut mon premier mariage, avec Jimmy Monroe...

Tout marcha bien pendant un an, puis notre amour commença à s'effriter. Nous n'étions plus heureux. Jimmy commença à me faire fumer l'opium avec lui. C'est à cette époque-là aussi que je me mis à me droguer. Mais la drogue n'avait rien à voir avec mes amours malheureuses, et Jimmy n'est pas plus responsable de ce que j'ai fait que ne le fut ma mère. Ce que je dis là s'applique à tous les hommes que j'ai connus. J'étais aussi forte moralement, sinon plus, que chacun d'eux. Quand les choses tournent de cette façon, il ne faut s'en prendre qu'à soi.

Je travaillais au Plantation Club à Los Angelès et Jimmy s'y trouvait avec moi, lorsqu'il eut des ennuis avec la police.

Tout à coup, je me trouvai seule et sans aide. Je n'avais jamais réalisé ce que cela pouvait signifier. Il fallait

(J.-P. Leloir.)

BILLIE HOLIDAY EN 1954.
« Fatiguée ?...

que je me procure la « came » moi-même et je ne savais pas par où commencer. J'étais aussi impuissante qu'un bébé d'une semaine qu'on a laissé seul dans son berceau, qui a faim et qui ne peut rien faire d'autre que pleurer.

Je pleurai jusqu'au moment où je fus malade, exactement de la même façon que Jimmy avait été malade dans l'appartement de ma mère, 199e rue. Malade, et seule par surcroît, je retournai à New-York.

Puis, comme il arrive souvent, je rencontrai celui qu'il me fallait. Un jeune gars, tout frais émoulu du Sud, de l'Alabama ou de Georgie. Il jouait de la trompette et se nommait Joseph Luke Guy. Nouveau dans le métier, il commençait tout juste sa carrière de musicien. Il pouvait être un solide appui pour moi.

Il ne se passa pas longtemps avant que je ne devienne une des esclaves les mieux payées dans la région. Je me faisais mille dollars par semaine. Mais j'avais à peu près autant de liberté que celles qui ramassaient le coton en Virginie, il y a cent ans...

Je passai la fin de la guerre dans les cabarets de la 52e Rue et d'autres rues aussi. Je portais mes robes du soir blanches, mes chaussures blanches. Toutes les nuits, on m'apportait les gardénias blancs et la « came » blanche.

Une étrange cure

Quand j'étais « camée », j'étais « camée » et personne ne m'embêtait. Ni les flics, ni les agents du fisc, personne.

C'est quand j'ai voulu m'arrêter qu'on a commencé à m'embêter...

Je fus dénoncée par la clinique privée où j'avais pourtant payé mille dollars pour me désintoxiquer. Et je fis un nouveau séjour en prison, à Alderson cette fois...

Si j'avais su quel genre de « cure de désintoxication » j'allais subir à Alderson, j'aurais pu m'y prendre toute seule en m'enfermant dans une chambre après avoir jeté la clef par la fenêtre.

Il n'y avait pas de cure du tout. Ils ne réduisent pas la quantité petit à petit, vous sevrant graduellement de la drogue. Ils ne font que vous jeter à l'infirmerie toute seule, sans rien vous donner et vous regardent souffrir.

Un avant-goût de l'enfer

Les premiers jours, j'eus envie de me tuer. Je crus que mon corps allait éclater. Après quelque temps, cela passa comme tout passe, mais j'avais eu un avant-goût de l'enfer.

La maison de redressement d'Alderson se trouve en pleine campagne. Elle comporte six maisons hébergeant chacune cinquante ou soixante filles. Mais il y a la ségrégation absolue, trois maisons pour les filles blanches, trois pour les filles de couleur. Ceci pour les dortoirs et les réfectoires. Le travail au grand air, filles blanches et filles de couleur l'accomplissent côte à côte. Pour s'y rendre et s'en retourner, il y avait un groupe de noires et un de blanches. A la chapelle, même principe, les filles blanches prient devant l'autel, les filles noires prennent place derrière elles. Au cinéma, même chose.

Après ma désintoxication, on m'envoya à la ferme. Je suppose qu'ils s'imaginaient que le travail au grand air me ferait du bien. Je travaillais à la porcherie...

Un jour, j'en eus tellement marre d'entendre ces cochons de malheur que je grimpais sur le toit de la porcherie où je m'endormis...

On crut que je m'étais évadée et je fus mise au cachot. Le médecin m'en fit sortir au bout de quatre jours. Il me savait claustrophobe et il leur rappela que j'étais une fille des villes. *« Il doit bien se trouver quelque chose qu'elle puisse faire »*, dit-il.

Après que tous les experts importants se furent réunis pour délibérer sur le cas d'une fille des villes comme moi, on me confia le rôle de Cendrillon à la maison n° 6. Ce nom de conte de fées ne désigne en fait que la fille travaillant en permanence à la cuisine. J'étais femme de ménage et aide-cuisinière. Mon boulot consistait à laver les assiettes, à nettoyer les vitres, à apporter le charbon (pas de gaz à la campagne, rien qu'un énorme fourneau qui engloutit du charbon, il faut voir comment). J'avais encore à préparer tous les soirs les feux pour le lendemain matin, papier, petit bois, etc.

Du trop bon café

Le soir, quand j'avais fini toutes mes tâches, la récréation s'achevait déjà. C'était le moment de se coucher. Je devais me lever à cinq heures du matin, ouvrir le réfectoire, mettre le couvert, faire cuire le porridge, verser le lait dans les verres, couper et compter les tranches de pain, mettre de l'eau dans les carafes et faire le café.

Quoiqu'ils fissent pousser tout ce qui servait à notre nourriture sur les terres même de la prison, ils faisaient comme si c'était de l'argent à la banque. Ils comptaient chaque carotte. On nous donnait juste assez pour la part de chaque fille dans la maison, pas plus et pas moins. Si le compte des filles changeait un seul jour, il en allait de même de la ration de nourriture. Si l'on se trompait en plus ou en moins, il fallait le payer — de la seule façon qui eût de l'importance — en se faisant priver de sa ration de cigarettes pendant un jour ou pour une semaine. Cela dépendait de la gravité de la faute commise. Je me faisais toujours coincer avec le café. Je le faisais toujours trop bon et la provision s'épuisait avant le délai prescrit.

Je volais de la nourriture pour les filles aussi, mais je ne me fis jamais pincer pour cela. Surtout pour ces filles fraîchement désintoxiquées. Quand on coupe la « came », on a tout le temps envie de mâchonner quelque chose, on a tout le temps faim. Cependant, cela ne m'est jamais arrivé quand je me suis arrêtée. J'étais sans doute trop absorbée, songeant sans cesse à « la rue » et à la vie que je venais de quitter. Mais les filles atteintes de cette boulimie souffraient réellement. Elles se levaient de table avec une telle fringale qu'elles en pleuraient toute la nuit. Je volais de la boustifaille pour elles. Elles emportaient ça dans leurs chambres, le dissimulaient dans leur matelas, où elles le pouvaient. Parfois, elles se faisaient attraper et punir, mais personne n'a jamais vendu la mèche.

C'était un dur boulot que de faire la Cendrillon, surtout quand il s'agissait de porter douze seaux de charbon chaque jour. Mais cela ne me gênait pas beaucoup, à part la dernière corvée de nuit : fermer à clef la porte de « ma » maison. Dès que le bruit de serrure se faisait entendre, je me revoyais enfermée à l'Institution catholique, avec le corps de cette jeune morte, et un frisson nerveux me parcourait le dos. Je me fichais un peu de tout sauf de fermer cette porte chaque nuit.

Je n'ai pas chanté une note pendant tout mon séjour à Alderson. Je n'avais pas envie de chanter. Alors je ne l'ai pas fait. Un tas de filles, là, étaient de gentilles gosses. Elles me suppliaient d'exécuter quelque chose et elles m'en voulaient quand je refusais. Cela importait peu. Je n'aurais pas pu chanter même si je l'avais voulu. Si elles avaient vraiment pigé le caractère de mes chansons, elles auraient compris que je ne pouvais pas chanter dans un tel endroit. Tout mon style se fonde sur ma façon de ressentir les choses. A moins de les ressentir, je ne peux rien faire. Et tout le temps que je passai à Alderson, je n'étais pas moi-même...

Je fus libérée au bout de dix mois et je recommençai à chanter...

(Billie Holiday eut alors une aventure qui se termina mal avec un étrange admirateur et, une fois de plus, se retrouva seule.)

Et cette fois-là, je me disais que j'en avais fini avec les hommes. Pour sûr, pour toujours et pour de bon.

(1) « Ma Vie » par Billie Holiday sera publiée par les Editions Plon au début du mois de février.

Cabarets Dancings

Serge Gainsbourg COLLEGE 28, r. Vavin

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 • 23 h. 15

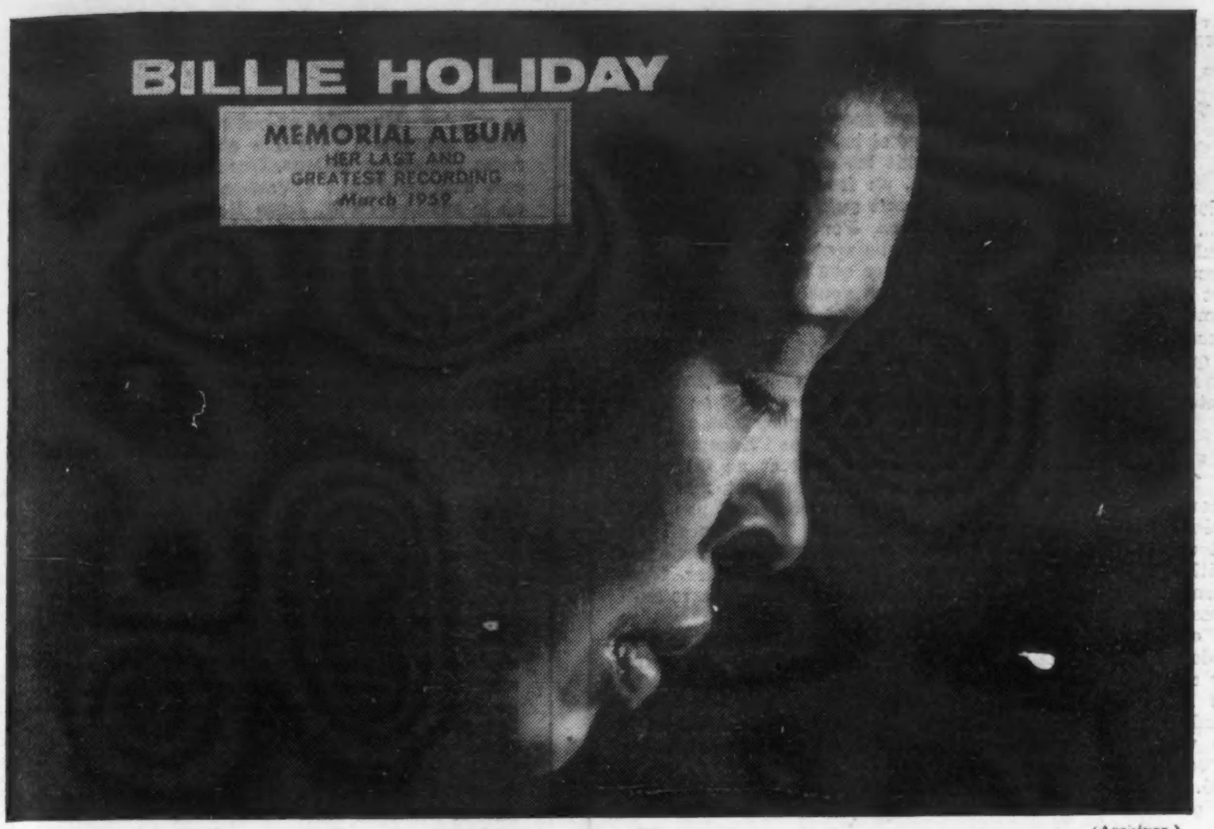
L'ÉCLUSE
MICHELE et CHRISTIAN - J.-P. DOLLEY - Ada LONATI - Jean OBE - Compagnie Yves JOLY - Les FRERES ENNEMIS - BARBARA
Au piano : DARZEE
15, quai des Grands-Augustins
Tous les soirs 22 h. 30 sauf lundi

Variétés

Le GLOBE 8, bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61



(Archives.)

LA POCHETTE DE SON DERNIER DISQUE.
... *Vous parlez !* »

J'emménageai à l'hôtel Henry, dans la 44ᵉ Rue. J'étais si persuadée que j'allais y vivre jusqu'à la fin de mes jours que je voulus arranger mon appartement à ma guise. Cela me coûta 450 dollars rien que pour le faire peindre. Puis je fis accrocher des rideaux, m'achetai quelques lampes chinoises et ne me lassai pas d'acheter des choses pour faire en sorte que cela prenne un caractère personnel et que ce soit comme chez moi. J'étais convaincue que j'aurais peut-être une amourette ou deux par-ci par-là, mais quelque chose de sérieux, jamais.

Mon seul confident était un gars que j'aimais bien, qui parfois m'aidait à enfiler mes robes du soir avant que je n'entre en scène. Il m'aidait aussi à les quitter quand j'avais fini. Quand il ne faisait pas ça, il s'aidait tout seul à les quitter ou à les porter. Nous l'appelions Miss Freddy et il était toujours d'attaque quand on voulait s'amuser. Il avait à peu près ma taille: aussi, un tailleur ou une couturière pouvaient essayer mes affaires sur lui, cela m'en dispensait. Il était fou d'une cape de lynx que j'avais. Même, cela lui allait mieux qu'à moi. Quoique la police ne fût pas toujours de cet avis. Ils ont les idées si étroites, ils l'embêtaient toujours parce qu'il s'habillait avec trop d'élégance. Il fallait toujours que j'aille au commissariat pour l'en sortir sous caution, et sortir par la même occasion quelque vêtement de ma garde-robe qu'il m'avait emprunté. Une fois, je lui prêtai mon manteau de vison pour aller à ce grand bal annuel à la veille de la Toussaint (2). Mme Sugar Ray Robinson prêta son manteau pour le même bal à la bonne amie de Miss Freddy. Après la fin du bal, à l'heure où « elles » étaient censées être rentrées à la maison, ces deux Cendrillons s'attardaient dans un bar quelque part, quand les flics les repérèrent. « Elles » résistèrent et se mirent à jeter des couvercles de poubelles sur les flics. Encore une fois, je dus descendre pour sortir mon manteau des entrepôts de la police.

« Ne te fais pas de souci »

Mais on ne s'ennuyait jamais avec Miss Freddy. Il ne faisait jamais de mal à personne, rien qu'à lui-même, surtout lorsqu'il essayait de porter mes escarpins... Là-dessus, je fis quelques tournées...

A Detroit, au Club Juana, je rencontrai de nouveau Louis Mc Kay. Je ne l'avais pas revu depuis l'âge de seize ans, et lui n'était guère plus vieux à l'époque. Il vint me voir un soir au club et je pleurai comme un bébé. Alors, je compris qu'en ce qui concernait les hommes, mes résolutions étaient à l'eau.

Cela devint une chose réglée, chaque fois que je croyais ne plus le revoir, je pleurais, voilà qu'il s'amenait. Alors, finalement, je ne combattis plus mes sentiments, je divorçai et nous nous mariâmes Louis et moi...

Il s'écoula neuf ans avant que je me retrouve de nouveau en prison. Nous étions maintenant en 1956... Je savais que les journaux diraient : « Quoi ? Encore ? » Cela pourrait ressembler à autrefois, mais ce n'était pas pareil. Il y avait une grande différence. Je ne me sentais pas perdue. Je ne me sentais pas seule. Je n'étais pas seule. Louis était avec moi. Ils nous emmenèrent tous deux et Louis me tenait la main ; il chuchota : « *Lady, ne te fais pas de souci. Toi et moi, nous allons en réchapper. Je vais m'occuper de toi et tout ira bien.* »

Dieu vous bénit quand il vous fait le don de croire en quelqu'un. Et je croyais en Louis. J'avais travaillé cette semaine-là au « Show-boat » de Philadelphie. Nous vivions dans un petit hôtel voisin. Nous avions une chambre avec une petite cuisine. Quand j'eus terminé, le mercredi soir, peu après deux heures du matin, nous étions rentrés à pied, Louis et moi.

La chasse d'eau bloquée

Je m'étais déshabillée, j'avais donné à manger à Pepi et me tenais là, en combinaison, avec une petite casserole de haricots à la main. Quelqu'un tourna la clef dans la serrure de notre porte, de l'extérieur, si doucement, on aurait cru que tout avait été graissé auparavant. Je n'avais rien entendu et voilà que brusquement quatre hommes et une femme surgissent devant moi avec un mandat d'arrêt. Louis leur parla, vérifia leur identité et vit que c'étaient de vrais policiers. Il fut avec eux très aimable et très poli. Il me demanda de me rhabiller et de les accompagner. Comme je commençais à m'habiller à la hâte, il me rappela que les photographes m'attendaient certainement et me demanda de m'habiller d'une façon plus élégante.

La première chose que les policiers firent — ils ne manquent jamais de le faire — fut de bloquer la chasse d'eau. Puis ils se mirent à perquisitionner dans la chambre et le cabinet de toilette. Cette dernière pièce était minuscule, mais ils ne me permirent pas d'y entrer toute seule. La femme qui les accompagnait y pénétra avec moi. Heureusement, elle était maigre et ne prenait pas trop de place.

Avant d'en avoir terminé, ils avaient mis sens dessus-dessous tout ce que nous possédions. Ils sortirent toutes mes robes du soir, tâtèrent mes vestes et manteaux, mes chaussures, ma lingerie. Ils sondèrent mes pots de maquillage, ils fouillèrent dans la boîte de biscuits pour chiens, sous le tapis, derrière les rideaux, dans les meubles, dans le lit et sous le lit. La bonne femme inspecta mon corps, chercha dans mes oreilles, dans mon soutien-gorge et mon porte-jarretelles. Ils retournèrent les doublures des vêtements de Louis. Mais ils ne trouvèrent rien.

La police sait où j'habite, mais ce n'est jamais chez moi que j'ai été arrêtée. Même pas dans ma loge. Cela se passe toujours dans un hôtel. Louis a toujours soigneusement fouillé chaque chambre d'hôtel que nous avons occupée, dès que nous en prenions possession, pour voir si l'on n'avait pas au préalable planqué quelque chose dedans. A Los Angelès, une fois, il avait trouvé trois cigarettes de marijuana, tout en haut de l'encadrement de la fenêtre. Il les jeta. Les trois cigarettes auraient suffi à nous faire flanquer en prison. Quand vous avez été arrêtée pour usage de stupéfiants, vous connaissez ces petits trucs. Louis a passé une bonne partie de son temps pendant les tournées à me protéger de cette façon.

Du sang irlandais

On ne sait jamais. Vous pouvez quitter votre chambre d'hôtel pour aller chanter. N'importe qui peut y pénétrer pendant votre absence, soit pour tâcher d'y trouver quelque chose, soit pour y planquer quelque chose, quitte à y revenir plus tard pour le récupérer...

Cette fois-ci, les docteurs m'ont soutenu qu'avec un peu de chance, je devrais réussir à demeurer désintoxiquée pour au moins deux ans. Qui peut en demander plus ? A cause de ce sang irlandais des Fagan en moi, je suis assez superstitieuse pour croire que quand tout est en ordre chez soi, on ne reçoit pas de visites. Si l'on ne s'attend qu'à des ennuis, peut-être que quelques jours heureux vous attendent. Si vous comptez sur du bonheur, attention...

Mais aucun médecin ne peut vous prédire ce que vos os ignorent euxmêmes. En tout cas, je peux dire ceci aux médecins. Je me suis sentie vraiment désintoxiquée quand, un matin, je n'ai plus pu supporter la télévision. Dans les « vaps », quand j'en avais plein les veines, quoi ! et que je voulais que ça dure, je regardais la télévision des heures entières et j'adorais ça.

Qui peut prédire l'avenir ? Une autre comparution devant les tribunaux? Certainement. Une autre détention ? Peut-être. Mais si vous êtes intoxiquée, et que vous vous fichiez de la télévision, aucune prison sur terre ne vous fera trop peur.

Fatiguée ? Vous parlez.

Mais tout ceci, je l'oublierai avec mon homme...

BILLIE HOLIDAY.

Billie Holiday est morte trois ans après avoir écrit ces lignes, en juillet 1959. Elle avait 44 ans.

(2) Bal fréquenté par tous les homosexuels de New York et d'ailleurs. Quelques-uns en atours féminins sont littéralement sensationnels.

UNE FORMULE!
VOX-BOX
3 DISQUES 30 cm. EN UN PRÉCIEUX COFFRET
accompagnés d'une étude musicographique
AU PRIX DE N. F. 49,50 + T. L.
ACTUELLEMENT PARUS :

ENCYCLOPEDIE DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE

MOZART
VBX 3 : 6 QUINTETTES A CORDES
(Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros 1959).
Quatuor BARCHET, Emil KESSINGER 2ᵉ alto.
L'INTEGRALE DES QUATUORS A CORDES
VBX 12 : Volume I
VBX 13 : Volume II
VBX 14 : Volume III
Quatuor BARCHET

SCHUBERT
L'INTEGRALE DES QUATUORS A CORDES et 2 QUINTETTES
VBX 4 : Volume I
VBX 5 : Volume II
VBX 6 : Volume III comprenant : la Truite, le Quintette en ut, la Jeune Fille et la Mort : quatuor Endrès, Fritz Kiskalt, 2ᵉ violoncelle.

GRANDE MUSIQUE SYMPHONIQUE

BEETHOVEN
LES 9 SYMPHONIES dirigées par J. Horenstein, J. Perlea, O. Matzerath, B. Van Remoortel
VBX 100 : 3ᵉ « Héroïque », 6ᵉ « Pastorale », 9ᵉ « Chorale ».
VBX 101 : 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ Symphonies

L'INTEGRALE DES CONCERTOS POUR PIANO
VBX 103 : Concertos nᵒˢ 1, 2, 3, 4, 5 « L'Empereur ».
Au piano Frédéric Wuhrer

TCHAIKOWSKY
LES 3 CELEBRES SYMPHONIES
VBX 102 : 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ « Pathétique »
Dir. H. Hollreiser

MUSIQUE RELIGIEUSE

J.-S. BACH
VBX 7 : LA MESSE EN SI MINEUR
Dir. H. Grischkat
(Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros 1959)

VBX 200 : LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU
Dir. F. Grossmann
VBX 201 : ORATORIO DE NOEL
Dir. F. Grossmann

***Nouveauté* : UN SUPER VOX-BOX :**
VBZ 300 - BEETHOVEN : LES 9 SYMPHONIES
6 DISQUES NF 89,58 + T. L.
Demandez chaque mois à votre disquaire les nouveautés paraissant dans cette belle collection dont le succès est consacré dans le monde entier

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

16 JANVIER

« NOUS aimerions comprendre et nous ne comprenons pas... » Qui le croirait ? C'est mon confrère Jules Romains qui fait cet aveu d'inintelligence à ses lecteurs de « L'Aurore », lui qui est si intelligent ! Je me souviens qu'avec mes amis, dans nos discussions d'autrefois, nous n'étions pas toujours d'accord sur ce que Jules Romains écrivait, mais il n'y avait qu'un cri : « Pour être intelligent, il est intelligent. »

ET voilà qu'il ne comprend pas ! Il ne comprend pas que le général de Gaulle n'ait pas capitulé devant un petit feutre. Jules Romains, dont le métier est d'informer les gens, puisqu'il est journaliste, doit savoir que le plan de redressement économique dont il s'émerveille est l'œuvre de trois experts : MM. Pompidou, Rueff et Goetz. Le général de Gaulle s'y est rallié ; et puis il a fallu l'expliquer à M. Pinay, qui d'abord ne voulait rien entendre et qui ne le fit sien que lorsqu'il le vit réussir. Qu'a-t-il donc ajouté au Plan Pompidou-Rueff-Goetz ? Eh bien ! il l'a coiffé. Il l'a coiffé de son petit feutre. Et ce n'est pas peu de chose. Car ne croyez pas que je refuse à M. Antoine Pinay ce qui lui est dû. C'est un homme très fort : il faut un étrange mérite pour faire au degré où il y a réussi quelque chose de rien, et je suis assez de ma province pour être à même de mesurer le singulier pouvoir de son petit chapeau. Hors ce petit chapeau, M. Pinay n'a rien ajouté au Plan Pompidou-Rueff-Goetz, mais le plan Pompidou-Rueff-Goetz a beaucoup ajouté à M. Pinay.

Oui, un homme très fort et qui n'a eu d'autre souci, tant qu'il était au Conseil, que de découvrir un bon terrain de chute.

Il croit que l'avenir lui appartient. Peut-être a-t-il raison : le général de Gaulle inquiète, M. Pinay rassure. Ce n'est pas vrai seulement des paysans du Velay ou de la Touraine comme vous le dites, ô Jules Romains, mais des beaux esprits de votre qualité, et que leur inquiétude entraîne à écrire ce qu'ils savent pourtant fort bien n'être pas vrai. Que n'osez-vous insinuer dans « L'Aurore » ! « ...M. Pinay avait la malchance de représenter au sein du gouvernement ceux qui ne pensent pas que le fin du fin est de nous brouiller avec l'Amérique, ni de torpiller l'Europe dans la cale de construction où elle est encore, ni de préparer le superparadoxe que serait un renversement des alliances ».

Ce procès d'intentions que vous faites au général de Gaulle, vous êtes trop honnête pour ne pas vous en sentir un peu honteux. Ce n'est pas se brouiller avec les gens que de ne plus se faire entretenir par eux, et quand on a l'honneur de parler au nom de la France que de se tenir sur le plan de l'amitié vraie, qui implique l'égalité. Ce n'est pas torpiller l'Europe que de ne pas feindre d'ignorer ce que vous avez appris à l'école primaire avant d'en recevoir confirmation à l'Ecole Normale Supérieure : qu'il existe un pays appelé Angleterre, et ce serait déjà une idée audacieuse que de dénommer Europe un ensemble de nations où l'Angleterre ne figurerait pas ; mais il existe un autre pays, la Russie Soviétique flanquée de ses satellites et qui elle aussi fait partie de l'Europe.

Et le pire est que cette Russie a réalisé pour son propre compte le rêve d'Ernest Renan : ce n'est pas un petit nombre de savants comme l'avait cru l'auteur des « Souvenirs d'enfance » qui sont au moment de détenir l'arme absolue et par là d'imposer la paix au monde, ce sont les maîtres de la Russie Soviétique. Déjà, un froncement de sourcils de Boulganine avait suffi pour mettre fin à l'aventure de Suez. J'entends bien que les plus puissants, ils ne sont pas les seuls puissants. N'importe : ce que les Russes pensent du petit bateau que vous avez baptisé Europe dans sa cale sèche, cela nous importe, je vous le jure.

Le général de Gaule, lié étroitement à l'Amérique, à l'Allemagne fédérale, à tous nos autres amis, est sur ce point fort éloigné de vos conceptions : baptiser Europe ce qui n'est pas l'Europe ne lui paraît pas répondre à tout et ne lui cache pas ce qui est. Il voit ce qui est : la politique, c'est le réel. Or ce réel n'est pas plaisant. Vous osez parler de ses échecs ! La décolonisation est un fait qui ne concerne pas la seule France mais le monde entier. C'est un fait que l'Angleterre, naguère encore maîtresse de l'Egypte et de l'Inde, va rendre indépendants d'un seul coup, en octobre prochain, plus de trente millions de noirs. L'hégémonie soviétique est aussi un fait. Le général de Gaulle n'observe pas ces faits à travers les lunettes de la politique locale. Il se mesure à eux dans une solitude poignante.

LA grande presse d'information aide sournoisement les comités d'ultras qui se préparent à saboter la visite de M. Krouchtchev. M. Jules Romains avec « son cheveu dans l'œil de M. Krouchtchev » se montre lui-même bien léger. La légèreté en ces matières se paye cher. Eh bien ! si vous détruisez stupidement un admirable travail, si vous arrivez à susciter autour de cette visite des incidents tragiques, nous en verrons les suites. Oui, nous les verrons, mais je commence à le croire. L'aigle de Saint-Chamond a regagné son aire et perché sur la cheminée de sa petite usine, il se lisse les plumes et il attend.

CETTE « non spectaculaire mais sérieuse popularité » de M. Pinay, comme vous la définissez, tient d'abord à ceci : il rassure les intérêts. Son petit feutre ne signifie rien d'autre. « Tant que je serai là... » Je vous l'accorde : c'est une assise plus sûre pour la popularité d'un homme politique français que celle qui a fondé la gloire du général de Gaulle, que le souci d'assurer sa place à la France dans un monde qui voit s'édifier la Chine, naître l'Afrique et la Russie Soviétique témoigner d'une puissance démesurée.

ON a dit de Voltaire que « l'esprit moyen de la France était en lui ». C'est vrai aussi de M. Pinay. L'esprit moyen de la France n'est pas en de Gaulle. Une nation existe-t-elle « dans les siècles et dans les cieux » en dehors des vivants qui la composent ? Cette idée de la France que se fait de Gaulle a-t-elle une réalité, peut-elle être servie malgré la pesanteur de sa masse bourgeoise, de son armée anachronique, de sa presse d'information et des milliers d'intérêts électoraux et autres qui recommencent partout à grouiller ?

J'EN suis venu à penser que si de Gaulle a commis une erreur, c'est à ce niveau : lui qui mesure chaque fait dans sa politique étrangère et qui en joue avec un esprit souverain, peut-être n'en tient-il pas assez compte au-dedans. Que sont les Français d'aujourd'hui ? Qu'est-ce que ce pays où le sublime de M. Jules Romains et celui de M. Antoine Pinay s'amalgament ? Où le romancier athée et le tanneur intégriste (c'est dans l'affaire de l'école qu'il s'est montré le plus virulent) se ferment aux mêmes évidences, cèdent aux mêmes phobies, sont solidaires des mêmes intérêts, nourrissent la même rancœur contre l'homme qui aura tenté une dernière fois de mettre la France debout.

COMMENT finira l'histoire ? M. Pinay aurait tort de s'y fier. Son petit feutre qui rassure tant de Français moyens, quel effet ferait-il à des capitaines vainqueurs qui n'ont aucun besoin d'être rassurés ? Il leur suffit bien de n'être pas rassurants. Ce que le général de Gaulle a épargné aux Français jusqu'à ce jour, ce règlement de comptes entre le Parti Communiste, les forces de gauche d'une part, et de l'autre Armée, c'est trop peu dire que beaucoup ne lui en savent aucun gré. Je discerne même à gauche, chez certains, comme une nostalgie du coup de torchon. C'est à croire que la guerre d'Espagne n'a pas eu lieu, que l'histoire de Franco ne leur a rien appris, qu'ils ne savent pas que dans un conflit de cet ordre, le dernier mot appartient toujours aux mitraillettes. Malheur au peuple qui ne connaît pas le temps où il a été visité ! Le destin ne repasse pas souvent avec un visage de miséricorde. Je me redis un mot de Rimbaud : « J'ai compris que le temps de bonté serait plus long à se reproduire qu'une étoile. »

F. M.

★

M. François Mauriac, souffrant d'une forte grippe, a dû renoncer cette semaine à suivre les émissions de la télévision. Il prie nos lecteurs de bien vouloir l'en excuser.

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à :
« L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).
Veuillez établir un abonnement d'un an à :
M. ....
Adresse ....

au prix de

50 NF.

Règlement : chèque ci-joint ou virement postal « L'Express » 7378-19 Paris (1).

Signature ....

(1) Ou par recouvrement postal à la fin du mois.